

Charles Baudelaire

# Les Fleurs du mal



mozambook

Retrouvez les grands textes de la littérature en  
téléchargement gratuit sur le site de  
mozambook



[www.mozambook.net](http://www.mozambook.net)

© 2001, mozambook



## TABLE DES MATIÈRES

### LES FLEURS DU MAL

(Edition de 1861)

DÉDICACE . . . . .	16
AU LECTEUR . . . . .	18

#### SPLEEN ET IDÉAL

I. Bénédiction . . . . .	20
II. L'Albatros . . . . .	24
III. Elévation . . . . .	25
IV. Correspondances . . . . .	26
V. <i>J'aime le souvenir</i> . . . . .	27
VI. Les Phares . . . . .	29
VII. La Muse malade . . . . .	32
VIII. La Muse vénale . . . . .	33
IX. Le Mauvais Moine . . . . .	34
X. L'Ennemi . . . . .	35
XI. Le Guignon . . . . .	36

XII. La Vie antérieure . . . . .	37
XIII. Bohémiens en Voyage . . . . .	38
XIV. L'Homme et la Mer . . . . .	39
XV. Don Juan aux Enfers . . . . .	40
XVI. Châtiment de l'Orgueil . . . . .	41
XVII. La Beauté . . . . .	43
XVIII. L'Idéal . . . . .	44
XIX. La Géante . . . . .	45
XX. Le Masque . . . . .	46
XXI. Hymne à la Beauté . . . . .	48
XXII. Parfum exotique . . . . .	50
XXIII. La Chevelure . . . . .	51
XXIV. <i>Je t'adore à l'égal...</i> . . . . .	53
XXV. <i>Tu mettrais l'univers...</i> . . . . .	54
XXVI. Sed non satiata . . . . .	55
XXVII. <i>Avec ses vêtements...</i> . . . . .	56
XXVIII. Le Serpent qui danse . . . . .	57
XXIX. Une Charogne . . . . .	59
XXX. De profundis clamavi . . . . .	62
XXXI. Le Vampire . . . . .	63
XXXII. <i>Une nuit que j'étais...</i> . . . . .	65
XXXIII. Remords posthume . . . . .	66
XXXIV. Le Chat . . . . .	67
XXXV. Duellum . . . . .	68
XXXVI. Le Balcon . . . . .	69
XXXVII. Le Possédé . . . . .	71

XXXVIII. Un Fantôme . . . . .	72
XXXIX. <i>Je te donne ces vers</i> . . . . .	76
XL. Semper Eadem . . . . .	77
XLI. Tout entière . . . . .	78
XLII. <i>Que diras-tu ce soir</i> . . . . .	80
XLIII. Le Flambeau vivant . . . . .	81
XLIV. Réversibilité . . . . .	82
XLV. Confession . . . . .	84
XLVI. L'Aube spirituelle . . . . .	87
XLVII. Harmonie du Soir . . . . .	88
XLVIII. Le Flacon . . . . .	89
XLIX. Le Poison . . . . .	91
L. Ciel brouillé . . . . .	93
LI. Le Chat . . . . .	94
LII. Le Beau Navire . . . . .	97
LIII. L'Invitation au voyage . . . . .	99
LIV. L'Irréparable . . . . .	101
LV. Causerie . . . . .	104
LVI. Chant d'automne . . . . .	105
LVII. A une Madone . . . . .	107
LVIII. Chanson d'après-midi . . . . .	109
LIX. Sisina . . . . .	111
LX. Franciscae meae laudes . . . . .	112
LXI. A une Dame créole . . . . .	114
LXII. Mœsta et errabunda . . . . .	115
LXIII. Le Revenant . . . . .	117

LXIV. Sonnet d'automne . . . . .	118
LXV. Tristesses de la Lune . . . . .	119
LXVI. Les Chats . . . . .	120
LXVII. Les Hiboux . . . . .	121
LXVIII. La Pipe . . . . .	122
LXIX. La Musique . . . . .	123
LXX. Sépulture . . . . .	124
LXXI. Une Gravure fantastique . . . . .	125
LXXII. Le Mort joyeux . . . . .	126
LXXIII. Le Tonneau de la Haine . . . . .	127
LXXIV. La Cloche fêlée . . . . .	128
LXXV. Spleen ( <i>Pluviôse, irrité...</i> ) . . . . .	129
LXXVI. Spleen ( <i>J'ai plus de souvenirs...</i> ) . . . . .	130
LXXVII. Spleen ( <i>Je suis comme le roi...</i> ) . . . . .	132
LXXVIII. Spleen ( <i>Quand le ciel bas et lourd...</i> ) . . . . .	133
LXXIX. Obsession . . . . .	134
LXXX. Le Goût du néant . . . . .	135
LXXXI. Alchimie de la douleur . . . . .	136
LXXXII. Horreur sympathique . . . . .	137
LXXXIII. L'Héautontimorouménos . . . . .	138
LXXXIV. L'Irrémédiable . . . . .	140
LXXXV. L'Horloge . . . . .	143

#### TABLEAUX PARISIENS

LXXXVI. Paysage . . . . .	146
LXXXVII. Le Soleil . . . . .	148

LXXXVIII. A une mendiante rousse . . . . .	149
LXXXIX. Le Cygne . . . . .	152
XC. Les Sept Vieillards . . . . .	155
XCI. Les Petites Vieilles . . . . .	158
XCII. Les Aveugles . . . . .	163
XCIII. A une passante . . . . .	164
XCIV. Le Squelette laboureur . . . . .	165
XCV. Le Crépuscule du Soir . . . . .	167
XCVI. Le Jeu . . . . .	169
XCVII. Danse macabre . . . . .	171
XCVIII. L'Amour du mensonge . . . . .	175
XCIX. <i>Je n'ai pas oublié.</i> . . . . .	177
C. <i>La servante au cœur.</i> . . . . .	178
CI. Brumes et pluies . . . . .	179
CII. Rêve parisien . . . . .	180
CIII. Le Crépuscule du matin . . . . .	184

## LE VIN

CIV. L'Ame du vin . . . . .	186
CV. Le Vin des chiffonniers . . . . .	188
CVI. Le Vin de l'assassin . . . . .	190
CVII. Le Vin du solitaire . . . . .	193
CVIII. Le Vin des amants . . . . .	194



## FLEURS DU MAL

CIX. La Destruction . . . . .	196
CX. Une Martyre . . . . .	197
CXI. Femmes damnées ( <i>Comme un bétail pensif...</i> ) . . . . .	200
CXII. Les Deux Bonnes Sœurs . . . . .	202
CXIII. La Fontaine de sang . . . . .	203
CXIV. Allégorie . . . . .	204
CXV. La Béatrice . . . . .	205
CXVI. Un Voyage à Cythère . . . . .	207
CXVII. L'Amour et le crâne . . . . .	210

## RÉVOLTE

CXVIII. Le Reniement de Saint Pierre . . . . .	212
CXIX. Abel et Caïn . . . . .	214
CXX. Les Litanies de Satan . . . . .	217

## LA MORT

CXXI. La Mort des amants . . . . .	222
CXXII. La Mort des pauvres . . . . .	223
CXXIII. La Mort des artistes . . . . .	224
CXXIV. La Fin de la journée . . . . .	225
CXXV. Le Rêve d'un curieux . . . . .	226
CXXVI. Le Voyage . . . . .	227

## LES ÉPAVES

Le Coucher du soleil romantique . . . . .236

### PIÈCES CONDAMNÉES TIRÉES DES *FLEURS DU MAL*

Lesbos . . . . .238

Femmes damnées (Delphine et Hippolyte) . . . . .242

Le Léthé . . . . .248

A celle qui est trop gaie . . . . .250

Les Bijoux . . . . .252

Les métamorphoses du vampire . . . . .254

### GALANTERIES

Le Jet d'eau . . . . .256

Les Yeux de Berthe . . . . .259

Hymne . . . . .260

Les Promesses d'un visage . . . . .262

Le Monstre . . . . .263

Franciscæ meæ laudes . . . . .267

### ÉPIGRAPHES

Vers pour le portrait de M. Honoré Daumier . . . . .268

Lola de Valence . . . . .269

Sur *Le Tasse en prison* D'Eugène Delacroix . . . . .270

## PIÈCES DIVERSES

La Voix . . . . .	272
L'Imprévu . . . . .	274
La Rançon . . . . .	277
A une malabaraise . . . . .	278

## BOUFFONNERIES

Sur les débuts d'Amina Boschetti . . . . .	280
A propos d'un importun . . . . .	281
Un cabaret folâtre . . . . .	284

## LES FLEURS DU MAL

(Apports de la troisième édition, 1868)

Epigraphe pour un livre condamné . . . . .	286
Madrigal triste . . . . .	287
La Prière d'un païen . . . . .	290
Le Rebelle . . . . .	291
L'Avertisseur . . . . .	292
Recueillement . . . . .	293
Le Couvercle . . . . .	294
La Lune offensée . . . . .	295
Le Gouffre . . . . .	296
Les Plaintes d'un Icare . . . . .	297
L'Examen de minuit . . . . .	298

Bien loin d'ici . . . . .	299
Le Calumet de paix . . . . .	301
A Théodore de Banville . . . . .	306

FRAGMENTS ET PROJETS DE PRÉFACE DES  
*FLEURS DU MAL*

FRAGMENTS

Bribes . . . . .	308
------------------	-----

PROJETS DE PRÉFACE . . . . .	312
------------------------------	-----



## LES FLEURS DU MAL



AU POÈTE IMPECCABLE

AU PARFAIT MAGICIEN ÈS LETTRES  
FRANÇAISES  
À MON TRÈS CHER ET TRÈS VÉNÉRÉ  
MAÎTRE ET AMI  
THÉOPHILE GAUTIER

AVEC LES SENTIMENTS  
DE LA PLUS PROFONDE HUMILITÉ  
JE DÉDIE  
CES FLEURS MALADIVES

C.B.





## AU LECTEUR

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,  
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,  
Et nous alimentons nos aimables remords,  
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches ;  
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,  
Et nous rentrons gaiement dans le chemin bourbeux,  
Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste  
Qui berce longuement notre esprit enchanté,  
Et le riche métal de notre volonté  
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent !  
Aux objets répugnants nous trouvons des appas ;  
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,  
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et mange  
Le sein martyrisé d'une antique catin,  
Nous volons au passage un plaisir clandestin  
Que nous pressons bien fort comme une vieille orange.

Serré, fourmillant, comme un million d'helminthes,  
Dans nos cerveaux ribote un peuple de Démons,  
Et, quand nous respirons, la Mort dans nos poumons  
Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes.

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie,  
N'ont pas encor brodé de leurs plaisants dessins  
Le canevas banal de nos piteux destins,  
C'est que notre âme, hélas ! n'est pas assez hardie.

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,  
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,  
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants,  
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde !  
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,  
Il ferait volontiers de la terre un débris  
Et dans un bâillement avalerait le monde ;

C'est l'Ennui ! L'œil chargé d'un pleur involontaire,  
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.  
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,  
- Hypocrite lecteur, - mon semblable, - mon frère !

## SPLEEN ET IDÉAL

### *I. – Bénédiction*

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,  
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,  
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes  
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié :

– « Ah ! que n'ai-je mis bas tout un nœud de vipères,  
Plutôt que de nourrir cette dérision !  
Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères  
Où mon ventre a conçu mon expiation !

Puisque tu m'as choisie entre toutes les femmes  
Pour être le dégoût de mon triste mari,  
Et que je ne puis pas rejeter dans les flammes,  
Comme un billet d'amour, ce monstre rabougri,

Je ferai rejaillir ta haine qui m'accable  
Sur l'instrument maudit de tes méchancetés,  
Et je tordrai si bien cet arbre misérable,  
Qu'il ne pourra pousser ses boutons empestés ! »

Elle ravale ainsi l'écume de sa haine,  
Et, ne comprenant pas les desseins éternels,  
Elle-même prépare au fond de la Géhenne  
Les bûchers consacrés aux crimes maternels.

Pourtant, sous la tutelle invisible d'un Ange,  
L'Enfant déshérité s'enivre de soleil  
Et dans tout ce qu'il boit et dans tout ce qu'il mange  
Retrouve l'ambrosie et le nectar vermeil.

Il joue avec le vent, cause avec le nuage,  
Et s'enivre en chantant du chemin de la croix ;  
Et l'Esprit qui le suit dans son pèlerinage  
Pleure de le voir gai comme un oiseau des bois.

Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte,  
Ou bien, s'enhardissant de sa tranquillité,  
Cherchent à qui saura lui tirer une plainte,  
Et font sur lui l'essai de leur férocité.

Dans le pain et le vin destinés à sa bouche  
Ils mêlent de la cendre avec d'impurs crachats ;  
Avec hypocrisie ils jettent ce qu'il touche,  
Et s'accusent d'avoir mis leurs pieds dans ses pas.

Sa femme va criant sur les places publiques :  
« Puisqu'il me trouve assez belle pour m'adorer,  
Je ferai le métier des idoles antiques,  
Et comme elles je veux me faire redorer ;

Et je me soulerai de nard, d'encens, de myrrhe,  
De génuflexions, de viandes et de vins,  
Pour savoir si je puis dans un cœur qui m'admire  
Usurper en riant les hommages divins !

Et, quand je m'ennuierai de ces farces impies,  
Je poserai sur lui ma frêle et forte main ;  
Et mes ongles, pareils aux ongles des harpies,  
Sauront jusqu'à son cœur se frayer un chemin.

Comme un tout jeune oiseau qui tremble et qui palpite,  
J'arracherai ce cœur tout rouge de son sein,  
Et, pour rassasier ma bête favorite  
Je le lui jetterai par terre avec dédain ! »

Vers le Ciel, où son œil voit un trône splendide,  
Le Poète serein lève ses bras pieux  
Et les vastes éclairs de son esprit lucide  
Lui dérobent l'aspect des peuples furieux :

– « Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance  
Comme un divin remède à nos impuretés  
Et comme la meilleure et la plus pure essence  
Qui prépare les forts aux saintes voluptés !

Je sais que vous gardez une place au Poète  
Dans les rangs bienheureux des saintes Légions,  
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête  
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

Je sais que la douleur est la noblesse unique  
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,  
Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique  
Imposer tous les temps et tous les univers.

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,  
Les métaux inconnus, les perles de la mer,  
Par votre main montés, ne pourraient pas suffire  
A ce beau diadème éblouissant et clair ;

Car il ne sera fait que de pure lumière,  
Puisée au foyer saint des rayons primitifs,  
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière,  
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs ! »

## *II. – L'Albatros*

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage  
Preignent des albatros, vastes oiseaux des mers,  
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,  
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,  
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,  
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches  
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !  
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !  
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,  
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées  
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;  
Exilé sur le sol au milieu des huées,  
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.



### *III. – Elévation*

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,  
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,  
par-delà le soleil, par-delà les éthers,  
par-delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,  
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,  
Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde  
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides ;  
Va te purifier dans l'air supérieur,  
Et bois, comme une pure et divine liqueur,  
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins  
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,  
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse  
S'élançer vers les champs lumineux et sereins ;

Celui dont les penses, comme des alouettes,  
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,  
– Qui plane sur la vie, et comprend sans effort  
Le langage des fleurs et des choses muettes !

#### *IV. – Correspondances*

La Nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;  
L'homme y passe à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité,  
Vaste comme la nuit et comme la clarté,  
Les parfums, les couleurs et les sons se répètent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,  
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,  
– Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,  
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,  
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

## V

J'aime le souvenir de ces époques nues,  
Dont Phoebus se plaisait à dorer les statues.  
Alors l'homme et la femme en leur agilité  
Jouissaient sans mensonge et sans anxiété,  
Et, le ciel amoureux leur caressant l'échine,  
Exerçaient la santé de leur noble machine.  
Cybèle alors, fertile en produits généreux,  
Ne trouvait point ses fils un poids trop onéreux,  
Mais, louve au cœur gonflé de tendresses communes  
Abreuvait l'univers à ses tétines brunes.  
L'homme, élégant, robuste et fort, avait le droit  
D'être fier des beautés qui le nommaient leur roi ;  
Fruits purs de tout outrage et vierges de gerçures,  
Dont la chair lisse et ferme appelait les morsures !  
Le Poète aujourd'hui, quand il veut concevoir  
Ces natives grandeurs, aux lieux où se font voir  
La nudité de l'homme et celle de la femme,  
Sent un froid ténébreux envelopper son âme

Devant ce noir tableau plein d'épouvantement.  
O monstruosités pleurant leur vêtement !  
O ridicules troncs ! torses dignes des masques !  
O pauvres corps tordus, maigres, ventrus ou flasques,  
Que le dieu de l'Utile, implacable et serein,  
Enfants, emmaillota dans ses langes d'airain !  
Et vous, femmes, hélas ! pâles comme des cierges,  
Que ronge et que nourrit la débauche, et vous, vierges,  
Du vice maternel traînant l'hérédité  
Et toutes les hideurs de la fécondité !

Nous avons, il est vrai, nations corrompues,  
Aux peuples anciens des beautés inconnues :  
Des visages rongés par les chancres du cœur,  
Et comme qui dirait des beautés de langueur ;  
Mais ces inventions de nos muses tardives  
N'empêcheront jamais les races malades  
De rendre à la jeunesse un hommage profond,  
– A la sainte jeunesse, à l'air simple, au doux front,  
A l'œil limpide et clair ainsi qu'une eau courante,  
Et qui va répandant sur tout, insouciant  
Comme l'azur du ciel, les oiseaux et les fleurs,  
Ses parfums, ses chansons et ses douces chaleurs !

## *VI. – Les Phares*

Rubens, fleuve d'oubli, jardin de la paresse,  
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,  
Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse,  
Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer ;

Léonard de Vinci, miroir profond et sombre,  
Où des anges charmants, avec un doux souris  
Tout chargé de mystère, apparaissent à l'ombre  
Des glaciers et des pins qui ferment leur pays ;

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures,  
Et d'un grand crucifix décoré seulement,  
Où la prière en pleurs s'exhale des ordures,  
Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement ;

Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules  
Se mêler à des Christs, et se lever tout droits  
Des fantômes puissants qui dans les crépuscules  
Déchirent leur suaire en étirant leurs doigts ;

Colères de boxeur, impudences de faune,  
Toi qui sus ramasser la beauté des goujats,  
Grand cœur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune,  
Puget, mélancolique empereur des forçats ;

Watteau, ce carnaval où bien des cœurs illustres,  
Comme des papillons, errent en flamboyant,  
Décors frais et légers éclairés par des lustres  
Qui versent la folie à ce bal tournoyant ;

Goya, cauchemar plein de choses inconnues,  
De fœtus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,  
De vieilles au miroir et d'enfants toutes nues,  
Pour tenter les démons ajustant bien leurs bas ;

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,  
Ombragé par un bois de sapins toujours vert,  
Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges  
Passent, comme un soupir étouffé de Weber ;

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,  
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces Te Deum,  
Sont un écho redit par mille labyrinthes ;  
C'est pour les cœurs mortels un divin opium !

C'est un cri répété par mille sentinelles,  
Un ordre renvoyé par mille porte-voix ;  
C'est un phare allumé sur mille citadelles,  
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois !

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage  
Que nous puissions donner de notre dignité  
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge  
Et vient mourir au bord de votre éternité !

## *VII. – La Muse malade*

Ma pauvre muse, hélas ! qu'as-tu donc ce matin ?  
Tes yeux creux sont peuplés de visions nocturnes,  
Et je vois tour à tour réfléchis sur ton teint  
La folie et l'horreur, froides et taciturnes.

Le succube verdâtre et le rose lutin  
T'ont-ils versé la peur et l'amour de leurs urnes ?  
Le cauchemar, d'un poing despotique et mutin  
T'a-t-il noyée au fond d'un fabuleux Minturnes ?

Je voudrais qu'exhalant l'odeur de la santé  
Ton sein de pensers forts fût toujours fréquenté,  
Et que ton sang chrétien coulât à flots rythmiques,

Comme les sons nombreux des syllabes antiques,  
Où règnent tour à tour le père des chansons,  
Phoebus, et le grand Pan, le seigneur des moissons.



### *VIII. – La Muse vénale*

O muse de mon cœur, amante des palais,  
Auras-tu, quand Janvier lâchera ses Borées,  
Durant les noirs ennuis des neigeuses soirées,  
Un tison pour chauffer tes deux pieds violets ?

Ranimeras-tu donc tes épaules marbrées  
Aux nocturnes rayons qui percent les volets ?  
Sentant ta bourse à sec autant que ton palais  
Récolteras-tu l'or des voûtes azurées ?

Il te faut, pour gagner ton pain de chaque soir,  
Comme un enfant de chœur, jouer de l'encensoir,  
Chanter des Te Deum auxquels tu ne crois guère,

Ou, saltimbanque à jeun, étaler tes appas  
Et ton rire trempé de pleurs qu'on ne voit pas,  
Pour faire épanouir la rate du vulgaire.

### *IX. – Le Mauvais Moine*

Les cloîtres anciens sur leurs grandes murailles  
Étalaien en tableaux la sainte Vérité,  
Dont l'effet réchauffant les pieuses entrailles,  
Tempérait la froideur de leur austérité.

En ces temps où du Christ florissaient les semailles,  
Plus d'un illustre moine, aujourd'hui peu cité,  
Prenant pour atelier le champ des funérailles,  
Glorifiait la Mort avec simplicité.

– Mon âme est un tombeau que, mauvais cénobite,  
Depuis l'éternité je parcours et j'habite ;  
Rien n'embellit les murs de ce cloître odieux.

O moine fainéant ! quand saurai-je donc faire  
Du spectacle vivant de ma triste misère  
Le travail de mes mains et l'amour de mes yeux ?

## *X. – L'Ennemi*

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,  
Traversé çà et là par de brillants soleils ;  
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,  
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,  
Et qu'il faut employer la pelle et les râtaux  
Pour rassembler à neuf les terres inondées,  
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve  
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève  
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

– O douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,  
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur  
Du sang que nous perdons croît et se fortifie !

## *XI. – Le Guignon*

Pour soulever un poids si lourd,  
Sisyphé, il faudrait ton courage !  
Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,  
L'Art est long et le Temps est court.

Loin des sépultures célèbres,  
Vers un cimetière isolé,  
Mon cœur, comme un tambour voilé,  
Va battant des marches funèbres.

– Maint joyau dort enseveli  
Dans les ténèbres et l'oubli,  
Bien loin des pioches et des sondes ;

Mainte fleur épanche à regret  
Son parfum doux comme un secret  
Dans les solitudes profondes.

## *XII. – La Vie antérieure*

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques  
Que les soleils marins teignaient de mille feux,  
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,  
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,  
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique  
Les tout-puissants accords de leur riche musique  
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,  
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs  
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,  
Et dont l'unique soin était d'approfondir  
Le secret douloureux qui me faisait languir.

### *XIII. – Bohémiens en Voyage*

La tribu prophétique aux prunelles ardentes  
Hier s'est mise en route, emportant ses petits  
Sur son dos, ou livrant à leurs fiers appétits  
Le trésor toujours prêt des mamelles pendantes.

Les hommes vont à pied sous leurs armes luisantes  
Le long des chariots où les leurs sont blottis,  
Promenant sur le ciel des yeux appesantis  
Par le morne regret des chimères absentes.

Du fond de son réduit sablonneux, le grillon,  
Les regardant passer, redouble sa chanson ;  
Cybèle, qui les aime, augmente ses verdure,

Fait couler le rocher et fleurir le désert  
Devant ces voyageurs, pour lesquels est ouvert  
L'empire familier des ténèbres futures.

#### *XIV. – L'Homme et la Mer*

Homme libre, toujours tu chériras la mer !  
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme  
Dans le déroulement infini de sa lame,  
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;  
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur  
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur  
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :  
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;  
O mer, nul ne connaît tes richesses intimes,  
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables  
Que vous vous combattez sans pitié ni remords,  
Tellement vous aimez le carnage et la mort,  
O lutteurs éternels, ô frères implacables !

## *XV. – Don Juan aux Enfers*

Quand Don Juan descendit vers l'onde souterraine  
Et lorsqu'il eut donné son obole à Charon,  
Un sombre mendiant, l'œil fier comme Antisthène,  
D'un bras vengeur et fort saisit chaque aviron.

Montrant leurs seins pendants et leurs robes ouvertes,  
Des femmes se tordaient sous le noir firmament,  
Et, comme un grand troupeau de victimes offertes,  
Derrière lui traînaient un long mugissement.

Sganarelle en riant lui réclamait ses gages,  
Tandis que Don Luis avec un doigt tremblant  
Montrait à tous les morts errant sur les rivages  
Le fils audacieux qui railla son front blanc.

Frissonnant sous son deuil, la chaste et maigre Elvire,  
Près de l'époux perfide et qui fut son amant,  
Semblait lui réclamer un suprême sourire  
Où brillât la douceur de son premier serment.

Tout droit dans son armure, un grand homme de pierre  
Se tenait à la barre et coupait le flot noir ;  
Mais le calme héros, courbé sur sa rapière,  
Regardait le sillage et ne daignait rien voir.



## *XVI. – Châtiment de l'orgueil*

En ces temps merveilleux où la Théologie  
Fleurit avec le plus de sève et d'énergie,  
On raconte qu'un jour un docteur des plus grands,  
– Après avoir forcé les cœurs indifférents ;  
Les avoir remués dans leurs profondeurs noires ;  
Après avoir franchi vers les célestes gloires  
Des chemins singuliers à lui-même inconnus,  
Où les purs Esprits seuls peut-être étaient venus,  
– Comme un homme monté trop haut, pris de panique,  
S'écria, transporté d'un orgueil satanique :  
« Jésus, petit Jésus ! je t'ai poussé bien haut !  
Mais, si j'avais voulu t'attaquer au défaut  
De l'armure, ta honte égalerait ta gloire,  
Et tu ne serais plus qu'un fœtus dérisoire ! »

Immédiatement sa raison s'en alla.

L'éclat de ce soleil d'un crêpe se voila

Tout le chaos roula dans cette intelligence,

Temple autrefois vivant, plein d'ordre et d'opulence,  
Sous les plafonds duquel tant de pompe avait lui.  
Le silence et la nuit s'installèrent en lui,  
Comme dans un caveau dont la clef est perdue.  
Dès lors il fut semblable aux bêtes de la rue,  
Et, quand il s'en allait sans rien voir, à travers  
Les champs, sans distinguer les étés des hivers,  
Sale, inutile et laid comme une chose usée,  
Il faisait des enfants la joie et la risée.

## *XVII. – La Beauté*

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,  
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,  
Est fait pour inspirer au poète un amour  
Éternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ;  
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;  
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,  
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes,  
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,  
Consumeront leurs jours en d'austères études ;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,  
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :  
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

### *XVIII. – L'Idéal*

Ce ne seront jamais ces beautés de vignettes,  
Produits avariés, nés d'un siècle vaurien,  
Ces pieds à brodequins, ces doigts à castagnettes,  
Qui sauront satisfaire un cœur comme le mien.

Je laisse à Gavarni, poète des chloroses,  
Son troupeau gazouillant de beautés d'hôpital,  
Car je ne puis trouver parmi ces pâles roses  
Une fleur qui ressemble à mon rouge idéal.

Ce qu'il faut à ce cœur profond comme un abîme,  
C'est vous, Lady Macbeth, âme puissante au crime,  
Rêve d'Eschyle éclos au climat des autans ;

Ou bien toi, grande Nuit, fille de Michel-Ange,  
Qui tors paisiblement dans une pose étrange  
Tes appas façonnés aux bouches des Titans !

### *XIX. – La Géante*

Du temps que la Nature en sa verve puissante  
Concevait chaque jour des enfants monstrueux,  
J'eusse aimé vivre auprès d'une jeune géante,  
Comme aux pieds d'une reine un chat voluptueux.

J'eusse aimé voir son corps fleurir avec son âme  
Et grandir librement dans ses terribles jeux ;  
Deviner si son cœur couve une sombre flamme  
Aux humides brouillards qui nagent dans ses yeux ;

Parcourir à loisir ses magnifiques formes ;  
Ramper sur le versant de ses genoux énormes,  
Et parfois en été, quand les soleils malsains,

Lasse, la font s'étendre à travers la campagne,  
Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins,  
Comme un hameau paisible au pied d'une montagne.

## *XX. – Le Masque*

Statue allégorique dans le goût de la Renaissance

A Ernest Christophe, statuaire.

Contemplons ce trésor de grâces florentines ;  
Dans l'ondulation de ce corps musculeux  
L'Élégance et la Force abondent, sœurs divines.  
Cette femme, morceau vraiment miraculeux,  
Divinement robuste, adorablement mince,  
Est faite pour trôner sur des lits somptueux  
Et charmer les loisirs d'un pontife ou d'un prince.

– Aussi, vois ce souris fin et voluptueux  
Où la Fatuité promène son extase ;  
Ce long regard sournois, langoureux et moqueur ;  
Ce visage mignard, tout encadré de gaze,  
Dont chaque trait nous dit avec un air vainqueur :  
« La Volupté m'appelle et l'Amour me couronne ! »  
A cet être doué de tant de majesté  
Vois quel charme excitant la gentillesse donne !  
Approchons, et tournons autour de sa beauté.

O blasphème de l'art ! ô surprise fatale !  
La femme au corps divin, promettant le bonheur,  
Par le haut se termine en monstre bicéphale !

– Mais non ! ce n'est qu'un masque, un décor  
[suborneur,

Ce visage éclairé d'une exquise grimace,  
Et, regarde, voici, crispée atrocement,  
La véritable tête, et la sincère face  
Renversée à l'abri de la face qui ment.  
Pauvre grande beauté ! le magnifique fleuve  
De tes pleurs aboutit dans mon cœur soucieux ;  
Ton mensonge m'enivre, et mon âme s'abreuve  
Aux flots que la Douleur fait jaillir de tes yeux !

– Mais pourquoi pleure-t-elle ? Elle, beauté parfaite,  
Qui mettrait à ses pieds le genre humain vaincu,  
Quel mal mystérieux ronge son flanc d'athlète ?

– Elle pleure, insensé, parce qu'elle a vécu !  
Et parce qu'elle vit ! Mais ce qu'elle déplore  
Surtout, ce qui la fait frémir jusqu'aux genoux,  
C'est que demain, hélas ! il faudra vivre encore !  
Demain, après-demain et toujours ! – comme nous !

### *XXI. – Hymne à la Beauté*

Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme,  
O Beauté ? ton regard, infernal et divin,  
Verse confusément le bienfait et le crime,  
Et l'on peut pour cela te comparer au vin.

Tu contiens dans ton œil le couchant et l'aurore ;  
Tu répands des parfums comme un soir orageux ;  
Tes baisers sont un philtre et ta bouche une amphore  
Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.

Sors-tu du gouffre noir ou descends-tu des astres ?  
Le Destin charmé suit tes jupons comme un chien ;  
Tu sèmes au hasard la joie et les désastres,  
Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.

Tu marches sur des morts, Beauté, dont tu te moques ;  
De tes bijoux l'Horreur n'est pas le moins charmant,  
Et le Meurtre, parmi tes plus chères breloques,  
Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.



L'éphémère ébloui vole vers toi, chandelle,  
Crépète, flambe et dit : Bénissons ce flambeau !  
L'amoureux pantelant incliné sur sa belle  
A l'air d'un moribond caressant son tombeau.

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,  
O Beauté ! monstre énorme, effrayant, ingénu !  
Si ton œil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte  
D'un Infini que j'aime et n'ai jamais connu ?

De Satan ou de Dieu, qu'importe ? Ange ou Sirène,  
Qu'importe, si tu rends, – fée aux yeux de velours,  
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine ! -  
L'univers moins hideux et les instants moins lourds ?

## *XXII. – Parfum exotique*

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,  
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,  
Je vois se dérouler des rivages heureux  
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;

Une île paresseuse où la nature donne  
Des arbres singuliers et des fruits savoureux ;  
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,  
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,  
Je vois un port rempli de voiles et de mâts  
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,  
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,  
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

### *XXIII. – La Chevelure*

O toison, moutonnant jusque sur l'encolure !  
O boucles ! O parfum chargé de nonchaloir !  
Extase ! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure  
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,  
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,  
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,  
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique !  
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,  
Le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum.

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,  
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;  
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !  
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve  
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

Un port retentissant où mon âme peut boire  
A grands flots le parfum, le son et la couleur  
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire  
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire  
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse  
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé ;  
Et mon esprit subtil que le roulis caresse  
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,  
Infinis bercements du loisir embaumé !

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues  
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond ;  
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues  
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues  
De l'huile de coco, du musc et du goudron.

Longtemps ! toujours ! ma main dans ta crinière lourde  
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,  
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde !  
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde  
Où je hume à longs traits le vin du souvenir ?

## XXIV

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,  
O vase de tristesse, ô grande taciturne,  
Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis,  
Et que tu me parais, ornement de mes nuits,  
Plus ironiquement accumuler les lieues  
Qui séparent mes bras des immensités bleues.

Je m'avance à l'attaque, et je grimpe aux assauts,  
Comme après un cadavre un chœur de vermisseaux,  
Et je chéris, ô bête implacable et cruelle !  
Jusqu'à cette froideur par où tu m'es plus belle !

## XXV

Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle,  
Femme impure ! L'ennui rend ton âme cruelle.  
Pour exercer tes dents à ce jeu singulier,  
Il te faut chaque jour un cœur au râtelier.  
Tes yeux, illuminés ainsi que des boutiques  
Et des ifs flamboyants dans les fêtes publiques,  
Usent insolemment d'un pouvoir emprunté,  
Sans connaître jamais la loi de leur beauté.

Machine aveugle et sourde, en cruautés féconde !  
Salutaire instrument, buveur du sang du monde,  
Comment n'as-tu pas honte et comment n'as-tu pas  
Devant tous les miroirs vu pâlir tes appas ?  
La grandeur de ce mal où tu te crois savante  
Ne t'a donc jamais fait reculer d'épouvante,  
Quand la nature, grande en ses desseins cachés  
De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés,  
– De toi, vil animal, – pour pétrir un génie ?

O fangeuse grandeur ! sublime ignominie !

*XXVI. – Sed non satiata*

Bizarre déité, brune comme les nuits,  
Au parfum mélangé de musc et de havane,  
Œuvre de quelque obi, le Faust de la savane,  
Sorcière au flanc d'ébène, enfant des noirs minuits,

Je préfère au constance, à l'opium, au nuits,  
L'élixir de ta bouche où l'amour se pavane ;  
Quand vers toi mes désirs partent en caravane,  
Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis.

Par ces deux grands yeux noirs, soupiraux de ton âme,  
O démon sans pitié ! verse-moi moins de flamme ;  
Je ne suis pas le Styx pour t'embrasser neuf fois,

Hélas ! et je ne puis, Mégère libertine,  
Pour briser ton courage et te mettre aux abois,  
Dans l'enfer de ton lit devenir Proserpine !

## *XXVII*

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,  
Même quand elle marche on croirait qu'elle danse,  
Comme ces longs serpents que les jongleurs sacrés  
Au bout de leurs bâtons agitent en cadence.

Comme le sable morne et l'azur des déserts,  
Insensibles tous deux à l'humaine souffrance,  
Comme les longs réseaux de la houle des mers,  
Elle se développe avec indifférence.

Ses yeux polis sont faits de minéraux charmants,  
Et dans cette nature étrange et symbolique  
Où l'ange inviolé se mêle au sphinx antique,

Où tout n'est qu'or, acier, lumière et diamants,  
Resplendit à jamais, comme un astre inutile,  
La froide majesté de la femme stérile.



*XXVIII. – Le Serpent qui danse*

Que j'aime voir, chère indolente,  
De ton corps si beau,  
Comme une étoffe vacillante,  
Miroiter la peau !

Sur ta chevelure profonde  
Aux âcres parfums,  
Mer odorante et vagabonde  
Aux flots bleus et bruns,

Comme un navire qui s'éveille  
Au vent du matin,  
Mon âme rêveuse appareille  
Pour un ciel lointain.

Tes yeux, où rien ne se révèle  
De doux ni d'amer,  
Sont deux bijoux froids où se mêle  
L'or avec le fer.

A te voir marcher en cadence,  
Belle d'abandon,  
On dirait un serpent qui danse  
Au bout d'un bâton.

Sous le fardeau de ta paresse  
Ta tête d'enfant  
Se balance avec la mollesse  
D'un jeune éléphant,

Et ton corps se penche et s'allonge  
Comme un fin vaisseau  
Qui roule bord sur bord et plonge  
Ses vergues dans l'eau.

Comme un flot grossi par la fonte  
Des glaciers grondants,  
Quand l'eau de ta bouche remonte  
Au bord de tes dents,

Je crois boire un vin de Bohême,  
Amer et vainqueur,  
Un ciel liquide qui parsème  
D'étoiles mon cœur !

### *XXIX. – Une Charogne*

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,  
Ce beau matin d'été si doux :  
Au détour d'un sentier une charogne infâme  
Sur un lit semé de cailloux,

Le ventre en l'air, comme une femme lubrique,  
Brûlante et suant les poisons,  
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique  
Son ventre plein d'exhalaisons.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,  
Comme afin de la cuire à point,  
Et de rendre au centuple à la grande Nature  
Tout ce qu'ensemble elle avait joint ;

Et le ciel regardait la carcasse superbe  
Comme une fleur s'épanouir.  
La puanteur était si forte, que sur l'herbe  
Vous crûtes vous évanouir.

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,  
D'où sortaient de noirs bataillons  
De larves, qui coulaient comme un épais liquide  
Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague  
Ou s'élançait en pétillant  
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,  
Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique,  
Comme l'eau courante et le vent,  
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique  
Agite et tourne dans son van.

Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,  
Une ébauche lente à venir  
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève  
Seulement par le souvenir.

Derrière les rochers une chienne inquiète  
Nous regardait d'un œil fâché,  
Espionnant le moment de reprendre au squelette  
Le morceau qu'elle avait lâché.

– Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,  
A cette horrible infection,  
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,  
Vous, mon ange et ma passion !

Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,  
Après les derniers sacrements,  
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,  
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine  
Qui vous mangera de baisers,  
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine  
De mes amours décomposés !

*XXX. – De profundis clamavi*

J'implore ta pitié, Toi, l'unique que j'aime,  
Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé.  
C'est un univers morne à l'horizon plombé,  
Où nagent dans la nuit l'horreur et le blasphème ;

Un soleil sans chaleur plane au-dessus six mois,  
Et les six autres mois la nuit couvre la terre ;  
C'est un pays plus nu que la terre polaire  
– Ni bêtes, ni ruisseaux, ni verdure, ni bois !

Or il n'est pas d'horreur au monde qui surpasse  
La froide cruauté de ce soleil de glace  
Et cette immense nuit semblable au vieux Chaos ;

Je jalouse le sort des plus vils animaux  
Qui peuvent se plonger dans un sommeil stupide,  
Tant l'écheveau du temps lentement se dévide !

### *XXXI. – Le Vampire*

Toi qui, comme un coup de couteau,  
Dans mon cœur plaintif es entrée ;  
Toi qui, forte comme un troupeau  
De démons, vins, folle et parée,

De mon esprit humilié  
Faire ton lit et ton domaine ;  
– Infâme à qui je suis lié  
Comme le forçat à la chaîne,

Comme au jeu le joueur têtue,  
Comme à la bouteille l'ivrogne,  
Comme aux vermines la charogne  
– Maudite, maudite sois-tu !

J'ai prié le glaive rapide  
De conquérir ma liberté,  
Et j'ai dit au poison perfide

De secourir ma lâcheté.

Hélas ! le poison et le glaive  
M'ont pris en dédain et m'ont dit :  
« Tu n'es pas digne qu'on t'enlève  
A ton esclavage maudit,

Imbécile ! – de son empire  
Si nos efforts te délivraient,  
Tes baisers ressusciteraient  
Le cadavre de ton vampire ! »



## XXXII

Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive,  
Comme au long d'un cadavre un cadavre étendu,  
Je me pris à songer près de ce corps vendu  
A la triste beauté dont mon désir se prive.

Je me représentai sa majesté native,  
Son regard de vigueur et de grâces armé,  
Ses cheveux qui lui font un casque parfumé,  
Et dont le souvenir pour l'amour me ravive.

Car j'eusse avec ferveur baisé ton noble corps,  
Et depuis tes pieds frais jusqu'à tes noires tresses  
Déroulé le trésor des profondes caresses,

Si, quelque soir, d'un pleur obtenu sans effort  
Tu pouvais seulement, ô reine des cruelles !  
Obscurcir la splendeur de tes froides prunelles.

### *XXXIII. – Remords posthume*

Lorsque tu dormiras, ma belle ténébreuse,  
Au fond d'un monument construit en marbre noir,  
Et lorsque tu n'auras pour alcôve et manoir  
Qu'un caveau pluvieux et qu'une fosse creuse ;

Quand la pierre, opprimant ta poitrine peureuse  
Et tes flancs qu'assouplit un charmant nonchaloir,  
Empêchera ton cœur de battre et de vouloir,  
Et tes pieds de courir leur course aventureuse,

Le tombeau, confident de mon rêve infini  
(Car le tombeau toujours comprendra le poète),  
Durant ces grandes nuits d'où le somme est banni,

Te dira : « Que vous sert, courtisane imparfaite,  
De n'avoir pas connu ce que pleurent les morts ? »  
– Et le vers rongera ta peau comme un remords.

*XXXIV. – Le Chat*

Viens, mon beau chat, sur mon cœur amoureux ;  
Retiens les griffes de ta patte,  
Et laisse-moi plonger dans tes beaux yeux,  
Mêlés de métal et d'agate.

Lorsque mes doigts caressent à loisir  
Ta tête et ton dos élastique,  
Et que ma main s'enivre du plaisir  
De palper ton corps électrique,

Je vois ma femme en esprit. Son regard,  
Comme le tien, aimable bête,  
Profond et froid, coupe et fend comme un dard,

Et, des pieds jusques à la tête,  
Un air subtil, un dangereux parfum  
Nagent autour de son corps brun.

### *XXXV. – Duellum*

Deux guerriers ont couru l'un sur l'autre, leurs armes  
Ont éclaboussé l'air de lueurs et de sang.  
Ces jeux, ces cliquetis du fer sont les vacarmes  
D'une jeunesse en proie à l'amour vagissant.

Les glaives sont brisés ! comme notre jeunesse,  
Ma chère ! Mais les dents, les ongles acérés,  
Vengent bientôt l'épée et la dague traîtresse.  
– O fureur des cœurs mûrs par l'amour ulcérés !

Dans le ravin hanté des chats-pards et des onces  
Nos héros, s'étreignant méchamment, ont roulé,  
Et leur peau fleurira l'aridité des ronces.

– Ce gouffre, c'est l'enfer, de nos amis peuplé !  
Roulons-y sans remords, amazone inhumaine,  
Afin d'éterniser l'ardeur de notre haine !

### *XXXVI. – Le Balcon*

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses,  
O toi, tous mes plaisirs ! ô toi, tous mes devoirs !  
Tu te rappelleras la beauté des caresses,  
La douceur du foyer et le charme des soirs,  
Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses !

Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon,  
Et les soirs au balcon, voilés de vapeurs roses.  
Que ton sein m'était doux ! que ton cœur m'était bon !  
Nous avons dit souvent d'impérissables choses  
Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon.

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées !  
Que l'espace est profond ! que le cœur est puissant !  
En me penchant vers toi, reine des adorées,  
Je croyais respirer le parfum de ton sang.  
Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées !

La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison,  
Et mes yeux dans le noir devinaient tes prunelles,  
Et je buvais ton souffle, ô douceur ! ô poison !  
Et tes pieds s'endormaient dans mes mains fraternelles.  
La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison.

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses,  
Et revis mon passé blotti dans tes genoux.  
Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses  
Ailleurs qu'en ton cher corps et qu'en ton cœur si doux ?  
Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses !

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis,  
Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes,  
Comme montent au ciel les soleils rajeunis  
Après s'être lavés au fond des mers profondes ?  
– O serments ! ô parfums ! ô baisers infinis !

### *XXXVII. – Le Possédé*

Le soleil s'est couvert d'un crêpe. Comme lui,  
O Lune de ma vie ! emmitoufle-toi d'ombre  
Dors ou fume à ton gré ; sois muette, sois sombre,  
Et plonge tout entière au gouffre de l'Ennui ;

Je t'aime ainsi ! Pourtant, si tu veux aujourd'hui,  
Comme un astre éclipsé qui sort de la pénombre,  
Te pavaner aux lieux que la Folie encombre,  
C'est bien ! Charmant poignard, jaillis de ton étui !

Allume ta prunelle à la flamme des lustres !  
Allume le désir dans les regards des rustres !  
Tout de toi m'est plaisir, morbide ou pétulant ;

Sois ce que tu voudras, nuit noire, rouge aurore ;  
Il n'est pas une fibre en tout mon corps tremblant  
Qui ne crie : O mon cher Belzébuth, je t'adore !

## *XXXVIII. – Un Fantôme*

### I. – Les Ténèbres

Dans les caveaux d'insondable tristesse  
Où le Destin m'a déjà relégué ;  
Où jamais n'entre un rayon rose et gai ;  
Où, seul avec la Nuit, maussade hôtesse,

Je suis comme un peintre qu'un Dieu moqueur  
Condamne à peindre, hélas ! sur les ténèbres ;  
Où, cuisinier aux appétits funèbres,  
Je fais bouillir et je mange mon cœur,

Par instants brille, et s'allonge, et s'étale  
Un spectre fait de grâce et de splendeur.  
A sa rêveuse allure orientale,  
Quand il atteint sa totale grandeur,  
Je reconnais ma belle visiteuse :

C'est Elle ! noire et pourtant lumineuse.



## II. – Le Parfum

Lecteur, as-tu quelquefois respiré  
Avec ivresse et lente gourmandise  
Ce grain d'encens qui remplit une église,  
Ou d'un sachet le musc invétéré ?

Charme profond, magique, dont nous grise  
Dans le présent le passé restauré !  
Ainsi l'amant sur un corps adoré  
Du souvenir cueille la fleur exquise.

De ses cheveux élastiques et lourds,  
Vivant sachet, encensoir de l'alcôve,  
Une senteur montait, sauvage et fauve,

Et des habits, mousseline ou velours,  
Tout imprégnés de sa jeunesse pure,  
Se dégageait un parfum de fourrure.

## III. – Le Cadre

Comme un beau cadre ajoute à la peinture,  
Bien qu'elle soit d'un pinceau très-vanté,  
Je ne sais quoi d'étrange et d'enchanté  
En l'isolant de l'immense nature,

Ainsi bijoux, meubles, métaux, dorure,  
S'adaptaient juste à sa rare beauté ;  
Rien n'offusquait sa parfaite clarté,  
Et tout semblait lui servir de bordure.

Même on eût dit parfois qu'elle croyait  
Que tout voulait l'aimer ; elle noyait  
Sa nudité voluptueusement

Dans les baisers du satin et du linge,  
Et, lente ou brusque, à chaque mouvement  
Montrait la grâce enfantine du singe.

IV. – Le Portrait

La Maladie et la Mort font des cendres  
De tout le feu qui pour nous flamboya.  
De ces grands yeux si fervents et si tendres,  
De cette bouche où mon cœur se noya,

De ces baisers puissants comme un dictame,  
De ces transports plus vifs que des rayons,  
Que reste-t-il ? C'est affreux, ô mon âme !  
Rien qu'un dessin fort pâle, aux trois crayons,

*Les Fleurs du mal*

Qui, comme moi, meurt dans la solitude  
Et que le Temps, injurieux vieillard,  
Chaque jour frotte avec son aile rude...

Noir assassin de la Vie et de l'Art,  
Tu ne tueras jamais dans ma mémoire  
Celle qui fut mon plaisir et ma gloire !

## XXXIX

Je te donne ces vers afin que si mon nom  
Aborde heureusement aux époques lointaines,  
Et fait rêver un soir les cervelles humaines,  
Vaisseau favorisé par un grand aquilon,

Ta mémoire, pareille aux fables incertaines,  
Fatigue le lecteur ainsi qu'un tympanon,  
Et par un fraternel et mystique chaînon  
Reste comme pendue à mes rimes hautaines ;

Etre maudit à qui, de l'abîme profond  
Jusqu'au plus haut du ciel, rien, hors moi, ne répond !  
– O toi qui, comme une ombre à la trace éphémère,

Foules d'un pied léger et d'un regard serein  
Les stupides mortels qui t'ont jugée amère,  
Statue aux yeux de jais, grand ange au front d'airain !

## *XL. – Semper Eadem*

« D'où vous vient, disiez-vous, cette tristesse étrange,  
Montant comme la mer sur le roc noir et nu ? »

– Quand notre cœur a fait une fois sa vendange  
Vivre est un mal. C'est un secret de tous connu,

Une douleur très simple et non mystérieuse  
Et, comme votre joie, éclatante pour tous.  
Cessez donc de chercher, ô belle curieuse !  
Et, bien que votre voix soit douce, taisez-vous !

Taisez-vous, ignorante ! âme toujours ravie !  
Bouche au rire enfantin ! Plus encor que la Vie,  
La Mort nous tient souvent par des liens subtils.

Laissez, laissez mon cœur s'enivrer d'un mensonge,  
Plonger dans vos beaux yeux comme dans un beau songe  
Et sommeiller longtemps à l'ombre de vos cils !

*XLI. – Tout entière*

Le Démon, dans ma chambre haute  
Ce matin est venu me voir,  
Et, tâchant à me prendre en faute  
Me dit : « Je voudrais bien savoir

Parmi toutes les belles choses  
Dont est fait son enchantement,  
Parmi les objets noirs ou roses  
Qui composent son corps charmant,

Quel est le plus doux. » – O mon âme !  
Tu répondis à l'Abhorré :  
« Puisqu'en Elle tout est dictame  
Rien ne peut être préféré.

Lorsque tout me ravit, j'ignore  
Si quelque chose me séduit.  
Elle éblouit comme l'Aurore  
Et console comme la Nuit ;

Et l'harmonie est trop exquise,  
Qui gouverne tout son beau corps,  
Pour que l'impuissante analyse  
En note les nombreux accords.

O métamorphose mystique  
De tous mes sens fondus en un !  
Son haleine fait la musique,  
Comme sa voix fait le parfum ! »

## *XLII*

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire,  
Que diras-tu, mon cœur, cœur autrefois flétri,  
A la très belle, à la très bonne, à la très chère,  
Dont le regard divin t'a soudain refléuri ?

– Nous mettrons notre orgueil à chanter ses louanges :  
Rien ne vaut la douceur de son autorité ;  
Sa chair spirituelle a le parfum des Anges,  
Et son œil nous revêt d'un habit de clarté.

Que ce soit dans la nuit et dans la solitude,  
Que ce soit dans la rue et dans la multitude,  
Son fantôme dans l'air danse comme un flambeau.

Parfois il parle et dit : « Je suis belle, et j'ordonne  
Que pour l'amour de moi vous n'aimiez que le Beau ;  
Je suis l'Ange gardien, la Muse et la Madone. »



### *XLIII. – Le Flambeau vivant*

Ils marchent devant moi, ces Yeux pleins de lumières,  
Qu'un Ange très savant a sans doute aimantés ;  
Ils marchent, ces divins frères qui sont mes frères,  
Secouant dans mes yeux leurs feux diamantés.

Me sauvant de tout piège et de tout péché grave,  
Ils conduisent mes pas dans la route du Beau ;  
Ils sont mes serviteurs et je suis leur esclave ;  
Tout mon être obéit à ce vivant flambeau.

Charmants Yeux, vous brillez de la clarté mystique  
Qu'ont les cierges brûlant en plein jour ; le soleil  
Rougit, mais n'éteint pas leur flamme fantastique ;

Ils célèbrent la Mort, vous chantez le Réveil ;  
Vous marchez en chantant le réveil de mon âme,  
Astres dont nul soleil ne peut flétrir la flamme !

#### *XLIV. – Réversibilité*

Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse,  
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis,  
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits  
Qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse ?  
Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse ?

Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,  
Les poings crispés dans l'ombre et les larmes de fiel,  
Quand la Vengeance bat son infernal rappel,  
Et de nos facultés se fait le capitaine ?  
Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine ?

Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres,  
Qui, le long des grands murs de l'hospice blafard,  
Comme des exilés, s'en vont d'un pied traînard,  
Cherchant le soleil rare et remuant les lèvres ?  
Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres ?

Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides,  
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourment  
De lire la secrète horreur du dévouement  
Dans des yeux où longtemps burent nos yeux avides !  
Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides ?

Ange plein de bonheur, de joie et de lumières,  
David mourant aurait demandé la santé  
Aux émanations de ton corps enchanté ;  
Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières,  
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières !

### *XLV. – Confession*

Une fois, une seule, aimable et douce femme,  
A mon bras votre bras poli  
S'appuya (sur le fond ténébreux de mon âme  
Ce souvenir n'est point pâli) ;

Il était tard ; ainsi qu'une médaille neuve  
La pleine lune s'étalait,  
Et la solennité de la nuit, comme un fleuve,  
Sur Paris dormant ruisselait.

Et le long des maisons, sous les portes cochères,  
Des chats passaient furtivement  
L'oreille au guet, ou bien, comme des ombres chères,  
Nous accompagnaient lentement.

Tout à coup, au milieu de l'intimité libre  
Eclose à la pâle clarté  
De vous, riche et sonore instrument où ne vibre  
Que la radieuse gaieté,

De vous, claire et joyeuse ainsi qu'une fanfare  
    Dans le matin étincelant,  
Une note plaintive, une note bizarre  
    S'échappa, tout en chancelant

Comme une enfant chétive, horrible, sombre, immonde,  
    Dont sa famille rougirait,  
Et qu'elle aurait longtemps, pour la cacher au monde,  
    Dans un caveau mise au secret.

Pauvre ange, elle chantait, votre note criarde :  
    « Que rien ici-bas n'est certain,  
Et que toujours, avec quelque soin qu'il se farde,  
    Se trahit l'égoïsme humain ;

Que c'est un dur métier que d'être belle femme,  
    Et que c'est le travail banal  
De la danseuse folle et froide qui se pâme  
    Dans son sourire machinal ;

Que bâtir sur les cœurs est une chose sotte ;  
    Que tout craque, amour et beauté,  
Jusqu'à ce que l'Oubli les jette dans sa hotte  
    Pour les rendre à l'Eternité ! »

J'ai souvent évoqué cette lune enchantée,  
Ce silence et cette langueur,  
Et cette confiance horrible chuchotée  
Au confessionnal du cœur.

## *XLVI. – L'Aube spirituelle*

Quand chez les débauchés l'aube blanche et vermeille  
Entre en société de l'Idéal rongeur,  
Par l'opération d'un mystère vengeur  
Dans la brute assoupie un ange se réveille.

Des Cieux Spirituels l'inaccessible azur,  
Pour l'homme terrassé qui rêve encore et souffre,  
S'ouvre et s'enfonce avec l'attirance du gouffre.  
Ainsi, chère Déesse, Etre lucide et pur,

Sur les débris fumeux des stupides orgies  
Ton souvenir plus clair, plus rose, plus charmant,  
A mes yeux agrandis voltige incessamment.

Le soleil a noirci la flamme des bougies ;  
Ainsi, toujours vainqueur, ton fantôme est pareil,  
Ame resplendissante, à l'immortel soleil !

## *XLVII. – Harmonie du soir*

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige  
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;  
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ;  
Valse mélancolique et langoureux vertige !

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;  
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;  
Valse mélancolique et langoureux vertige !  
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,  
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir !  
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;  
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,  
Du passé lumineux recueille tout vestige !  
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...  
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor !



### *XLVIII. – Le Flacon*

Il est de forts parfums pour qui toute matière  
Est poreuse. On dirait qu'ils pénètrent le verre.  
En ouvrant un coffret venu de l'Orient  
Dont la serrure grince et rechigne en criant,

Ou dans une maison déserte quelque armoire  
Pleine de l'âcre odeur des temps, poudreuse et noire,  
Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient,  
D'où jaillit toute vive une âme qui revient.

Mille pensers dormaient, chrysalides funèbres,  
Frémissant doucement dans les lourdes ténèbres,  
Qui dégagent leur aile et prennent leur essor,  
Teintés d'azur, glacés de rose, lamés d'or.

Voilà le souvenir enivrant qui voltige  
Dans l'air troublé ; les yeux se ferment ; le Vertige  
Saisit l'âme vaincue et la pousse à deux mains  
Vers un gouffre obscurci de miasmes humains ;

Il la terrasse au bord d'un gouffre séculaire,  
Où, Lazare odorant déchirant son suaire,  
Se meut dans son réveil le cadavre spectral  
D'un vieil amour ranci, charmant et sépulcral.

Ainsi, quand je serai perdu dans la mémoire  
Des hommes, dans le coin d'une sinistre armoire  
Quand on m'aura jeté, vieux flacon désolé,  
Décrépit, poudreux, sale, abject, visqueux, fêlé,

Je serai ton cercueil, aimable pestilence !  
Le témoin de ta force et de ta virulence,  
Cher poison préparé par les anges ! liqueur  
Qui me ronge, ô la vie et la mort de mon cœur !

*XLIX. – Le Poison*

Le vin sait revêtir le plus sordide bouge  
D'un luxe miraculeux,  
Et fait surgir plus d'un portique fabuleux  
Dans l'or de sa vapeur rouge,  
Comme un soleil couchant dans un ciel nébuleux.

L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,  
Allonge l'illimité,  
Approfondit le temps, creuse la volupté,  
Et de plaisirs noirs et mornes  
Remplit l'âme au delà de sa capacité.

Tout cela ne vaut pas le poison qui découle  
De tes yeux, de tes yeux verts,  
Lacs où mon âme tremble et se voit à l'envers...  
Mes songes viennent en foule  
Pour se désaltérer à ces gouffres amers.

Tout cela ne vaut pas le terrible prodige  
De ta salive qui mord,  
Qui plonge dans l'oubli mon âme sans remords,  
Et charriant le vertige,  
La roule défaillante aux rives de la mort !

*L. – Ciel brouillé*

On dirait ton regard d'une vapeur couvert ;  
Ton œil mystérieux (est-il bleu, gris ou vert ?)  
Alternativement tendre, rêveur, cruel,  
Réfléchit l'indolence et la pâleur du ciel.

Tu rappelles ces jours blancs, tièdes et voilés,  
Qui font se fondre en pleurs les cœurs ensorcelés,  
Quand, agités d'un mal inconnu qui les tord,  
Les nerfs trop éveillés raillent l'esprit qui dort.

Tu ressembles parfois à ces beaux horizons  
Qu'allument les soleils des brumeuses saisons...  
Comme tu resplendis, paysage mouillé  
Qu'enflamment les rayons tombant d'un ciel brouillé !

O femme dangereuse, ô séduisants climats !  
Adorerai-je aussi ta neige et vos frimas,  
Et saurai-je tirer de l'implacable hiver  
Des plaisirs plus aigus que la glace et le fer ?

## *LI. – Le Chat*

### I

Dans ma cervelle se promène,  
Ainsi qu'en son appartement,  
Un beau chat, fort, doux et charmant.  
Quand il miaule, on l'entend à peine,

Tant son timbre est tendre et discret ;  
Mais que sa voix s'apaise ou gronde,  
Elle est toujours riche et profonde.  
C'est là son charme et son secret.

Cette voix, qui perle et qui filtre  
Dans mon fonds le plus ténébreux,  
Me remplit comme un vers nombreux  
Et me réjouit comme un philtre.

Elle endort les plus cruels maux  
Et contient toutes les extases ;  
Pour dire les plus longues phrases,  
Elle n'a pas besoin de mots.

Non, il n'est pas d'archet qui morde  
Sur mon cœur, parfait instrument,  
Et fasse plus royalement  
Chanter sa plus vibrante corde,

Que ta voix, chat mystérieux,  
Chat séraphique, chat étrange,  
En qui tout est, comme en un ange,  
Aussi subtil qu'harmonieux !

## II

De sa fourrure blonde et brune  
Sort un parfum si doux, qu'un soir  
J'en fus embaumé, pour l'avoir  
Caressée une fois, rien qu'une.

C'est l'esprit familier du lieu ;  
Il juge, il préside, il inspire  
Toutes choses dans son empire ;  
Peut-être est-il fée, est-il dieu ?

Quand mes yeux, vers ce chat que j'aime  
Tirés comme par un aimant,  
Se retournent docilement  
Et que je regarde en moi-même,

Je vois avec étonnement  
Le feu de ses prunelles pâles,  
Clairs fanaux, vivantes opales  
Qui me contemplant fixement.



### *LII. – Le Beau Navire*

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse !  
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse ;  
    Je veux te peindre ta beauté,  
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,  
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,  
    Chargé de toile, et va roulant  
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,  
Ta tête se pavane avec d'étranges grâces ;  
    D'un air placide et triomphant  
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse !  
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse ;  
    Je veux te peindre ta beauté,  
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Ta gorge qui s'avance et qui pousse la moire,  
Ta gorge triomphante est une belle armoire  
    Dont les panneaux bombés et clairs  
Comme les boucliers accrochent des éclairs ;

Boucliers provoquants, armés de pointes roses !  
Armoire à doux secrets, pleine de bonnes choses,  
De vins, de parfums, de liqueurs  
Qui feraient délirer les cerveaux et les cœurs !

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,  
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,  
Chargé de toile, et va roulant  
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Tes nobles jambes, sous les volants qu'elles chassent,  
Tourmentent les désirs obscurs et les agacent,  
Comme deux sorcières qui font  
Tourner un philtre noir dans un vase profond.

Tes bras, qui se joueraient des précoces hercules,  
Sont des boas luisants les solides émules,  
Faits pour serrer obstinément,  
Comme pour l'imprimer dans ton cœur, ton amant.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,  
Ta tête se pavane avec d'étranges grâces ;  
D'un air placide et triomphant  
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

*LIII. – L'Invitation au voyage*

Mon enfant, ma sœur,  
Songe à la douceur  
D'aller là-bas  
vivre ensemble !  
Aimer à loisir,  
Aimer et mourir  
Au pays qui te ressemble !  
Les soleils mouillés  
De ces ciels brouillés  
Pour mon esprit ont les charmes  
Si mystérieux  
De tes traîtres yeux,  
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,  
Polis par les ans,  
Décoreraient notre chambre ;  
Les plus rares fleurs  
Mêlant leurs odeurs

Aux vagues senteurs de l'ambre,  
Les riches plafonds,  
Les miroirs profonds,  
La splendeur orientale,  
Tout y parlerait  
A l'âme en secret  
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde ;  
C'est pour assouvir  
Ton moindre désir  
Qu'ils viennent du bout du monde.  
Les soleils couchants  
Revêtent les champs,  
Les canaux, la ville entière,  
D'hyacinthe et d'or ;  
Le monde s'endort  
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.



A cet agonisant que le loup déjà flaire  
Et que surveille le corbeau,  
A ce soldat brisé ! s'il faut qu'il désespère  
D'avoir sa croix et son tombeau ;  
Ce pauvre agonisant que déjà le loup flaire !

Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir ?  
Peut-on déchirer des ténèbres  
Plus denses que la poix, sans matin et sans soir,  
Sans astres, sans éclairs funèbres ?  
Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir ?

L'Espérance qui brille aux carreaux de l'Auberge  
Est soufflée, est morte à jamais !  
Sans lune et sans rayons, trouver où l'on héberge  
Les martyrs d'un chemin mauvais !  
Le Diable a tout éteint aux carreaux de l'Auberge !

Adorable sorcière, aimes-tu les damnés ?  
Dis, connais-tu l'irrémissible ?  
Connais-tu le Remords, aux traits empoisonnés,  
A qui notre cœur sert de cible ?  
Adorable sorcière, aimes-tu les damnés ?

L'Irréparable ronge avec sa dent maudite  
Notre âme, piteux monument,  
Et souvent il attaque ainsi que le termite,  
Par la base le bâtiment.  
L'Irréparable ronge avec sa dent maudite !

– J'ai vu parfois, au fond d'un théâtre banal  
Qu'enflammait l'orchestre sonore,  
Une fée allumer dans un ciel infernal  
Une miraculeuse aurore ;  
J'ai vu parfois au fond d'un théâtre banal

Un être, qui n'était que lumière, or et gaze,  
Terrasser l'énorme Satan ;  
Mais mon cœur, que jamais ne visite l'extase,  
Est un théâtre où l'on attend  
Toujours, toujours en vain, l'Être aux ailes de gaze !

### *LV. – Causerie*

Vous êtes un beau ciel d'automne, clair et rose !  
Mais la tristesse en moi monte comme la mer,  
Et laisse, en refluant, sur ma lèvre morose  
Le souvenir cuisant de son limon amer.

– Ta main se glisse en vain sur mon sein qui se pâme ;  
Ce qu'elle cherche, amie, est un lieu saccagé  
Par la griffe et la dent féroce de la femme.  
Ne cherchez plus mon cœur ; les bêtes l'ont mangé.

Mon cœur est un palais flétri par la cohue ;  
On s'y soûle, on s'y tue, on s'y prend aux cheveux !  
– Un parfum nage autour de votre gorge nue !...

O Beauté, dur fléau des âmes, tu le veux !  
Avec tes yeux de feu, brillants comme des fêtes,  
Calcine ces lambeaux qu'ont épargnés les bêtes !



## *LVI. – Chant d'automne*

### I

Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ;  
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !  
J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres  
Le bois retentissant sur le pavé des cours.

Tout l'hiver va rentrer dans mon être : colère,  
Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,  
Et, comme le soleil dans son enfer polaire,  
Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.

J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe ;  
L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd.  
Mon esprit est pareil à la tour qui succombe  
Sous les coups du bélier infatigable et lourd.

Il me semble, bercé par ce choc monotone,  
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part.  
Pour qui ? – C'était hier l'été ; voici l'automne !  
Ce bruit mystérieux sonne comme un départ.

II

J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre,  
Douce beauté, mais tout aujourd'hui m'est amer,  
Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre,  
Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.

Et pourtant aimez-moi, tendre cœur ! soyez mère,  
Même pour un ingrat, même pour un méchant ;  
Amante ou sœur, soyez la douceur éphémère  
D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant.

Courte tâche ! La tombe attend – elle est avide !  
Ah ! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux,  
Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,  
De l'arrière-saison le rayon jaune et doux !

## *L VII. – A une Madone*

Ex-voto dans le goût espagnol

Je veux bâtir pour toi, Madone, ma maîtresse,  
Un autel souterrain au fond de ma détresse,  
Et creuser dans le coin le plus noir de mon cœur,  
Loin du désir mondain et du regard moqueur,  
Une niche, d'azur et d'or tout émaillée,  
Où tu te dresseras, Statue émerveillée.  
Avec mes Vers polis, treillis d'un pur métal  
Savamment constellé de rimes de cristal,  
Je ferai pour ta tête une énorme Couronne ;  
Et dans ma Jalousie, ô mortelle Madone,  
Je saurai te tailler un Manteau, de façon  
Barbare, roide et lourd, et doublé de soupçon,  
Qui, comme une guérite, enfermera tes charmes,  
Non de Perles brodé, mais de toutes mes Larmes !  
Ta Robe, ce sera mon Désir, frémissant,  
Onduleux, mon Désir qui monte et qui descend,  
Aux pointes se balance, aux vallons se repose,  
Et revêt d'un baiser tout ton corps blanc et rose.  
Je te ferai de mon Respect de beaux Souliers

De satin, par tes pieds divins humiliés,  
Qui, les emprisonnant dans une molle étreinte,  
Comme un moule fidèle en garderont l’empreinte.  
Si je ne puis, malgré tout mon art diligent,  
Pour Marchepied tailler une Lune d’argent,  
Je mettrai le Serpent qui me mord les entrailles  
Sous tes talons, afin que tu foules et railles,  
Reine victorieuse et féconde en rachats,  
Ce monstre tout gonflé de haine et de crachats.  
Tu verras mes Penseurs, rangés comme les Cierges  
Devant l’autel fleuri de la Reine des Vierges,  
Etoilant de reflets le plafond peint en bleu,  
Te regarder toujours avec des yeux de feu ;  
Et comme tout en moi te chérit et t’admire,  
Tout se fera Benjoin, Encens, Oliban, Myrrhe,  
Et sans cesse vers toi, sommet blanc et neigeux,  
En Vapeurs montera mon Esprit orageux.

Enfin, pour compléter ton rôle de Marie,  
Et pour mêler l’amour avec la barbarie,  
Volupté noire ! des sept Péchés capitaux,  
Bourreau plein de remords, je ferai sept Couteaux  
Bien affilés, et comme un jongleur insensible,  
Prenant le plus profond de ton amour pour cible,  
Je les planterai tous dans ton Cœur pantelant,  
Dans ton Cœur sanglotant, dans ton Cœur ruisselant !

*L VIII. – Chanson d'après-midi*

Quoique tes sourcils méchants  
Te donnent un air étrange  
Qui n'est pas celui d'un ange,  
Sorcière aux yeux alléchants,

Je t'adore, ô ma frivole,  
Ma terrible passion !  
Avec la dévotion  
Du prêtre pour son idole.

Le désert et la forêt  
Embaument tes tresses rudes,  
Ta tête a les attitudes  
De l'énigme et du secret.

Sur ta chair le parfum rôde  
Comme autour d'un encensoir ;  
Tu charmes comme le soir,  
Nymphé ténébreuse et chaude.

Ah ! les philtres les plus forts  
Ne valent pas ta paresse,  
Et tu connais la caresse  
Qui fait revivre les morts !

Tes hanches sont amoureuses  
De ton dos et de tes seins,  
Et tu ravis les coussins  
Par tes poses langoureuses.

Quelquefois, pour apaiser  
Ta rage mystérieuse,  
Tu prodigues, sérieuse,  
La morsure et le baiser ;

Tu me déchires, ma brune,  
Avec un rire moqueur,  
Et puis tu mets sur mon cœur  
Ton œil doux comme la lune.

Sous tes souliers de satin,  
Sous tes charmants pieds de soie,  
Moi, je mets ma grande joie,  
Mon génie et mon destin,

Mon âme par toi guérie,  
Par toi, lumière et couleur !  
Explosion de chaleur  
Dans ma noire Sibérie !

*LIX. – Sisina*

Imaginez Diane en galant équipage,  
Parcourant les forêts ou battant les halliers,  
Cheveux et gorge au vent, s'enivrant de tapage,  
Superbe et défiant les meilleurs cavaliers !

Avez-vous vu Théroigne, amante du carnage,  
Excitant à l'assaut un peuple sans souliers,  
La joue et l'œil en feu, jouant son personnage,  
Et montant, sabre au poing, les royaux escaliers ?

Telle la Sisina ! Mais la douce guerrière  
A l'âme charitable autant que meurtrière ;  
Son courage, affolé de poudre et de tambours,

Devant les suppliants sait mettre bas les armes,  
Et son cœur, ravagé par la flamme, a toujours,  
Pour qui s'en montre digne, un réservoir de larmes.

*LX. – Franciscæ meæ laudes*

Novis te cantabo chordis,  
O novelletum quod ludis  
In solitudine cordis.

Esto sertis implicata,  
O femina delicata  
Per quam solvuntur peccata !

Sicut beneficum Lethe,  
Hauriam oscula de te,  
Quæ imbuta es magnete.

Quum vitiorum tempestas  
Turbabat omnes semitas,  
Apparuisti, Deitas,

Velut stella salutaris  
In naufragiis amaris...



*Les Fleurs du mal*

Suspendam cor tuis aris !

Piscina plena virtutis,  
Fons æternæ juventutis  
Labris vocem redde mutis !

Quod erat spurcum, cremasti ;  
Quod rudius, exæquasti ;  
Quod debile, confirmasti.

In fame mea taberna,  
In nocte mea lucerna,  
Recte me semper gubernas.

Adde nunc vires viribus,  
Dulce balneum suavibus  
Unguentatum odoribus !

Meos circa lumbos mica,  
O castitatis lorica,  
Aqua tincta seraphica ;

Patera gemmis corusca,  
Panis salsus, mollis esca,  
Divinum vinum, Francisca !

*LXI. – A une dame créole*

Au pays parfumé que le soleil caresse,  
J'ai connu, sous un dais d'arbres tout empourprés  
Et de palmiers d'où pleut sur les yeux la paresse,  
Une dame créole aux charmes ignorés.

Son teint est pâle et chaud ; la brune enchanteresse  
A dans le cou des airs noblement maniérés ;  
Grande et svelte en marchant comme une chasseresse,  
Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.

Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire,  
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,  
Belle digne d'orner les antiques manoirs,

Vous feriez, à l'abri des ombreuses retraites,  
Germer mille sonnets dans le cœur des poètes,  
Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos  
[noirs.

*LXII. – Mœsta et errabunda*

Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe,  
Loin du noir océan de l'immonde cité,  
Vers un autre océan où la splendeur éclate,  
Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité ?  
Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe ?

La mer, la vaste mer, console nos labeurs !  
Quel démon a doté la mer, rauque chanteuse  
Qu'accompagne l'immense orgue des vents grondeurs,  
De cette fonction sublime de berceuse ?  
La mer, la vaste mer, console nos labeurs !

Emporte-moi, wagon ! enlève-moi, frégate !  
Loin ! loin ! ici la boue est faite de nos pleurs !  
– Est-il vrai que parfois le triste cœur d'Agathe  
Dise : Loin des remords, des crimes, des douleurs,  
Emporte-moi, wagon, enlève-moi, frégate ?

Comme vous êtes loin, paradis parfumé,  
Où sous un clair azur tout n'est qu'amour et joie,  
Où tout ce que l'on aime est digne d'être aimé,  
Où dans la volupté pure le cœur se noie !  
Comme vous êtes loin, paradis parfumé !

Mais le vert paradis des amours enfantines,  
Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets,  
Les violons vibrant derrière les collines,  
Avec les brocs de vin, le soir, dans les bosquets,  
– Mais le vert paradis des amours enfantines,

L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,  
Est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine ?  
Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs,  
Et l'animer encor d'une voix argentine,  
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs ?

*LXIII. – Le Revenant*

Comme les anges à l'œil fauve,  
Je reviendrai dans ton alcôve  
Et vers toi glisserai sans bruit  
Avec les ombres de la nuit ;

Et je te donnerai, ma brune,  
Des baisers froids comme la lune  
Et des caresses de serpent  
Autour d'une fosse rampant.

Quand viendra le matin livide,  
Tu trouveras ma place vide,  
Où jusqu'au soir il fera froid.

Comme d'autres par la tendresse,  
Sur ta vie et sur ta jeunesse,  
Moi, je veux régner par l'effroi.

*LXIV. – Sonnet d'automne*

Ils me disent, tes yeux, clairs comme le cristal :  
« Pour toi, bizarre amant, quel est donc mon mérite ? »  
– Sois charmante et tais-toi ! Mon cœur, que tout irrite,  
Excepté la candeur de l'antique animal,

Ne veut pas te montrer son secret infernal,  
Berceuse dont la main aux longs sommeils m'invite,  
Ni sa noire légende avec la flamme écrite.  
Je hais la passion et l'esprit me fait mal !

Aimons-nous doucement. L'Amour dans sa guérite,  
Ténébreux, embusqué, bande son arc fatal.  
Je connais les engins de son vieil arsenal :

Crime, horreur et folie ! – O pâle marguerite !  
Comme moi n'es-tu pas un soleil automnal,  
O ma si blanche, ô ma si froide Marguerite ?

*LXV. – Tristesses de la Lune*

Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse ;  
Ainsi qu'une beauté, sur de nombreux coussins,  
Qui d'une main distraite et légère caresse  
Avant de s'endormir le contour de ses seins,

Sur le dos satiné des molles avalanches,  
Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons,  
Et promène ses yeux sur les visions blanches  
Qui montent dans l'azur comme des floraisons.

Quand parfois sur ce globe, en sa langueur oisive,  
Elle laisse filer une larme furtive,  
Un poète pieux, ennemi du sommeil,

Dans le creux de sa main prend cette larme pâle,  
Aux reflets irisés comme un fragment d'opale,  
Et la met dans son cœur loin des yeux du soleil.

## *LXVI. – Les Chats*

Les amoureux fervents et les savants austères  
Aiment également, dans leur mûre saison,  
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,  
Qui comme eux sont frileux et comme eux  
[sédentaires.

Amis de la science et de la volupté  
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ;  
L'Erèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,  
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes  
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,  
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin ;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,  
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,  
Etoilent vaguement leurs prunelles mystiques.



### *LXVII. – Les Hiboux*

Sous les ifs noirs qui les abritent,  
Les hiboux se tiennent rangés,  
Ainsi que des dieux étrangers,  
Dardant leur œil rouge. Ils méditent.

Sans remuer ils se tiendront  
Jusqu'à l'heure mélancolique  
Où, poussant le soleil oblique,  
Les ténèbres s'établiront.

Leur attitude au sage enseigne  
Qu'il faut en ce monde qu'il craigne  
Le tumulte et le mouvement ;

L'homme ivre d'une ombre qui passe  
Porte toujours le châtiment  
D'avoir voulu changer de place.

*LXVIII. – La Pipe*

Je suis la pipe d'un auteur ;  
On voit, à contempler ma mine  
D'Abyssinienne ou de Cafrine,  
Que mon maître est un grand fumeur.

Quand il est comblé de douleur,  
Je fume comme la chaumine  
Où se prépare la cuisine  
Pour le retour du laboureur.

J'enlace et je berce son âme  
Dans le réseau mobile et bleu  
Qui monte de ma bouche en feu,

Et je roule un puissant dictame  
Qui charme son cœur et guérit  
De ses fatigues son esprit.

*LXIX. – La Musique*

La musique souvent me prend comme une mer !  
Vers ma pâle étoile,  
Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther,  
Je mets à la voile ;

La poitrine en avant et les poumons gonflés  
Comme de la toile,  
J'escalade le dos des flots amoncelés  
Que la nuit me voile ;

Je sens vibrer en moi toutes les passions  
D'un vaisseau qui souffre ;  
Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur l'immense gouffre  
Me bercent. D'autres fois, calme plat, grand miroir  
De mon désespoir !

*LXX. – Sépulture*

Si par une nuit lourde et sombre  
Un bon chrétien, par charité,  
Derrière quelque vieux décombre  
Enterre votre corps vanté,

A l'heure où les chastes étoiles  
Ferment leurs yeux appesantis,  
L'araignée y fera ses toiles,  
Et la vipère ses petits ;

Vous entendrez toute l'année  
Sur votre tête condamnée  
Les cris lamentables des loups

Et des sorcières faméliques,  
Les ébats des vieillards lubriques  
Et les complots des noirs filous.

*LXXI. – Une gravure fantastique*

Le spectre singulier n'a pour toute toilette,  
Grotesquement campé sur son front de squelette,  
Qu'un diadème affreux sentant le carnaval.  
Sans éperons, sans fouet, il essouffle un cheval,  
Fantôme comme lui, rosse apocalyptique,  
Qui bave des naseaux comme un épileptique.  
Au travers de l'espace ils s'enfoncent tous deux,  
Et foulent l'infini d'un sabot hasardeux.  
Le cavalier promène un sabre qui flamboie  
Sur les foules sans nom que sa monture broie,  
Et parcourt, comme un prince inspectant sa maison,  
Le cimetière immense et froid, sans horizon,  
Où gisent, aux lueurs d'un soleil blanc et terne,  
Les peuples de l'histoire ancienne et moderne.

*LXXII. – Le Mort joyeux*

Dans une terre grasse et pleine d'escargots  
Je veux creuser moi-même une fosse profonde,  
Où je puisse à loisir étaler mes vieux os  
Et dormir dans l'oubli comme un requin dans l'onde.

Je hais les testaments et je hais les tombeaux ;  
Plutôt que d'implorer une larme du monde,  
Vivant, j'aimerais mieux inviter les corbeaux  
A saigner tous les bouts de ma carcasse immonde.

O vers ! noirs compagnons sans oreille et sans yeux,  
Voyez venir à vous un mort libre et joyeux ;  
Philosophes viveurs, fils de la pourriture,

A travers ma ruine allez donc sans remords,  
Et dites-moi s'il est encor quelque torture  
Pour ce vieux corps sans âme et mort parmi les morts !

*LXXIII. – Le Tonneau de la haine*

La Haine est le tonneau des pâles Danaïdes ;  
La Vengeance éperdue aux bras rouges et forts  
A beau précipiter dans ses ténèbres vides  
De grands seaux pleins du sang et des larmes des morts,

Le Démon fait des trous secrets à ces abîmes,  
Par où fuiraient mille ans de sueurs et d'efforts,  
Quand même elle saurait ranimer ses victimes,  
Et pour les pressurer ressusciter leurs corps.

La Haine est un ivrogne au fond d'une taverne,  
Qui sent toujours la soif naître de la liqueur  
Et se multiplier comme l'hydre de Lerne.

– Mais les buveurs heureux connaissent leur vainqueur,  
Et la Haine est vouée à ce sort lamentable  
De ne pouvoir jamais s'endormir sous la table.

*LXXIV. – La Cloche fêlée*

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,  
D'écouter, près du feu qui palpite et qui fume,  
Les souvenirs lointains lentement s'élever  
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux  
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,  
Jette fidèlement son cri religieux,  
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente !

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis  
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,  
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie  
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,  
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.



*LXXV. – Spleen*

Pluviôse, irrité contre la ville entière,  
De son urne à grands flots verse un froid ténébreux  
Aux pâles habitants du voisin cimetière  
Et la mortalité sur les faubourgs brumeux.

Mon chat sur le carreau cherchant une litière  
Agite sans repos son corps maigre et galeux ;  
L'âme d'un vieux poète erre dans la gouttière  
Avec la triste voix d'un fantôme frileux.

Le bourdon se lamente, et la bûche enfumée  
Accompagne en fausset la pendule enrhumée,  
Cependant qu'en un jeu plein de sales parfums,

Héritage fatal d'une vieille hydropique,  
Le beau valet de cœur et la dame de pique  
Causent sinistrement de leurs amours défunts.

## *LXXVI. – Spleen*

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,  
De vers, de billets doux, de procès, de romances,  
Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,  
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.  
C'est une pyramide, un immense caveau,  
Qui contient plus de morts que la fosse commune.  
– Je suis un cimetière abhorré de la lune,  
Où comme des remords se traînent de longs vers  
Qui s'acharnent toujours sur mes morts les plus chers.  
Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées,  
Où gît tout un fouillis de modes surannées,  
Où les pastels plaintifs et les pâles Boucher  
Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché.

Rien n'égale en longueur les boiteuses journées,  
Quand sous les lourds flocons des neigeuses années

L'ennui, fruit de la morne incuriosité  
Prend les proportions de l'immortalité.  
– Désormais tu n'es plus, ô matière vivante !  
Qu'un granit entouré d'une vague épouvante,  
Assoupi dans le fond d'un Sahara brumeux  
Un vieux sphinx ignoré du monde insoucieux,  
Oublié sur la carte, et dont l'humeur farouche  
Ne chante qu'aux rayons du soleil qui se couche.

*LXXVII. – Spleen*

Je suis comme le roi d'un pays pluvieux,  
Riche, mais impuissant, jeune et pourtant très vieux,  
Qui, de ses précepteurs méprisant les courbettes,  
S'ennuie avec ses chiens comme avec d'autres bêtes.  
Rien ne peut l'égayer, ni gibier, ni faucon,  
Ni son peuple mourant en face du balcon.  
Du bouffon favori la grotesque ballade  
Ne distrait plus le front de ce cruel malade ;  
Son lit fleurdelisé se transforme en tombeau,  
Et les dames d'atour, pour qui tout prince est beau,  
Ne savent plus trouver d'impudique toilette  
Pour tirer un souris de ce jeune squelette.  
Le savant qui lui fait de l'or n'a jamais pu  
De son être extirper l'élément corrompu,  
Et dans ces bains de sang qui des Romains nous viennent,  
Et dont sur leurs vieux jours les puissants se souviennent,  
Il n'a su réchauffer ce cadavre hébété  
Où coule au lieu de sang l'eau verte du Léthé.

*LXXVIII. – Spleen*

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle  
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,  
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle  
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,  
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,  
S'en va battant les murs de son aile timide  
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées  
D'une vaste prison imite les barreaux,  
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées  
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie  
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,  
Ainsi que des esprits errants et sans patrie  
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

– Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,  
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,  
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,  
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

*LXXIX. – Obsession*

Grands bois, vous m’effrayez comme des cathédrales ;  
Vous hurlez comme l’orgue ; et dans nos cœurs maudits,  
Chambres d’éternel deuil où vibrent de vieux râles,  
Répondent les échos de vos De profundis.

Je te hais, Océan ! tes bonds et tes tumultes,  
Mon esprit les retrouve en lui ; ce rire amer  
De l’homme vaincu, plein de sanglots et d’insultes,  
Je l’entends dans le rire énorme de la mer.

Comme tu me plairais, ô nuit ! sans ces étoiles  
Dont la lumière parle un langage connu !  
Car je cherche le vide, et le noir, et le nu !

Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles  
Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers,  
Des êtres disparus aux regards familiers.

*LXXX. – Le Goût du néant*

Morne esprit, autrefois amoureux de la lutte,  
L'Espoir, dont l'éperon attisait ton ardeur  
Ne veut plus t'enfourcher ! Couche-toi sans pudeur,  
Vieux cheval dont le pied à chaque obstacle butte.

Résigne-toi, mon cœur ; dors ton sommeil de brute.

Esprit vaincu, fourbu ! Pour toi, vieux maraudeur,  
L'amour n'a plus de goût, non plus que la dispute ;  
Adieu donc, chants du cuivre et soupirs de la flûte !  
Plaisirs, ne tentez plus un cœur sombre et boudeur !

Le Printemps adorable a perdu son odeur !

Et le Temps m'engloutit minute par minute,  
Comme la neige immense un corps pris de roideur ;  
– Je contemple d'en haut le globe en sa rondeur  
Et je n'y cherche plus l'abri d'une cahute.

Avalanche, veux-tu m'emporter dans ta chute ?

*LXXXI. – Alchimie de la douleur*

L'un t'éclaire avec son ardeur,  
L'autre en toi met son deuil, Nature !  
Ce qui dit à l'un : Sépulture !  
Dit à l'autre : Vie et splendeur !

Hermès inconnu qui m'assistes  
Et qui toujours m'intimidas,  
Tu me rends l'égal de Midas,  
Le plus triste des alchimistes ;

Par toi je change l'or en fer  
Et le paradis en enfer ;  
Dans le suaire des nuages

Je découvre un cadavre cher,  
Et sur les célestes rivages  
Je bâtis de grands sarcophages.



*LXXXII. – Horreur sympathique*

De ce ciel bizarre et livide,  
Tourmenté comme ton destin,  
Quels pensers dans ton âme vide  
Descendent ? répons, libertin.

– Insatiablement avide  
De l'obscur et de l'incertain,  
Je ne geindrai pas comme Ovide  
Chassé du paradis latin.

Cieux déchirés comme des grèves,  
En vous se mire mon orgueil ;  
Vos vastes nuages en deuil

Sont les corbillards de mes rêves,  
Et vos lueurs sont le reflet  
De l'Enfer où mon cœur se plaît.

*LXXXIII. – L'Héautontimorouménos*

A J.G.F.

Je te frapperai sans colère  
Et sans haine, comme un boucher,  
Comme Moïse le rocher !  
Et je ferai de ta paupière,

Pour abreuver mon Saharah,  
Jaillir les eaux de la souffrance.  
Mon désir gonflé d'espérance  
Sur tes pleurs salés nagera

Comme un vaisseau qui prend le large,  
Et dans mon cœur qu'ils souleront  
Tes chers sanglots retentiront  
Comme un tambour qui bat la charge !

Ne suis-je pas un faux accord  
Dans la divine symphonie,  
Grâce à la vorace Ironie  
Qui me secoue et qui me mord ?

Elle est dans ma voix, la criarde !  
C'est tout mon sang, ce poison noir !  
Je suis le sinistre miroir  
Où la mégère se regarde.

Je suis la plaie et le couteau !  
Je suis le soufflet et la joue !  
Je suis les membres et la roue,  
Et la victime et le bourreau !

Je suis de mon cœur le vampire,  
– Un de ces grands abandonnés  
Au rire éternel condamnés,  
Et qui ne peuvent plus sourire !

*LXXXIV. – L'Irrémédiable*

I

Une Idée, une Forme, un Etre  
Parti de l'azur et tombé  
Dans un Styx bourbeux et plombé  
Où nul œil du Ciel ne pénètre ;

Un Ange, imprudent voyageur  
Qu'a tenté l'amour du difforme,  
Au fond d'un cauchemar énorme  
Se débattant comme un nageur,

Et luttant, angoisses funèbres !  
Contre un gigantesque remous  
Qui va chantant comme les fous  
Et pirouettant dans les ténèbres ;

*Les Fleurs du mal*

Un malheureux ensorcelé  
Dans ses tâtonnements futiles,  
Pour fuir d'un lieu plein de reptiles,  
Cherchant la lumière et la clé ;

Un damné descendant sans lampe,  
Au bord d'un gouffre dont l'odeur  
Trahit l'humide profondeur  
D'éternels escaliers sans rampe,

Où veillent des monstres visqueux  
Dont les larges yeux de phosphore  
Font une nuit plus noire encore  
Et ne rendent visibles qu'eux ;

Un navire pris dans le pôle  
Comme en un piège de cristal,  
Cherchant par quel détroit fatal  
Il est tombé dans cette geôle ;

– Emblèmes nets, tableau parfait  
D'une fortune irrémédiable,  
Qui donne à penser que le Diable  
Fait toujours bien tout ce qu'il fait !

II

Tête-à-tête sombre et limpide  
Qu'un cœur devenu son miroir !  
Puits de Vérité, clair et noir,  
Où tremble une étoile livide,

Un phare ironique, infernal  
Flambeau des grâces sataniques,  
Soulagement et gloire uniques,  
– La conscience dans le Mal !

*LXXXV. – L'Horloge*

Horloge ! dieu sinistre, effrayant, impassible,  
Dont le doigt nous menace et nous dit : « Souviens-toi !  
Les vibrantes Douleurs dans ton cœur plein d'effroi  
Se planteront bientôt comme dans une cible ;

Le Plaisir vaporeux fuira vers l'horizon  
Ainsi qu'une sylphide au fond de la coulisse ;  
Chaque instant te dévore un morceau du délice  
A chaque homme accordé pour toute sa saison.

Trois mille six cents fois par heure, la Seconde  
Chuchote : Souviens-toi ! – Rapide, avec sa voix  
D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois,  
Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde !

Remember ! Souviens-toi, prodigue ! Esto memor !  
(Mon gosier de métal parle toutes les langues.)  
Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues  
Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire l'or !

Souviens-toi que le Temps est un joueur avide  
Qui gagne sans tricher, à tout coup ! c'est la loi.  
Le jour décroît ; la nuit augmente ; souviens-toi !  
Le gouffre a toujours soif ; la clepsydre se vide.

Tantôt sonnera l'heure où le divin Hasard,  
Où l'auguste Vertu, ton épouse encor vierge,  
Où le Repentir même (oh ! la dernière auberge !),  
Où tout te dira Meurs, vieux lâche ! il est trop tard ! »





## TABLEAUX PARISIENS

### *LXXXVI. – Paysage*

Je veux, pour composer chastement mes églogues,  
Coucher auprès du ciel, comme les astrologues,  
Et, voisin des clochers, écouter en rêvant  
Leurs hymnes solennels emportés par le vent.  
Les deux mains au menton, du haut de ma mansarde,  
Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde ;  
Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité,  
Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.

Il est doux, à travers les brumes, de voir naître  
L'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre,  
Les fleuves de charbon monter au firmament  
Et la lune verser son pâle enchantement.  
Je verrai les printemps, les étés, les automnes ;  
Et quand viendra l'hiver aux neiges monotones,  
Je fermerai partout portières et volets  
Pour bâtir dans la nuit mes féeriques palais.  
Alors je rêverai des horizons bleuâtres,

Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les albâtres,  
Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin,  
Et tout ce que l'Idylle a de plus enfantin.  
L'Émeute, tempêtant vainement à ma vitre,  
Ne fera pas lever mon front de mon pupitre ;  
Car je serai plongé dans cette volupté  
D'évoquer le Printemps avec ma volonté,  
De tirer un soleil de mon cœur, et de faire  
De mes pensers brûlants une tiède atmosphère.

### *LXXXVII. – Le Soleil*

Le long du vieux faubourg, où pendent aux mesures  
Les persiennes, abri des secrètes luxures,  
Quand le soleil cruel frappe à traits redoublés  
Sur la ville et les champs, sur les toits et les blés,  
Je vais m'exercer seul à ma fantasque escrime,  
Flairant dans tous les coins les hasards de la rime,  
Trébuchant sur les mots comme sur les pavés,  
Heurtant parfois des vers depuis longtemps rêvés.

Ce père nourricier, ennemi des chloroses,  
Eveille dans les champs les vers comme les roses ;  
Il fait s'évaporer les soucis vers le ciel,  
Et remplit les cerveaux et les ruches de miel.  
C'est lui qui rajeunit les porteurs de béquilles  
Et les rend gais et doux comme des jeunes filles,  
Et commande aux moissons de croître et de mûrir  
Dans le cœur immortel qui toujours veut fleurir !

Quand, ainsi qu'un poète, il descend dans les villes,  
Il ennoblit le sort des choses les plus viles,  
Et s'introduit en roi, sans bruit et sans valets,  
Dans tous les hôpitaux et dans tous les palais.

*LXXXVIII. – A une mendiante rousse*

Blanche fille aux cheveux roux,  
Dont la robe par ses trous  
Laisse voir la pauvreté  
Et la beauté,

Pour moi, poète chétif,  
Ton jeune corps maladif,  
Plein de taches de rousseur,  
A sa douceur.

Tu portes plus galamment  
Qu'une reine de roman  
Ses cothurnes de velours  
Tes sabots lourds.

Au lieu d'un haillon trop court,  
Qu'un superbe habit de cour  
Traîne à plis bruyants et longs  
Sur tes talons ;

En place de bas troués,  
Que pour les yeux des roués  
Sur ta jambe un poignard d'or  
Reuise encor ;

Que des nœuds mal attachés  
Dévoilent pour nos péchés  
Tes deux beaux seins, radieux  
Comme des yeux ;

Que pour te déshabiller  
Tes bras se fassent prier  
Et chassent à coups mutins  
Les doigts lutins,

Perles de la plus belle eau,  
Sonnets de maître Belleau  
Par tes galants mis aux fers  
Sans cesse offerts,

Valetaille de rimeurs  
Te dédiant leurs primeurs  
Et contemplant ton soulier  
Sous l'escalier,

*Les Fleurs du mal*

Maint page épris du hasard,  
Maint seigneur et maint Ronsard  
Epieraient pour le déduit  
Ton frais réduit !

Tu compterais dans tes lits  
Plus de baisers que de lis  
Et rangerais sous tes lois  
Plus d'un Valois !

– Cependant tu vas gueusant  
Quelque vieux débris gisant  
Au seuil de quelque Véfour  
De carrefour ;

Tu vas lorgnant en dessous  
Des bijoux de vingt-neuf sous  
Dont je ne puis, oh ! Pardon !  
Te faire don.

Va donc, sans autre ornement,  
Parfum, perles, diamant,  
Que ta maigre nudité,  
O ma beauté !

*LXXXIX. – Le Cygne*

A Victor Hugo

I

Andromaque, je pense à vous ! Ce petit fleuve,  
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit  
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,  
Ce Simois menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,  
Comme je traversais le nouveau Carrousel.  
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville  
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel) ;

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,  
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,  
Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques,  
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.



Là s'étalait jadis une ménagerie ;  
Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux  
Froids et clairs le Travail s'éveille, où la voirie  
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,

Un cygne qui s'était évadé de sa cage,  
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,  
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.  
Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec

Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,  
Et disait, le cœur plein de son beau lac natal :  
« Eau, quand donc pleuvras-tu ? quand tonneras-tu, foudre ? »  
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,  
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,  
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide  
Comme s'il adressait des reproches à Dieu !

## II

Paris change ! mais rien dans ma mélancolie  
N'a bougé ! palais neufs, échafaudages, blocs,  
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,  
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Aussi devant ce Louvre une image m'opprime :  
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,  
Comme les exilés, ridicule et sublime,  
Et rongé d'un désir sans trêve ! et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,  
Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,  
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée ;  
Veuve d'Hector, hélas ! et femme d'Hélénus !

Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique,  
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'œil hagard,  
Les cocotiers absents de la superbe Afrique  
Derrière la muraille immense du brouillard ;

A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve  
Jamais, jamais ! à ceux qui s'abreuvent de pleurs  
Et têtent la Douleur comme une bonne louve !  
Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs !

Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile  
Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor !  
Je pense aux matelots oubliés dans une île,  
Aux captifs, aux vaincus !... à bien d'autres encor !

## *XC. – Les Sept Vieillards*

A Victor Hugo

Fourmillante cité, cité pleine de rêves,  
Où le spectre en plein jour raccroche le passant !  
Les mystères partout coulent comme des sèves  
Dans les canaux étroits du colosse puissant.

Un matin, cependant que dans la triste rue  
Les maisons, dont la brume allongeait la hauteur,  
Simulaient les deux quais d'une rivière accrue,  
Et que, décor semblable à l'âme de l'acteur,

Un brouillard sale et jaune inondait tout l'espace,  
Je suivais, roidissant mes nerfs comme un héros  
Et discutant avec mon âme déjà lasse,  
Le faubourg secoué par les lourds tombereaux.

Tout à coup, un vieillard dont les guenilles jaunes  
Imitaient la couleur de ce ciel pluvieux,  
Et dont l'aspect aurait fait pleuvoir les aumônes,  
Sans la méchanceté qui luisait dans ses yeux,

M'apparut. On eût dit sa prunelle trempée  
Dans le fiel ; son regard aiguisait les frimas,  
Et sa barbe à longs poils, roide comme une épée,  
Se projetait, pareille à celle de Judas.

Il n'était pas voûté, mais cassé, son échine  
Faisant avec sa jambe un parfait angle droit,  
Si bien que son bâton, parachevant sa mine,  
Lui donnait la tournure et le pas maladroit

D'un quadrupède infirme ou d'un juif à trois pattes.  
Dans la neige et la boue il allait s'empêtrant,  
Comme s'il écrasait des morts sous ses savates,  
Hostile à l'univers plutôt qu'indifférent.

Son pareil le suivait : barbe, œil, dos, bâton, loques,  
Nul trait ne distinguait, du même enfer venu,  
Ce jumeau centenaire, et ces spectres baroques  
Marchaient du même pas vers un but inconnu.

A quel complot infâme étais-je donc en butte,  
Ou quel méchant hasard ainsi m'humiliait ?  
Car je comptai sept fois, de minute en minute,  
Ce sinistre vieillard qui se multipliait !

Que celui-là qui rit de mon inquiétude  
Et qui n'est pas saisi d'un frisson fraternel  
Songe bien que malgré tant de décrépitude  
Ces sept monstres hideux avaient l'air éternel !

Aurais-je, sans mourir, contemplé le huitième,  
Sosie inexorable, ironique et fatal,  
Dégoutant Phénix, fils et père de lui-même ?  
– Mais je tournai le dos au cortège infernal.

Exaspéré comme un ivrogne qui voit double,  
Je rentrai, je fermai ma porte, épouvanté,  
Malade et morfondu, l'esprit fiévreux et trouble,  
Blessé par le mystère et par l'absurdité !

Vainement ma raison voulait prendre la barre ;  
La tempête en jouant déroutait ses efforts,  
Et mon âme dansait, dansait, vieille gabarre  
Sans mâts, sur une mer monstrueuse et sans bords !

## *XCI. – Les Petites Vieilles*

A Victor Hugo

### I

Dans les plis sinueux des vieilles capitales,  
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,  
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales,  
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.

Ces monstres disloqués furent jadis des femmes,  
Eponine ou Laïs ! Monstres brisés, bossus  
Ou tordus, aimons-les ! ce sont encor des âmes.  
Sous des jupons troués et sous de froids tissus

Ils rampent, flagellés par les bises iniques,  
Frémissant au fracas roulant des omnibus,  
Et serrant sur leur flanc, ainsi que des reliques,  
Un petit sac brodé de fleurs ou de rébus ;

Ils trottent, tout pareils à des marionnettes ;  
Se traînent, comme font les animaux blessés,  
Ou dansent, sans vouloir danser, pauvres sonnettes  
Où se pend un Démon sans pitié ! Tout cassés

Qu'ils sont, ils ont des yeux perçants comme une vrille,  
Luisants comme ces trous où l'eau dort dans la nuit ;  
Ils ont les yeux divins de la petite fille  
Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui reluit.

– Avez-vous observé que maints cercueils de vieilles  
Sont presque aussi petits que celui d'un enfant ?  
La Mort savante met dans ces bières pareilles  
Un symbole d'un goût bizarre et captivant,

Et lorsque j'entrevois un fantôme débile  
Traversant de Paris le fourmillant tableau,  
Il me semble toujours que cet être fragile  
S'en va tout doucement vers un nouveau berceau ;

A moins que, méditant sur la géométrie,  
Je ne cherche, à l'aspect de ces membres discords,  
Combien de fois il faut que l'ouvrier varie  
La forme de la boîte où l'on met tous ces corps.

– Ces yeux sont des puits faits d'un million de larmes,  
Des creusets qu'un métal refroidi pailleta...  
Ces yeux mystérieux ont d'invincibles charmes  
Pour celui que l'austère Infortune allaita !

## II

De Frascati défunt Vestale enamourée ;  
Prêtresse de Thalie, hélas ! dont le souffleur  
Enterré sait le nom ; célèbre évaporée  
Que Tivoli jadis ombragea dans sa fleur,

Toutes m'enivrent ; mais parmi ces êtres frêles  
Il en est qui, faisant de la douleur un miel,  
Ont dit au Dévouement qui leur prêtait ses ailes :  
Hippogriffe puissant, mène-moi jusqu'au ciel !

L'une, par sa patrie au malheur exercée,  
L'autre, que son époux surchargea de douleurs,  
L'autre, par son enfant Madone transpercée,  
Toutes auraient pu faire un fleuve avec leurs pleurs !



## III

Ah ! que j'en ai suivi de ces petites vieilles !  
Une, entre autres, à l'heure où le soleil tombant  
Ensanglante le ciel de blessures vermeilles,  
Pensive, s'asseyait à l'écart sur un banc,

Pour entendre un de ces concerts, riches de cuivre,  
Dont les soldats parfois inondent nos jardins,  
Et qui, dans ces soirs d'or où l'on se sent revivre,  
Versent quelque héroïsme au cœur des citadins.  
Celle-là, droite encor, fière et sentant la règle,  
Humait avidement ce chant vif et guerrier ;  
Son œil parfois s'ouvrait comme l'œil d'un vieil aigle ;  
Son front de marbre avait l'air fait pour le laurier !

## IV

Telles vous cheminez, stoïques et sans plaintes,  
A travers le chaos des vivantes cités,  
Mères au cœur saignant, courtisanes ou saintes,  
Dont autrefois les noms par tous étaient cités.

Vous qui fûtes la grâce ou qui fûtes la gloire,  
Nul ne vous reconnaît ! un ivrogne incivil  
Vous insulte en passant d'un amour dérisoire ;  
Sur vos talons gambade un enfant lâche et vil.

Honteuses d'exister, ombres ratatinées,  
Peureuses, le dos bas, vous côtoyez les murs ;  
Et nul ne vous salue, étranges destinées !  
Débris d'humanité pour l'éternité mûrs !

Mais moi, moi qui de loin tendrement vous surveille,  
L'œil inquiet, fixé sur vos pas incertains,  
Tout comme si j'étais votre père, ô merveille !  
Je goûte à votre insu des plaisirs clandestins :

Je vois s'épanouir vos passions novices ;  
Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus ;  
Mon cœur multiplié jouit de tous vos vices !  
Mon âme resplendit de toutes vos vertus !

Ruines ! ma famille ! ô cerveaux congénères !  
Je vous fais chaque soir un solennel adieu !  
Où serez-vous demain, Eves octogénaires,  
Sur qui pèse la griffe effroyable de Dieu ?

## *XCII. – Les Aveugles*

Contemple-les, mon âme ; ils sont vraiment affreux !  
Pareils aux mannequins ; vaguement ridicules ;  
Terribles, singuliers comme les somnambules ;  
Dardant on ne sait où leurs globes ténébreux.

Leurs yeux, d'où la divine étincelle est partie,  
Comme s'ils regardaient au loin, restent levés  
Au ciel ; on ne les voit jamais vers les pavés  
Pencher rêveusement leur tête appesantie.

Ils traversent ainsi le noir illimité,  
Ce frère du silence éternel. O cité !  
Pendant qu'autour de nous tu chantes, ris et beugles,

Eprise du plaisir jusqu'à l'atrocité,  
Vois ! je me traîne aussi ! mais, plus qu'eux hébété,  
Je dis : Que cherchent-ils au Ciel, tous ces aveugles ?

### *XCIII. – A une passante*

La rue assourdissante autour de moi hurlait.  
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,  
Une femme passa, d'une main fastueuse  
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.  
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,  
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,  
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! – Fugitive beauté  
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,  
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !  
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,  
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

*XCIV. – Le Squelette laboureur*

I

Dans les planches d'anatomie  
Qui traînent sur ces quais poudreux  
Où maint livre cadavéreux  
Dort comme une antique momie,

Dessins auxquels la gravité  
Et le savoir d'un vieil artiste,  
Bien que le sujet en soit triste,  
Ont communiqué la Beauté,

On voit, ce qui rend plus complètes  
Ces mystérieuses horreurs,  
Bêchant comme des laboureurs,  
Des Ecorchés et des Squelettes.

II

De ce terrain que vous fouillez,  
Manants résignés et funèbres,  
De tout l'effort de vos vertèbres,  
Ou de vos muscles dépouillés,

Dites, quelle moisson étrange,  
Forçats arrachés au charnier,  
Tirez-vous, et de quel fermier  
Avez-vous à remplir la grange ?

Voulez-vous (d'un destin trop dur  
Epouvantable et clair emblème !)  
Montrer que dans la fosse même  
Le sommeil promis n'est pas sûr ;

Qu'envers nous le Néant est traître ;  
Que tout, même la Mort, nous ment,  
Et que sempiternellement,  
Hélas ! il nous faudra peut-être

Dans quelque pays inconnu  
Ecorcher la terre revêche  
Et pousser une lourde bêche  
Sous notre pied sanglant et nu ?

*XCV. – Le Crépuscule du Soir*

Voici le soir charmant, ami du criminel ;  
Il vient comme un complice, à pas de loup ; le ciel  
Se ferme lentement comme une grande alcôve,  
Et l'homme impatient se change en bête fauve.

O soir, aimable soir, désiré par celui  
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire : Aujourd'hui  
Nous avons travaillé ! – C'est le soir qui soulage  
Les esprits que dévore une douleur sauvage,  
Le savant obstiné dont le front s'alourdit,  
Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit.  
Cependant des démons malsains dans l'atmosphère  
S'éveillent lourdement, comme des gens d'affaire,  
Et cognent en volant les volets et l'auvent.  
A travers les lueurs que tourmente le vent  
La Prostitution s'allume dans les rues ;  
Comme une fourmilière elle ouvre ses issues ;

Partout elle se fraye un occulte chemin,  
Ainsi que l'ennemi qui tente un coup de main ;  
Elle remue au sein de la cité de fange  
Comme un ver qui dérobe à l'Homme ce qu'il mange.  
On entend çà et là les cuisines siffler,  
Les théâtres glapir, les orchestres ronfler ;  
Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices,  
S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs complices,  
Et les voleurs, qui n'ont ni trêve ni merci,  
Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi,  
Et forcer doucement les portes et les caisses  
Pour vivre quelques jours et vêtir leurs maîtresses.

Recueille-toi, mon âme, en ce grave moment,  
Et ferme ton oreille à ce rugissement.  
C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent !  
La sombre Nuit les prend à la gorge ; ils finissent  
Leur destinée et vont vers le gouffre commun ;  
L'hôpital se remplit de leurs soupirs. – Plus d'un  
Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,  
Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.

Encore la plupart n'ont-ils jamais connu  
La douceur du foyer et n'ont jamais vécu !



## *XCVI. – Le Jeu*

Dans des fauteuils fanés des courtisanes vieilles,  
Pâles, le sourcil peint, l'œil câlin et fatal,  
Minaudant, et faisant de leurs maigres oreilles  
Tomber un cliquetis de pierre et de métal ;

Autour des verts tapis des visages sans lèvre,  
Des lèvres sans couleur, des mâchoires sans dent,  
Et des doigts convulsés d'une infernale fièvre,  
Fouillant la poche vide ou le sein palpitant ;

Sous de sales plafonds un rang de pâles lustres  
Et d'énormes quinquets projetant leurs lueurs  
Sur des fronts ténébreux de poètes illustres  
Qui viennent gaspiller leurs sanglantes sueurs ;

Voilà le noir tableau qu'en un rêve nocturne  
Je vis se dérouler sous mon œil clairvoyant.  
Moi-même, dans un coin de l'ancre taciturne,  
Je me vis accoudé, froid, muet, enviant,

Enviant de ces gens la passion tenace,  
De ces vieilles putains la funèbre gaieté,  
Et tous gaillardement trafiquant à ma face,  
L'un de son vieil honneur, l'autre de sa beauté !

Et mon cœur s'effraya d'envier maint pauvre homme  
Courant avec ferveur à l'abîme béant,  
Et qui, soûl de son sang, préférerait en somme  
La douleur à la mort et l'enfer au néant !

*XCVII. – Danse macabre*

A Ernest Christophe

Fière, autant qu'un vivant, de sa noble stature,  
Avec son gros bouquet, son mouchoir et ses gants,  
Elle a la nonchalance et la désinvolture  
D'une coquette maigre aux airs extravagants.

Vit-on jamais au bal une taille plus mince ?  
Sa robe exagérée, en sa royale ampleur,  
S'écroule abondamment sur un pied sec que pince  
Un soulier pomponné, joli comme une fleur.

La ruche qui se joue au bord des clavicules,  
Comme un ruisseau lascif qui se frotte au rocher,  
Défend pudiquement des lazzi ridicules  
Les funèbres appas qu'elle tient à cacher.

Ses yeux profonds sont faits de vide et de ténèbres,  
Et son crâne, de fleurs artistement coiffé,  
Oscille mollement sur ses frêles vertèbres.  
O charme d'un néant follement attifé.

Aucuns t'appelleront une caricature,  
Qui ne comprennent pas, amants ivres de chair,  
L'élégance sans nom de l'humaine armature.  
Tu réponds, grand squelette, à mon goût le plus cher !

Viens-tu troubler, avec ta puissante grimace,  
La fête de la Vie ? ou quelque vieux désir,  
Eperonnant encor ta vivante carcasse,  
Te pousse-t-il, crédule, au sabbat du Plaisir ?

Au chant des violons, aux flammes des bougies,  
Espères-tu chasser ton cauchemar moqueur,  
Et viens-tu demander au torrent des orgies  
De rafraîchir l'enfer allumé dans ton cœur ?

Inépuisable puits de sottise et de fautes !  
De l'antique douleur éternel alambic !  
A travers le treillis recourbé de tes côtes  
Je vois, errant encor, l'insatiable aspic.

Pour dire vrai, je crains que ta coquetterie  
Ne trouve pas un prix digne de ses efforts ;  
Qui, de ces cœurs mortels, entend la raillerie ?  
Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts !

Le gouffre de tes yeux, plein d'horribles pensées,  
Exhale le vertige, et les danseurs prudents  
Ne contempleront pas sans d'amères nausées  
Le sourire éternel de tes trente-deux dents.

Pourtant, qui n'a serré dans ses bras un squelette,  
Et qui ne s'est nourri des choses du tombeau ?  
Qu'importe le parfum, l'habit ou la toilette ?  
Qui fait le dégoûté montre qu'il se croit beau.

Bayadère sans nez, irrésistible gouge,  
Dis donc à ces danseurs qui font les offusqués :  
« Fiers mignons, malgré l'art des poudres et du rouge  
Vous sentez tous la mort ! O squelettes musqués,

« Antinoüs flétris, dandys à face glabre,  
Cadavres vernissés, lovelaces chenus,  
Le branle universel de la danse macabre  
Vous entraîne en des lieux qui ne sont pas connus !

« Des quais froids de la Seine aux bords brûlants du  
Gange,  
Le troupeau mortel saute et se pâme, sans voir  
Dans un trou du plafond la trompette de l'Ange  
Sinistrement béante ainsi qu'un tromblon noir.

« En tout climat, sous tout soleil, la Mort t’admire  
En tes contorsions, risible Humanité,  
Et souvent, comme toi, se parfumant de myrrhe,  
Mêle son ironie à ton insanité ! »

*XCVIII. – L'Amour du mensonge*

Quand je te vois passer, ô ma chère indolente,  
Au chant des instruments qui se brise au plafond  
Suspendant ton allure harmonieuse et lente,  
Et promenant l'ennui de ton regard profond ;

Quand je contemple, aux feux du gaz qui le colore,  
Ton front pâle, embelli par un morbide attrait,  
Où les torches du soir allument une aurore,  
Et tes yeux attirants comme ceux d'un portrait,

Je me dis : Qu'elle est belle ! et bizarrement fraîche !  
Le souvenir massif, royale et lourde tour,  
La couronne, et son cœur, meurtri comme une pêche,  
Est mûr, comme son corps, pour le savant amour.

Es-tu le fruit d'automne aux saveurs souveraines ?  
Es-tu vase funèbre attendant quelques pleurs,  
Parfum qui fait rêver aux oasis lointaines,  
Oreiller caressant, ou corbeille de fleurs ?

Je sais qu'il est des yeux, des plus mélancoliques,  
Qui ne recèlent point de secrets précieux ;  
Beaux écrins sans bijoux, médaillons sans reliques,  
Plus vides, plus profonds que vous-mêmes, ô Cieux !

Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence,  
Pour réjouir un cœur qui fuit la vérité ?  
Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence ?  
Masque ou décor, salut ! J'adore ta beauté.



## *XCIX*

Je n'ai pas oublié, voisine de la ville,  
Notre blanche maison, petite mais tranquille ;  
Sa Pomone de plâtre et sa vieille Vénus  
Dans un bosquet chétif cachant leurs membres  
[nus,  
Et le soleil, le soir, ruisselant et superbe,  
Qui, derrière la vitre où se brisait sa gerbe,  
Semblait, grand œil ouvert dans le ciel curieux,  
Contempler nos dîners longs et silencieux,  
Répandant largement ses beaux reflets de cierge  
Sur la nappe frugale et les rideaux de serge.

## C

La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse,  
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,  
Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.  
Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs,  
Et quand Octobre souffle, émondeur des vieux arbres,  
Son vent mélancolique à l'entour de leurs marbres,  
Certes, ils doivent trouver les vivants bien ingrats,  
A dormir, comme ils font, chaudement dans leurs draps,  
Tandis que, dévorés de noires songeries,  
Sans compagnon de lit, sans bonnes causeries,  
Vieux squelettes gelés travaillés par le ver,  
Ils sentent s'égoutter les neiges de l'hiver  
Et le siècle couler, sans qu'amis ni famille  
Remplacent les lambeaux qui pendent à leur grille.

Lorsque la bûche siffle et chante, si le soir  
Calme, dans le fauteuil je la voyais s'asseoir,  
Si, par une nuit bleue et froide de décembre,  
Je la trouvais tapie en un coin de ma chambre,  
Grave, et venant du fond de son lit éternel  
Couvrir l'enfant grandi de son œil maternel,  
Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse,  
Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse ?

### *CI. – Brumes et pluies*

O fins d'automne, hivers, printemps trempés de boue,  
Endormeuses saisons ! je vous aime et vous loue  
D'envelopper ainsi mon cœur et mon cerveau  
D'un linceul vaporeux et d'un vague tombeau.

Dans cette grande plaine où l'autan froid se joue,  
Où par les longues nuits la girouette s'enroue,  
Mon âme mieux qu'au temps du tiède renouveau  
Ouvrira largement ses ailes de corbeau.

Rien n'est plus doux au cœur plein de choses funèbres,  
Et sur qui dès longtemps descendent les frimas,  
O blafardes saisons, reines de nos climats,

Que l'aspect permanent de vos pâles ténèbres,  
– Si ce n'est, par un soir sans lune, deux à deux,  
D'endormir la douleur sur un lit hasardeux.

*CII. – Rêve parisien*

A Constantin Guys

I

De ce terrible paysage,  
Tel que jamais mortel n'en vit,  
Ce matin encore l'image,  
Vague et lointaine, me ravit.

Le sommeil est plein de miracles !  
Par un caprice singulier,  
J'avais banni de ces spectacles  
Le végétal irrégulier,

Et, peintre fier de mon génie,  
Je savourais dans mon tableau  
L'enivrante monotonie  
Du métal, du marbre et de l'eau.

*Les Fleurs du mal*

Babel d'escaliers et d'arcades,  
C'était un palais infini,  
Plein de bassins et de cascades  
Tombant dans l'or mat ou bruni ;

Et des cataractes pesantes,  
Comme des rideaux de cristal,  
Se suspendaient, éblouissantes,  
A des murailles de métal.

Non d'arbres, mais de colonnades  
Les étangs dormants s'entouraient,  
Où de gigantesques naïades,  
Comme des femmes, se miraient.

Des nappes d'eau s'épanchaient, bleues,  
Entre des quais roses et verts,  
Pendant des millions de lieues,  
Vers les confins de l'univers :

C'étaient des pierres inouïes  
Et des flots magiques, c'étaient  
D'immenses glaces éblouies  
Par tout ce qu'elles reflétaient !

Insoucians et taciturnes,  
Des Ganges, dans le firmament,  
Versaient le trésor de leurs urnes  
Dans des gouffres de diamant.

Architecte de mes féeries,  
Je faisais, à ma volonté,  
Sous un tunnel de pierreries  
Passer un océan dompté ;

Et tout, même la couleur noire,  
Semblait fourbi, clair, irisé ;  
Le liquide enchâssait sa gloire  
Dans le rayon cristallisé.

Nul astre d'ailleurs, nuls vestiges  
De soleil, même au bas du ciel,  
Pour illuminer ces prodiges,  
Qui brillaient d'un feu personnel !

Et sur ces mouvantes merveilles  
Planait (terrible nouveauté !  
Tout pour l'œil, rien pour les oreilles !)  
Un silence d'éternité.

## II

En rouvrant mes yeux pleins de flamme  
J'ai vu l'horreur de mon taudis,  
Et senti, rentrant dans mon âme,  
La pointe des soucis maudits ;

La pendule aux accents funèbres  
Sonnait brutalement midi,  
Et le ciel versait des ténèbres  
Sur le triste monde engourdi.

### *CIII. – Le Crépuscule du Matin*

La diane chantait dans les cours des casernes,  
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.

C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants  
Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents ;  
Où, comme un œil sanglant qui palpite et qui bouge,  
La lampe sur le jour fait une tache rouge ;  
Où l'âme, sous le poids du corps revêche et lourd,  
Imite les combats de la lampe et du jour.  
Comme un visage en pleurs que les brises essuient,  
L'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient,  
Et l'homme est las d'écrire et la femme d'aimer.

Les maisons çà et là commençaient à fumer.  
Les femmes de plaisir, la paupière livide,  
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide ;  
Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids,  
Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts.



C'était l'heure où parmi le froid et la lésine  
S'aggravent les douleurs des femmes en gésine ;  
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux  
Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux ;  
Une mer de brouillards baignait les édifices,  
Et les agonisants dans le fond des hospices  
Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.  
Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux.

L'aurore grelottante en robe rose et verte  
S'avancait lentement sur la Seine déserte,  
Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,  
Empoignait ses outils, vieillard laborieux.

## LE VIN

### *CIV. – L'Ame du vin*

Un soir, l'âme du vin chantait dans les bouteilles :  
« Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,  
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles,  
Un chant plein de lumière et de fraternité !

« Je sais combien il faut, sur la colline en flamme,  
De peine, de sueur et de soleil cuisant  
Pour engendrer ma vie et pour me donner l'âme ;  
Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant,

« Car j'éprouve une joie immense quand je tombe  
Dans le gosier d'un homme usé par ses travaux,  
Et sa chaude poitrine est une douce tombe  
Où je me plais bien mieux que dans mes froids caveaux.

« Entends-tu retentir les refrains des dimanches  
Et l'espoir qui gazouille en mon sein palpitant ?  
Les coudes sur la table et retroussant tes manches,  
Tu me glorifieras et tu seras content ;

« J'allumerai les yeux de ta femme ravie ;  
A ton fils je rendrai sa force et ses couleurs  
Et serai pour ce frêle athlète de la vie  
L'huile qui raffermirait les muscles des lutteurs.

« En toi je tomberai, végétale ambrosie,  
Grain précieux jeté par l'éternel Semeur,  
Pour que de notre amour naisse la poésie  
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur ! »

### *CV. – Le Vin des chiffonniers*

Souvent, à la clarté rouge d'un réverbère  
Dont le vent bat la flamme et tourmente le verre,  
Au cœur d'un vieux faubourg, labyrinthe fangeux  
Où l'humanité grouille en ferments orangeux,

On voit un chiffonnier qui vient, hochant la tête,  
Butant, et se cognant aux murs comme un poète,  
Et, sans prendre souci des mouchards, ses sujets,  
Epanche tout son cœur en glorieux projets.

Il prête des serments, dicte des lois sublimes,  
Terrasse les méchants, relève les victimes,  
Et sous le firmament comme un dais suspendu  
S'enivre des splendeurs de sa propre vertu.

Oui, ces gens harcelés de chagrins de ménage,  
Moulus par le travail et tourmentés par l'âge,  
Ereintés et pliant sous un tas de débris,  
Vomissement confus de l'énorme Paris,

Reviennent, parfumés d'une odeur de futailles,  
Suivis de compagnons, blanchis dans les batailles,  
Dont la moustache pend comme les vieux drapeaux.  
Les bannières, les fleurs et les arcs triomphaux

Se dressent devant eux, solennelle magie !  
Et dans l'étourdissante et lumineuse orgie  
Des clairons, du soleil, des cris et du tambour,  
Ils apportent la gloire au peuple ivre d'amour !

C'est ainsi qu'à travers l'Humanité frivole  
Le vin roule de l'or, éblouissant Pactole ;  
Par le gosier de l'homme il chante ses exploits  
Et règne par ses dons ainsi que les vrais rois.

Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence  
De tous ces vieux maudits qui meurent en silence,  
Dieu, touché de remords, avait fait le sommeil ;  
L'Homme ajouta le Vin, fils sacré du Soleil !

### *CVI. – Le Vin de l'assassin*

Ma femme est morte, je suis libre !  
Je puis donc boire tout mon soûl.  
Lorsque je rentrais sans un sou,  
Ses cris me déchiraient la fibre.

Autant qu'un roi je suis heureux ;  
L'air est pur, le ciel admirable...  
Nous avons un été semblable  
Lorsque j'en devins amoureux !

L'horrible soif qui me déchire  
Aurait besoin pour s'assouvir  
D'autant de vin qu'en peut tenir  
Son tombeau ; – ce n'est pas peu dire :

Je l'ai jetée au fond d'un puits,  
Et j'ai même poussé sur elle  
Tous les pavés de la margelle.  
– Je l'oublierai si je le puis !

Au nom des serments de tendresse,  
Dont rien ne peut nous délier,  
Et pour nous réconcilier  
Comme au beau temps de notre ivresse,

J'implorai d'elle un rendez-vous,  
Le soir, sur une route obscure.  
Elle y vint – folle créature !  
Nous sommes tous plus ou moins fous !

Elle était encore jolie,  
Quoique bien fatiguée ! et moi,  
Je l'aimais trop ! voilà pourquoi  
Je lui dis : Sors de cette vie !

Nul ne peut me comprendre. Un seul  
Parmi ces ivrognes stupides  
Songea-t-il dans ses nuits morbides  
A faire du vin un linceul ?

Cette crapule invulnérable  
Comme les machines de fer  
Jamais, ni l'été ni l'hiver,  
N'a connu l'amour véritable,

Avec ses noirs enchantements,  
Son cortège infernal d'alarmes,  
Ses fioles de poison, ses larmes,  
Ses bruits de chaîne et d'ossements !

– Me voilà libre et solitaire !  
Je serai ce soir ivre mort ;  
Alors, sans peur et sans remords,  
Je me coucherai sur la terre,

Et je dormirai comme un chien !  
Le chariot aux lourdes roues  
Chargé de pierres et de boues,  
Le wagon enragé peut bien

Ecraser ma tête coupable  
Ou me couper par le milieu,  
Je m'en moque comme de Dieu,  
Du Diable ou de la Sainte Table !



### *CVII. – Le Vin du solitaire*

Le regard singulier d'une femme galante  
Qui se glisse vers nous comme le rayon blanc  
Que la lune onduleuse envoie au lac tremblant,  
Quand elle y veut baigner sa beauté nonchalante ;

Le dernier sac d'écus dans les doigts d'un joueur ;  
Un baiser libertin de la maigre Adeline ;  
Les sons d'une musique énervante et câline,  
Semblable au cri lointain de l'humaine douleur,

Tout cela ne vaut pas, ô bouteille profonde,  
Les baumes pénétrants que ta panse féconde  
Garde au cœur altéré du poète pieux ;

Tu lui verses l'espoir, la jeunesse et la vie,  
– Et l'orgueil, ce trésor de toute gueuserie,  
Qui nous rend triomphants et semblables aux Dieux !

*CVIII. – Le Vin des amants*

Aujourd'hui l'espace est splendide !  
Sans mors, sans éperons, sans bride,  
Partons à cheval sur le vin  
Pour un ciel féérique et divin !

Comme deux anges que torture  
Une implacable calenture,  
Dans le bleu cristal du matin  
Suivons le mirage lointain !

Mollement balancés sur l'aile  
Du tourbillon intelligent,  
Dans un délire parallèle,

Ma sœur, côte à côte nageant,  
Nous fuirons sans repos ni trêves  
Vers le paradis de mes rêves !



## FLEURS DU MAL

### *CIX. – La Destruction*

Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon ;  
Il nage autour de moi comme un air impalpable ;  
Je l'avale et le sens qui brûle mon poumon  
Et l'emplit d'un désir éternel et coupable.

Parfois il prend, sachant mon grand amour de l'Art,  
La forme de la plus séduisante des femmes,  
Et, sous de spécieux prétextes de cafard,  
Accoutume ma lèvre à des philtres infâmes.

Il me conduit ainsi, loin du regard de Dieu,  
Haletant et brisé de fatigue, au milieu  
Des plaines de l'Ennui, profondes et désertes,

Et jette dans mes yeux pleins de confusion  
Des vêtements souillés, des blessures ouvertes,  
Et l'appareil sanglant de la Destruction !

*CX. – Une Martyre*  
Dessin d'un Maître inconnu

Au milieu des flacons, des étoffes lamées  
Et des meubles voluptueux,  
Des marbres, des tableaux, des robes parfumées  
Qui traînent à plis somptueux,

Dans une chambre tiède où, comme en une serre,  
L'air est dangereux et fatal,  
Où des bouquets mourants dans leurs cercueils de verre  
Exhalent leur soupir final,

Un cadavre sans tête épanche, comme un fleuve,  
Sur l'oreiller désaltéré  
Un sang rouge et vivant, dont la toile s'abreuve  
Avec l'avidité d'un pré.

Semblable aux visions pâles qu'enfante l'ombre  
Et qui nous enchaînent les yeux,  
La tête, avec l'amas de sa crinière sombre  
Et de ses bijoux précieux,

Sur la table de nuit, comme une renoncule,  
Repose ; et, vide de pensers,  
Un regard vague et blanc comme le crépuscule  
S'échappe des yeux révoltés.

Sur le lit, le tronc nu sans scrupules étale  
    Dans le plus complet abandon  
La secrète splendeur et la beauté fatale  
    Dont la nature lui fit don ;

Un bas rosâtre, orné de coins d'or, à la jambe,  
    Comme un souvenir est resté ;  
La jarretière, ainsi qu'un œil secret qui flambe,  
    Darde un regard diamanté.

Le singulier aspect de cette solitude  
    Et d'un grand portrait langoureux,  
Aux yeux provocateurs comme son attitude,  
    Révèle un amour ténébreux,

Une coupable joie et des fêtes étranges  
    Pleines de baisers infernaux,  
Dont se réjouissait l'essaim des mauvais anges  
    Nageant dans les plis des rideaux ;

Et cependant, à voir la maigreur élégante  
    De l'épaule au contour heurté,  
La hanche un peu pointue et la taille fringante  
    Ainsi qu'un reptile irrité,

Elle est bien jeune encor ! – Son âme exaspérée  
Et ses sens par l'ennui mordus  
S'étaient-ils entr'ouverts à la meute altérée  
Des désirs errants et perdus ?

L'homme vindicatif que tu n'as pu, vivante,  
Malgré tant d'amour, assouvir,  
Combla-t-il sur ta chair inerte et complaisante  
L'immensité de son désir ?

Réponds, cadavre impur ! et par tes tresses roides  
Te soulevant d'un bras fiévreux,  
Dis-moi, tête effrayante, a-t-il sur tes dents froides  
Collé les suprêmes adieux ?

– Loin du monde railleur, loin de la foule impure,  
Loin des magistrats curieux,  
Dors en paix, dors en paix, étrange créature,  
Dans ton tombeau mystérieux ;

Ton époux court le monde, et ta forme immortelle  
Veille près de lui quand il dort ;  
Autant que toi sans doute il te sera fidèle,  
Et constant jusques à la mort.

### *CXI. – Femmes damnées*

Comme un bétail pensif sur le sable couchées,  
Elles tournent leurs yeux vers l'horizon des mers,  
Et leurs pieds se cherchent et leurs mains rapprochées  
Ont de douces langueurs et des frissons amers.

Les unes, cœurs épris des longues confidences,  
Dans le fond des bosquets où jasetent les ruisseaux,  
Vont épelant l'amour des craintives enfances  
Et creusent le bois vert des jeunes arbrisseaux ;

D'autres, comme des sœurs, marchent lentes et graves  
A travers les rochers pleins d'apparitions,  
Où saint Antoine a vu surgir comme des laves  
Les seins nus et pourprés de ses tentations ;

Il en est, aux lueurs des résines croulantes,  
Qui dans le creux muet des vieux antres païens  
T'appellent au secours de leurs fièvres hurlantes,  
O Bacchus, endormeur des remords anciens !



Et d'autres, dont la gorge aime les scapulaires,  
Qui, recélant un fouet sous leurs longs vêtements,  
Mêlent, dans le bois sombre et les nuits solitaires,  
L'écume du plaisir aux larmes des tourments.

O vierges, ô démons, ô monstres, ô martyres,  
De la réalité grands esprits contempteurs,  
Chercheuses d'infini dévotes et satyres,  
Tantôt pleines de cris, tantôt pleines de pleurs,

Vous que dans votre enfer mon âme a poursuivies,  
Pauvres sœurs, je vous aime autant que je vous plains,  
Pour vos mornes douleurs, vos soifs inassouvies,  
Et les urnes d'amour dont vos grands cœurs sont  
[pleins !

*CXII. – Les Deux Bonnes Sœurs*

La Débauche et la Mort sont deux aimables filles,  
Prodigues de baisers et riches de santé,  
Dont le flanc toujours vierge et drapé de guenilles  
Sous l'éternel labeur n'a jamais enfanté.

Au poète sinistre, ennemi des familles,  
Favori de l'enfer, courtisan mal renté,  
Tombeaux et lupanars montrent sous leurs charmilles  
Un lit que le remords n'a jamais fréquenté.

Et la bière et l'alcôve en blasphèmes fécondes  
Nous offrent tour à tour, comme deux bonnes sœurs,  
De terribles plaisirs et d'affreuses douceurs.

Quand veux-tu m'enterrer, Débauche aux bras immondes ?  
O Mort, quand viendras-tu, sa rivale en attraits,  
Sur ses myrtes infects enter tes noirs cyprès ?

*CXIII. – La Fontaine de sang*

Il me semble parfois que mon sang coule à flots,  
Ainsi qu'une fontaine aux rythmiques sanglots.  
Je l'entends bien qui coule avec un long murmure,  
Mais je me tâte en vain pour trouver la blessure.

A travers la cité, comme dans un champ clos,  
Il s'en va, transformant les pavés en îlots,  
Désaltérant la soif de chaque créature,  
Et partout colorant en rouge la nature.

J'ai demandé souvent à des vins captieux  
D'endormir pour un jour la terreur qui me mine ;  
Le vin rend l'œil plus clair et l'oreille plus fine !

J'ai cherché dans l'amour un sommeil oublieux ;  
Mais l'amour n'est pour moi qu'un matelas d'aiguilles  
Fait pour donner à boire à ces cruelles filles !

#### *CXIV. – Allégorie*

C'est une femme belle et de riche encolure,  
Qui laisse dans son vin traîner sa chevelure.  
Les griffes de l'amour, les poisons du tripot,  
Tout glisse et tout s'émousse au granit de sa peau.  
Elle rit à la Mort et nargue la Débauche,  
Ces monstres dont la main, qui toujours gratte et fauche,  
Dans ses jeux destructeurs a pourtant respecté  
De ce corps ferme et droit la rude majesté.  
Elle marche en déesse et repose en sultane ;  
Elle a dans le plaisir la foi mahométane,  
Et dans ses bras ouverts, que remplissent ses seins,  
Elle appelle des yeux la race des humains.  
Elle croit, elle sait, cette vierge inféconde  
Et pourtant nécessaire à la marche du monde,  
Que la beauté du corps est un sublime don  
Qui de toute infamie arrache le pardon.  
Elle ignore l'Enfer comme le Purgatoire,  
Et quand l'heure viendra d'entrer dans la Nuit noire,  
Elle regardera la face de la Mort,  
Ainsi qu'un nouveau-né, – sans haine et sans remord.

*CXV. – La Béatrice*

Dans des terrains cendreaux, calcinés, sans verdure,  
Comme je me plaignais un jour à la nature,  
Et que de ma pensée, en vaguant au hasard,  
J'aiguissais lentement sur mon cœur le poignard,  
Je vis en plein midi descendre sur ma tête  
Un nuage funèbre et gros d'une tempête,  
Qui portait un troupeau de démons vicieux,  
Semblables à des nains cruels et curieux.  
A me considérer froidement ils se mirent,  
Et, comme des passants sur un fou qu'ils admirent,  
Je les entendis rire et chuchoter entre eux,  
En échangeant maint signe et maint clignement d'yeux :

– « Contemplons à loisir cette caricature  
Et cette ombre d'Hamlet imitant sa posture,  
Le regard indécis et les cheveux au vent.  
N'est-ce pas grand-pitié de voir ce bon vivant,

Ce gueux, cet histrion en vacances, ce drôle,  
Parce qu'il sait jouer artistement son rôle,  
Vouloir intéresser au chant de ses douleurs  
Les aigles, les grillons, les ruisseaux et les fleurs,  
Et même à nous, auteurs de ces vieilles rubriques,  
Réciter en hurlant ses tirades publiques ? »

J'aurais pu (mon orgueil aussi haut que les monts  
Domine la nuée et le cri des démons)  
Détourner simplement ma tête souveraine,  
Si je n'eusse pas vu parmi leur troupe obscène,  
Crime qui n'a pas fait chanceler le soleil !  
La reine de mon cœur au regard nonpareil,  
Qui riait avec eux de ma sombre détresse  
Et leur versait parfois quelque sale caresse.

## *CXVI. – Un Voyage à Cythère*

Mon cœur, comme un oiseau, voltigeait tout joyeux  
Et planait librement à l'entour des cordages ;  
Le navire roulait sous un ciel sans nuages,  
Comme un ange enivré d'un soleil radieux.

Quelle est cette île triste et noire ? – C'est Cythère,  
Nous dit-on, un pays fameux dans les chansons,  
Eldorado banal de tous les vieux garçons.  
Regardez, après tout, c'est une pauvre terre.

– Ile des doux secrets et des fêtes du cœur !  
De l'antique Vénus le superbe fantôme  
Au-dessus de tes mers plane comme un arôme,  
Et charge les esprits d'amour et de langueur.

Belle île aux myrtes verts, pleine de fleurs écloses,  
Vénérée à jamais par toute nation,  
Où les soupirs des cœurs en adoration  
Roulent comme l'encens sur un jardin de roses

Ou le roucoulement éternel d'un ramier !  
– Cythère n'était plus qu'un terrain des plus maigres,  
Un désert rocailleux troublé par des cris aigres.  
J'entrevois pourtant un objet singulier !

Ce n'était pas un temple aux ombres bocagères,  
Où la jeune prêtresse, amoureuse des fleurs,  
Allait, le corps brûlé de secrètes chaleurs,  
Entre-bâillant sa robe aux brises passagères ;

Mais voilà qu'en rasant la côte d'assez près  
Pour troubler les oiseaux avec nos voiles blanches,  
Nous vîmes que c'était un gibet à trois branches,  
Du ciel se détachant en noir, comme un cyprès.

De féroces oiseaux perchés sur leur pâture  
Détruisaient avec rage un pendu déjà mûr,  
Chacun plantant, comme un outil, son bec impur  
Dans tous les coins saignants de cette pourriture ;

Les yeux étaient deux trous, et du ventre effondré  
Les intestins pesants lui coulaient sur les cuisses,  
Et ses bourreaux, gorgés de hideuses délices,  
L'avaient à coups de bec absolument châtré.

Sous les pieds, un troupeau de jaloux quadrupèdes,  
Le museau relevé, tournoyait et rôdait ;  
Une plus grande bête au milieu s'agitait  
Comme un exécuter entouré de ses aides.



Habitant de Cythère, enfant d'un ciel si beau,  
Silencieusement tu souffrais ces insultes  
En expiation de tes infâmes cultes  
Et des péchés qui t'ont interdit le tombeau.

Ridicule pendu, tes douleurs sont les miennes !  
Je sentis, à l'aspect de tes membres flottants,  
Comme un vomissement, remonter vers mes dents  
Le long fleuve de fiel des douleurs anciennes ;

Devant toi, pauvre diable au souvenir si cher,  
J'ai senti tous les becs et toutes les mâchoires  
Des corbeaux lancinants et des panthères noires  
Qui jadis aimaient tant à triturer ma chair.

– Le ciel était charmant, la mer était unie ;  
Pour moi tout était noir et sanglant désormais,  
Hélas ! et j'avais, comme en un suaire épais,  
Le cœur enseveli dans cette allégorie.

Dans ton île, ô Vénus ! je n'ai trouvé debout  
Qu'un gibet symbolique où pendait mon image...  
– Ah ! Seigneur ! donnez-moi la force et le courage  
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !

*CXVII. – L'Amour et le crâne*

Vieux cul-de-lampe

L'Amour est assis sur le crâne  
De l'Humanité,  
Et sur ce trône le profane,  
Au rire effronté,

Souffle gaiement des bulles rondes  
Qui montent dans l'air,  
Comme pour rejoindre les mondes  
Au fond de l'éther.

Le globe lumineux et frêle  
Prend un grand essor,  
Grève et crache son âme grêle  
Comme un songe d'or.

J'entends le crâne à chaque bulle  
Prier et gémir :  
– « Ce jeu féroce et ridicule,  
Quand doit-il finir ?

« Car ce que ta bouche cruelle  
Eparpille en l'air,  
Monstre assassin, c'est ma cervelle,  
Mon sang et ma chair ! »



## RÉVOLTE

### *CXVIII. – Le Reniement de saint Pierre*

Qu'est-ce que Dieu fait donc de ce flot d'anathèmes  
Qui monte tous les jours vers ses chers Séraphins ?  
Comme un tyran gorgé de viande et de vins,  
Il s'endort au doux bruit de nos affreux blasphèmes.

Les sanglots des martyrs et des suppliciés  
Sont une symphonie enivrante sans doute,  
Puisque, malgré le sang que leur volupté coûte,  
Les cieus ne s'en sont point encore rassasiés !

– Ah ! Jésus, souviens-toi du Jardin des Olives !  
Dans ta simplicité tu priais à genoux  
Celui qui dans son ciel riait au bruit des clous  
Que d'ignobles bourreaux plantaient dans tes chairs vives,

Lorsque tu vis cracher sur ta divinité  
La crapule du corps de garde et des cuisines,  
Et lorsque tu sentis s'enfoncer les épines  
Dans ton crâne où vivait l'immense Humanité ;

Quand de ton corps brisé la pesanteur horrible  
Allongeait tes deux bras distendus, que ton sang  
Et ta sueur coulaient de ton front pâissant,  
Quand tu fus devant tous posé comme une cible,

Rêvais-tu de ces jours si brillants et si beaux  
Où tu vins pour remplir l'éternelle promesse,  
Où tu foulais, monté sur une douce ânesse,  
Des chemins tout jonchés de fleurs et de rameaux,

Où, le cœur tout gonflé d'espoir et de vaillance,  
Tu fouettais tous ces vils marchands à tour de bras,  
Où tu fus maître enfin ? Le remords n'a-t-il pas  
Pénétré dans ton flanc plus avant que la lance ?

– Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait  
D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve ;  
Puissé-je user du glaive et périr par le glaive !  
Saint Pierre a renié Jésus... il a bien fait !

*CXIX. – Abel et Caïn*

I

Race d'Abel, dors, bois et mange ;  
Dieu te sourit complaisamment.

Race de Caïn, dans la fange  
Rampe et meurs misérablement.

Race d'Abel, ton sacrifice  
Flatte le nez du Séraphin !

Race de Caïn, ton supplice  
Aura-t-il jamais une fin ?

Race d'Abel, vois tes semailles  
Et ton bétail venir à bien ;

Race de Caïn, tes entrailles  
Hurlent la faim comme un vieux chien.

Race d'Abel, chauffe ton ventre  
A ton foyer patriarcal ;

Race de Caïn, dans ton antre  
Tremble de froid, pauvre chacal !

Race d'Abel, aime et pullule !  
Ton or fait aussi des petits.

Race de Caïn, cœur qui brûle,  
Prends garde à ces grands appétits.

Race d'Abel, tu croûs et broutes  
Comme les punaises des bois !

Race de Caïn, sur les routes  
Traîne ta famille aux abois.

## II

Ah ! race d'Abel, ta charogne  
Engraissera le sol fumant !

Race de Caïn, ta besogne  
N'est pas faite suffisamment ;

Race d'Abel, voici ta honte :  
Le fer est vaincu par l'épieu !

Race de Caïn, au ciel monte,  
Et sur la terre jette Dieu !



*CXX. – Les Litanies de Satan*

O toi, le plus savant et le plus beau des Anges,  
Dieu trahi par le sort et privé de louanges,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

O Prince de l'exil, à qui l'on a fait tort,  
Et qui, vaincu, toujours te redresses plus fort,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui sais tout, grand roi des choses souterraines,  
Guérisseur familier des angoisses humaines,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui, même aux lépreux, aux parias maudits,  
Enseignes par l'amour le goût du Paradis,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

O toi qui de la Mort, ta vieille et forte amante,  
Engendras l'Espérance, – une folle charmante !

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui fais au proscrit ce regard calme et haut  
Qui damne tout un peuple autour d'un échafaud.

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui sais en quels coins des terres envieuses  
Le Dieu jaloux cacha les pierres précieuses,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi dont l'œil clair connaît les profonds arsenaux  
Où dort enseveli le peuple des métaux,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi dont la large main cache les précipices  
Au somnambule errant au bord des édifices,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui, magiquement, assouplis les vieux os  
De l'ivrogne attardé foulé par les chevaux,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui, pour consoler l'homme frêle qui souffre,  
Nous appris à mêler le salpêtre et le soufre,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui poses ta marque, ô complice subtil,  
Sur le front du Crésus impitoyable et vil,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui mets dans les yeux et dans le cœur des filles  
Le culte de la plaie et l'amour des guenilles,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Bâton des exilés, lampe des inventeurs,  
Confesseur des pendus et des conspirateurs,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Père adoptif de ceux qu'en sa noire colère  
Du paradis terrestre a chassés Dieu le Père,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Prière

Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs  
Du Ciel, où tu régna, et dans les profondeurs  
De l'Enfer, où, vaincu, tu rêves en silence !  
Fais que mon âme un jour, sous l'Arbre de Science,  
Près de toi se repose, à l'heure où sur ton front  
Comme un Temple nouveau ses rameaux  
s'épandront !



## LA MORT

### *CXXI. – La Mort des amants*

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,  
Des divans profonds comme des tombeaux,  
Et d'étranges fleurs sur des étagères,  
Ecloses pour nous sous des cieus plus beaux.

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,  
Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux,  
Qui réfléchiront leurs doubles lumières  
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir fait de rose et de bleu mystique,  
Nous échangerons un éclair unique,  
Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux ;

Et plus tard un Ange, entr'ouvrant les portes,  
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,  
Les miroirs ternis et les flammes mortes.

*CXXII. – La Mort des pauvres*

C'est la Mort qui console, hélas ! et qui fait vivre ;  
C'est le but de la vie – et c'est le seul espoir  
Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,  
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir ;

A travers la tempête, et la neige, et le givre,  
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir  
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,  
Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir ;

C'est un Ange qui tient dans ses doigts magnétiques  
Le sommeil et le don des rêves extatiques,  
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus ;

C'est la gloire des Dieux, c'est le grenier mystique,  
C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique,  
C'est le portique ouvert sur les Cieux inconnus !

*CXXIII. – La Mort des artistes*

Combien faut-il de fois secouer mes grelots  
Et baiser ton front bas, morne caricature ?  
Pour piquer dans le but, de mystique nature,  
Combien, ô mon carquois, perdre de javelots ?

Nous userons notre âme en de subtils complots,  
Et nous démolirons mainte lourde armature,  
Avant de contempler la grande Créature  
Dont l'infernal désir nous remplit de sanglots !

Il en est qui jamais n'ont connu leur Idole,  
Et ces sculpteurs damnés et marqués d'un affront,  
Qui vont se martelant la poitrine et le front,

N'ont qu'un espoir, étrange et sombre Capitoile !  
C'est que la Mort, planant comme un soleil nouveau,  
Fera s'épanouir les fleurs de leur cerveau !



*CXXIV. – La Fin de la journée*

Sous une lumière blafarde  
Court, danse et se tord sans raison  
La Vie, impudente et criarde.  
Aussi, sitôt qu'à l'horizon

La nuit voluptueuse monte,  
Apaisant tout, même la faim,  
Effaçant tout, même la honte,  
Le Poète se dit : « Enfin !

Mon esprit, comme mes vertèbres,  
Invoque ardemment le repos ;  
Le cœur plein de songes funèbres,

Je vais me coucher sur le dos  
Et me rouler dans vos rideaux,  
O rafraîchissantes ténèbres ! »

*CXXV. – Le Rêve d'un curieux*

A Félix Nadar

Connais-tu, comme moi, la douleur savoureuse,  
Et de toi fais-tu dire : « Oh ! l'homme singulier ! »  
– J'allais mourir. C'était dans mon âme amoureuse,  
Désir mêlé d'horreur, un mal particulier ;

Angoisse et vif espoir, sans humeur factieuse.  
Plus allait se vidant le fatal sablier,  
Plus ma torture était âpre et délicateuse ;  
Tout mon cœur s'arrachait au monde familier.

J'étais comme l'enfant avide du spectacle,  
Haïssant le rideau comme on hait un obstacle...  
Enfin la vérité froide se révéla :

J'étais mort sans surprise, et la terrible aurore  
M'enveloppait. – Eh quoi ! n'est-ce donc que cela ?  
La toile était levée et j'attendais encore.

*CXXXVI. – Le Voyage*

A Maxime Du Camp

I

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,  
L'univers est égal à son vaste appétit.  
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !  
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,  
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,  
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,  
Berçant notre infini sur le fini des mers :

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme ;  
D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,  
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,  
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent  
D'espace et de lumière et de cieus embrasés ;  
La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,  
Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent  
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,  
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,  
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,  
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,  
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,  
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom !

## II

Nous imitons, horreur ! la toupie et la boule  
Dans leur valse et leurs bonds ; même dans nos sommeils  
La Curiosité nous tourmente et nous roule  
Comme un Ange cruel qui fouette des soleils.

Singulière fortune où le but se déplace,  
Et, n'étant nulle part, peut être n'importe où !  
Où l'Homme, dont jamais l'espérance n'est lasse,  
Pour trouver le repos court toujours comme un fou !

Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie ;  
Une voix retentit sur le pont : « Ouvre l'œil ! »  
Une voix de la hune, ardente et folle, crie :  
« Amour... gloire... bonheur ! » Enfer ! c'est un écueil !

Chaque îlot signalé par l'homme de vigie  
Est un Eldorado promis par le Destin ;  
L'Imagination qui dresse son orgie  
Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin.

O le pauvre amoureux des pays chimériques !  
Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,  
Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques  
Dont le mirage rend le gouffre plus amer ?

Tel le vieux vagabond, piétinant dans la boue,  
Rêve, le nez en l'air, de brillants paradis ;  
Son œil ensorcelé découvre une Capoue  
Partout où la chandelle illumine un taudis.

## III

Etonnants voyageurs ! quelles nobles histoires  
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !  
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,  
Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile !  
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,  
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,  
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.

Dites, qu'avez-vous vu ?

## IV

« Nous avons vu des astres  
Et des flots, nous avons vu des sables aussi ;  
Et, malgré bien des chocs et d'imprévus désastres,  
Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici.

« La gloire du soleil sur la mer violette,  
La gloire des cités dans le soleil couchant,  
Allumaient dans nos cœurs une ardeur inquiète  
De plonger dans un ciel au reflet alléchant.

« Les plus riches cités, les plus grands paysages,  
Jamais ne contenaient l'attrait mystérieux  
De ceux que le hasard fait avec les nuages.  
Et toujours le désir nous rendait soucieux !

« – La jouissance ajoute au désir de la force.  
Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais,  
Cependant que grossit et durcit ton écorce,  
Tes branches veulent voir le soleil de plus près !

« Grandiras-tu toujours, grand arbre plus vivace  
Que le cyprès ? – Pourtant nous avons, avec soin,  
Cueilli quelques croquis pour votre album vorace,  
Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin !

« Nous avons salué des idoles à trompe ;  
Des trônes constellés de bijoux lumineux ;  
Des palais ouvragés dont la féérique pompe  
Serait pour vos banquiers un rêve ruineux ;

« Des costumes qui sont pour les yeux une ivresse ;  
Des femmes dont les dents et les ongles sont teints,  
Et des jongleurs savants que le serpent caresse. »

V

Et puis, et puis encore ?

VI

« O cerveaux enfantins !

« Pour ne pas oublier la chose capitale,  
Nous avons vu partout, et sans l'avoir cherché,  
Du haut jusques en bas de l'échelle fatale,  
Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché :

« La femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide,  
Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût ;  
L'homme, tyran goulu, paillard, dur et cupide,  
Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égout ;

« Le bourreau qui jouit, le martyr qui sanglote ;  
La fête qu'assaisonne et parfume le sang ;  
Le poison du pouvoir énervant le despote,  
Et le peuple amoureux du fouet abrutissant ;



« Plusieurs religions semblables à la nôtre,  
Toutes escaladant le ciel ; la Sainteté,  
Comme en un lit de plume un délicat se vautre,  
Dans les clous et le crin cherchant la volupté ;

« L'Humanité bavarde, ivre de son génie,  
Et, folle maintenant comme elle était jadis,  
Criant à Dieu, dans sa furibonde agonie :  
« O mon semblable, mon maître, je te maudis ! »  
« Et les moins sots, hardis amants de la Démence,  
Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin,  
Et se réfugiant dans l'opium immense !  
– Tel est du globe entier l'éternel bulletin. »

## VII

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !  
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,  
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :  
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

Faut-il partir ? rester ? Si tu peux rester, reste ;  
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit  
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,  
Le Temps ! Il est, hélas ! des coureurs sans répit,

Comme le Juif errant et comme les apôtres,  
A qui rien ne suffit, ni wagon ni vaisseau,  
Pour fuir ce rétiaire infâme ; il en est d'autres  
Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.

Lorsque enfin il mettra le pied sur notre échine,  
Nous pourrons espérer et crier : En avant !  
De même qu'autrefois nous partions pour la Chine,  
Les yeux fixés au large et les cheveux au vent,  
Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres  
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager.  
Entendez-vous ces voix charmantes et funèbres,  
Qui chantent : « Par ici ! vous qui voulez manger

« Le Lotus parfumé ! c'est ici qu'on vendange  
Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim ;  
Venez vous enivrer de la douceur étrange  
De cette après-midi qui n'a jamais de fin ! »

A l'accent familier nous devinons le spectre ;  
Nos Pylades là-bas tendent leurs bras vers nous.  
« Pour rafraîchir ton cœur nage vers ton Electre ! »  
Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.

## VIII

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !  
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !  
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,  
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous reconforte !  
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,  
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?  
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

## LES ÉPAVES

### *Le Coucher du soleil romantique*

Que le soleil est beau quand tout frais il se lève,  
Comme une explosion nous lançant son bonjour !

– Bienheureux celui-là qui peut avec amour  
Saluer son coucher plus glorieux qu'un rêve !

Je me souviens !... J'ai vu tout, fleur, source, sillon,  
Se pâmer sous son œil comme un cœur qui palpite...

– Courons vers l'horizon, il est tard, courons vite,  
Pour attraper au moins un oblique rayon !

Mais je poursuis en vain le Dieu qui se retire ;  
L'irrésistible Nuit établit son empire,  
Noire, humide, funeste et pleine de frissons ;

Une odeur de tombeau dans les ténèbres nage,  
Et mon pied peureux froisse, au bord du marécage,  
Des crapauds imprévus et de froids limaçons.



PIÈCES CONDAMNÉES TIRÉES DES  
« FLEURS DU MAL »

*Lesbos*

Mère des jeux latins et des voluptés grecques,  
Lesbos, où les baisers, languissants ou joyeux,  
Chauds comme les soleils, frais comme les pastèques,  
Font l'ornement des nuits et des jours glorieux,  
Mère des jeux latins et des voluptés grecques,

Lesbos, où les baisers sont comme les cascades  
Qui se jettent sans peur dans les gouffres sans fonds,  
Et courent, sanglotant et gloussant par saccades,  
Orageux et secrets, fourmillants et profonds ;  
Lesbos, où les baisers sont comme les cascades !

Lesbos, où les Phrynés l'une l'autre s'attirent,  
Où jamais un soupir ne resta sans écho,  
A l'égal de Paphos les étoiles t'admirent,  
Et Vénus à bon droit peut jalouser Sapho !  
Lesbos, où les Phrynés l'une l'autre s'attirent,

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,  
Qui font qu'à leurs miroirs, stérile volupté !  
Les filles aux yeux creux, de leur corps amoureuses,  
Caressent les fruits mûrs de leur nubilité ;  
Lesbos, terre des nuits chauds et langoureuses,

Laisse du vieux Platon se froncer l'œil austère ;  
Tu tires ton pardon de l'excès des baisers,  
Reine du doux empire, aimable et noble terre,  
Et des raffinements toujours inépuisés.  
Laisse du vieux Platon se froncer l'œil austère.

Tu tires ton pardon de l'éternel martyr,  
Infligé sans relâche aux cœurs ambitieux,  
Qu'attire loin de nous le radieux sourire  
Entrevu vaguement au bord des autres cieux !  
Tu tires ton pardon de l'éternel martyr !

Qui des Dieux osera, Lesbos, être ton juge  
Et condamner ton front pâli dans les travaux,  
Si ses balances d'or n'ont pesé le déluge  
De larmes qu'à la mer ont versé tes ruisseaux ?  
Qui des Dieux osera, Lesbos, être ton juge ?

Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste ?  
Vierges au cœur sublime, honneur de l'Archipel,  
Votre religion comme une autre est auguste,  
Et l'amour se rira de l'Enfer et du Ciel !  
Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste ?

Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre  
Pour chanter le secret de ses vierges en fleurs,  
Et je fus dès l'enfance admis au noir mystère  
Des rires effrénés mêlés aux sombres pleurs ;  
Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre.

Et depuis lors je veille au sommet de Leucate,  
Comme une sentinelle à l'œil perçant et sûr,  
Qui guette nuit et jour brick, tartane ou frégate,  
Dont les formes au loin frissonnent dans l'azur ;

Et depuis lors je veille au sommet de Leucate,  
Pour savoir si la mer est indulgente et bonne,  
Et parmi les sanglots dont le roc retentit  
Un soir ramènera vers Lesbos, qui pardonne,  
Le cadavre adoré de Sapho, qui partit  
Pour savoir si la mer est indulgente et bonne !



De la mâle Sapho, l'amante et le poète,  
Plus belle que Vénus par ses mornes pâleurs !  
– L'œil d'azur est vaincu par l'œil noir que tachète  
Le cercle ténébreux tracé par les douleurs  
De la mâle Sapho, l'amante et le poète !

– Plus belle que Vénus se dressant sur le monde  
Et versant les trésors de sa sérénité  
Et le rayonnement de sa jeunesse blonde  
Sur le vieil Océan de sa fille enchanté ;  
Plus belle que Vénus se dressant sur le monde !

– De Sapho qui mourut le jour de son blasphème,  
Quand, insultant le rite et le culte inventé,  
Elle fit son beau corps la pâture suprême  
D'un brutal dont l'orgueil punit l'impiété  
De celle qui mourut le jour de son blasphème.

Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente,  
Et, malgré les honneurs que lui rend l'univers,  
S'enivre chaque nuit du cri de la tourmente  
Que poussent vers les cieux ses rivages déserts.  
Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente !

## *Femmes damnées*

Delphine et Hippolyte

A la pâle clarté des lampes languissantes,  
Sur de profonds coussins tout imprégnés d'odeur,  
Hippolyte rêvait aux caresses puissantes  
Qui levaient le rideau de sa jeune candeur.

Elle cherchait, d'un œil troublé par la tempête,  
De sa naïveté le ciel déjà lointain,  
Ainsi qu'un voyageur qui retourne la tête  
Vers les horizons bleus dépassés le matin.

De ses yeux amortis les paresseuses larmes,  
L'air brisé, la stupeur, la morne volupté,  
Ses bras vaincus, jetés comme de vaines armes,  
Tout servait, tout paraît sa fragile beauté.

Etendue à ses pieds, calme et pleine de joie,  
Delphine la couvait avec des yeux ardents,  
Comme un animal fort qui surveille une proie,  
Après l'avoir d'abord marquée avec les dents.

Beauté forte à genoux devant la beauté frêle,  
Superbe, elle humait voluptueusement  
Le vin de son triomphe, et s'allongeait vers elle,  
Comme pour recueillir un doux remerciement.

Elle cherchait dans l'œil de sa pâle victime  
Le cantique muet que chante le plaisir,  
Et cette gratitude infinie et sublime  
Qui sort de la paupière ainsi qu'un long soupir.

– « Hippolyte, cher cœur, que dis-tu de ces choses ?  
Comprends-tu maintenant qu'il ne faut pas offrir  
L'holocauste sacré de tes premières roses  
Aux souffles violents qui pourraient les flétrir ?

« Mes baisers sont légers comme ces éphémères  
Qui caressent le soir les grands lacs transparents,  
Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières  
Comme des chariots ou des socs déchirants ;

« Ils passeront sur toi comme un lourd attelage  
De chevaux et de bœufs aux sabots sans pitié...  
Hippolyte, ô ma sœur ! tourne donc ton visage,  
Toi, mon âme et mon cœur, mon tout et ma moitié,

« Tourne vers moi tes yeux pleins d'azur et d'étoiles !  
Pour un de ces regards charmants, baume divin,  
Des plaisirs plus obscurs je lèverai les voiles,  
Et je t'endormirai dans un rêve sans fin ! »

Mais Hippolyte alors, levant sa jeune tête :  
– « Je ne suis point ingrate et ne me repens pas,  
Ma Delphine, je souffre et je suis inquiète,  
Comme après un nocturne et terrible repas.

« Je sens fondre sur moi de lourdes épouvantes  
Et de noirs bataillons de fantômes épars,  
Qui veulent me conduire en des routes mouvantes  
Qu'un horizon sanglant ferme de toutes parts.

« Avons-nous donc commis une action étrange ?  
Explique, si tu peux, mon trouble et mon effroi :  
Je frissonne de peur quand tu me dis : « Mon ange !"  
Et cependant je sens ma bouche aller vers toi.

« Ne me regarde pas ainsi, toi, ma pensée !  
Toi que j'aime à jamais, ma sœur d'élection,  
Quand même tu serais un embûche dressée  
Et le commencement de ma perte ! »

Delphine secouant sa crinière tragique,  
Et comme trépignant sur le trépied de fer,  
L'œil fatal, répondit d'une voix despotique :  
– « Qui donc devant l'amour ose parler d'enfer ?

« Maudit soit à jamais le rêveur inutile  
Qui voulut le premier, dans sa stupidité,  
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,  
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté !

« Celui qui veut unir dans un accord mystique  
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour,  
Ne chauffera jamais son corps paralytique  
A ce rouge soleil que l'on nomme l'amour !

« Va, si tu veux, chercher un fiancé stupide ;  
Cours offrir un cœur vierge à ses cruels baisers ;  
Et, pleine de remords et d'horreur, et livide,  
Tu me rapporteras tes seins stigmatisés...

« On ne peut ici-bas contenter qu'un seul maître ! »  
Mais l'enfant, épanchant une immense douleur,  
Cria soudain : – « Je sens s'élargir dans mon être  
Un abîme béant ; cet abîme est mon cœur !

« Brûlant comme un volcan, profond comme le vide !  
Rien ne rassasiera ce monstre gémissant  
Et ne rafraîchira la soif de l'Euménide  
Qui, la torche à la main, le brûle jusqu'au sang.

« Que nos rideaux fermés nous séparent du monde,  
Et que la lassitude amène le repos !  
Je veux m'anéantir dans ta gorge profonde,  
Et trouver sur ton sein la fraîcheur des tombeaux ! »

– Descendez, descendez, lamentables victimes,  
Descendez le chemin de l'enfer éternel !  
Plongez au plus profond du gouffre, où tous les crimes,  
Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel,

Bouillonnent pêle-mêle avec un bruit d'orage.  
Ombres folles, courez au but de vos désirs ;  
Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage,  
Et votre châtement naîtra de vos plaisirs.

Jamais un rayon frais n'éclaira vos cavernes ;  
Par les fentes des murs des miasmes fiévreux  
Filtrent en s'enflammant ainsi que des lanternes  
Et pénètrent vos corps de leurs parfums affreux.

L'âpre stérilité de votre jouissance  
Altère votre soif et roidit votre peau,  
Et le vent furibond de la concupiscence  
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,  
A travers les déserts courez comme les loups ;  
Faites votre destin, âmes désordonnées,  
Et fuyez l'infini que vous portez en vous !

## *Le Léthé*

Viens sur mon cœur, âme cruelle et sourde,  
Tigre adoré, monstre aux airs indolents ;  
Je veux longtemps plonger mes doigts tremblants  
Dans l'épaisseur de ta crinière lourde ;

Dans tes jupons remplis de ton parfum  
Ensevelir ma tête endolorie,  
Et respirer, comme une fleur flétrie,  
Le doux relent de mon amour défunt.

Je veux dormir ! dormir plutôt que vivre !  
Dans un sommeil aussi doux que la mort,  
J'étalerai mes baisers sans remords  
Sur ton beau corps poli comme le cuivre.

Pour engloutir mes sanglots apaisés  
Rien ne me vaut l'abîme de ta couche ;  
L'oubli puissant habite sur ta bouche,  
Et le Léthé coule dans tes baisers.



A mon destin, désormais mon délice,  
J'obéirai comme un prédestiné ;  
Martyr docile, innocent condamné,  
Dont la ferveur attise le supplice,

Je sucerais, pour noyer ma rancœur,  
Le népenthès et la bonne ciguë  
Aux bouts charmants de cette gorge aiguë,  
Qui n'a jamais emprisonné de cœur.

*A celle qui est trop gaie*

Ta tête, ton geste, ton air  
Sont beaux comme un beau paysage ;  
Le rire joue en ton visage  
Comme un vent frais dans un ciel clair.

Le passant chagrin que tu frôles  
Est ébloui par la santé  
Qui jaillit comme une clarté  
De tes bras et de tes épaules.

Les retentissantes couleurs  
Dont tu parsèmes tes toilettes  
Jettent dans l'esprit des poètes  
L'image d'un ballet de fleurs.

Ces robes folles sont l'emblème  
De ton esprit bariolé ;  
Folle dont je suis affolé,

Je te hais autant que je t'aime !

Quelquefois dans un beau jardin  
Où je traînais mon atonie,  
J'ai senti, comme une ironie,  
Le soleil déchirer mon sein ;

Et le printemps et la verdure  
Ont tant humilié mon cœur,  
Que j'ai puni sur une fleur  
L'insolence de la Nature.

Ainsi je voudrais, une nuit,  
Quand l'heure des voluptés sonne,  
Vers les trésors de ta personne,  
Comme un lâche, ramper sans bruit,

Pour châtier ta chair joyeuse,  
Pour meurtrir ton sein pardonné,  
Et faire à ton flanc étonné  
Une blessure large et creuse,

Et, vertigineuse douceur !  
A travers ces lèvres nouvelles,  
Plus éclatantes et plus belles,  
T'infuser mon venin, ma sœur !

## *Les Bijoux*

La très chère était nue, et, connaissant mon cœur,  
Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores,  
Dont le riche attirail lui donnait l'air vainqueur  
Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des Mores.

Quand il jette en dansant son bruit vif et moqueur,  
Ce monde rayonnant de métal et de pierre  
Me ravit en extase, et j'aime à la fureur  
Les choses où le son se mêle à la lumière.

Elle était donc couchée et se laissait aimer,  
Et du haut du divan elle souriait d'aise  
A mon amour profond et doux comme la mer,  
Qui vers elle montait comme vers sa falaise.

Les yeux fixés sur moi, comme un tigre dompté,  
D'un air vague et rêveur elle essayait des poses,  
Et la candeur unie à la lubricité  
Donnait un charme neuf à ses métamorphoses ;

Et son bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins,  
Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,  
Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins ;  
Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne,

S'avançaient, plus câlins que les Anges du mal,  
Pour troubler le repos où mon âme était mise,  
Et pour la déranger du rocher de cristal  
Où, calme et solitaire, elle s'était assise.

Je croyais voir unis par un nouveau dessin  
Les hanches de l'Antiope au buste d'un imberbe,  
Tant sa taille faisait ressortir son bassin.  
Sur ce teint fauve et brun le fard était superbe !

– Et la lampe s'étant résignée à mourir,  
Comme le foyer seul illuminait la chambre,  
Chaque fois qu'il poussait un flamboyant soupir,  
Il inondait de sang cette peau couleur d'ambre !

### *Les Métamorphoses du vampire*

La femme cependant, de sa bouche de fraise,  
En se tordant ainsi qu'un serpent sur la braise,  
Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc,  
Laisait couler ces mots tout imprégnés de musc :  
– « Moi, j'ai la lèvre humide, et je sais la science  
De perdre au fond d'un lit l'antique conscience.  
Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants,  
Et fais rire les vieux du rire des enfants.  
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,  
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles !  
Je suis, mon cher savant, si docte aux voluptés,  
Lorsque j'étouffe un homme en mes bras redoutés,  
Ou lorsque j'abandonne aux morsures mon buste,  
Timide et libertine, et fragile et robuste,  
Que sur ces matelas qui se pâment d'émoi,  
Les anges impuissants se damneraient pour moi ! »

Quand elle eut de mes os sucé toute la mœlle,  
Et que languissamment je me tournai vers elle  
Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus  
Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus !  
Je fermai les deux yeux, dans ma froide épouvante,  
Et quand je les rouvris à la clarté vivante,  
A mes côtés, au lieu du mannequin puissant  
Qui semblait avoir fait provision de sang,  
Tremblaient confusément des débris de squelette,  
Qui d'eux-mêmes rendaient le cri d'une girouette  
Ou d'une enseigne, au bout d'une tringle de fer,  
Que balance le vent pendant les nuits d'hiver.

## GALANTERIES

### *Le Jet d'eau*

Tes beaux yeux sont las, pauvre amante !  
Reste longtemps, sans les rouvrir,  
Dans cette pose nonchalante  
Où t'a surprise le plaisir.  
Dans la cour le jet d'eau qui jase  
Et ne se tait ni nuit ni jour,  
Entretient doucement l'extase  
Où ce soir m'a plongé l'amour.

La gerbe épanouie  
En mille fleurs,  
Où Phœbé réjouie  
Met ses couleurs,  
Tombe comme une pluie  
De larges pleurs.



Ainsi ton âme qu'incendie  
L'éclair brûlant des voluptés  
S'élançe, rapide et hardie,  
Vers les vastes cieux enchantés.  
Puis, elle s'épanche, mourante,  
En un flot de triste langueur,  
Qui par une invisible pente  
Descend jusqu'au fond de mon cœur.

La gerbe épanouie  
En mille fleurs,  
Où Phœbé réjouie  
Met ses couleurs,  
Tombe comme une pluie  
De larges pleurs.

O toi, que la nuit rend si belle,  
Qu'il m'est doux, penché vers tes seins,  
D'écouter la plainte éternelle  
Qui sanglote dans les bassins !  
Lune, eau sonore, nuit bénie,  
Arbres qui frissonnez autour,  
Votre pure mélancolie  
Est le miroir de mon amour.

La gerbe épanouie  
En mille fleurs,  
Où Phœbé réjouie  
Met ses couleurs,  
Tombe comme une pluie  
De larges pleurs.

### *Les Yeux de Berthe*

Vous pouvez mépriser les yeux les plus célèbres,  
Beaux yeux de mon enfant, par où filtre et s'enfuit  
Je ne sais quoi de bon, de doux comme la Nuit !  
Beaux yeux, versez sur moi vos charmantes ténèbres !

Grands yeux de mon enfant, arcanes adorés,  
Vous ressemblez beaucoup à ces grottes magiques  
Où, derrière l'amas des ombres léthargiques,  
Scintillent vaguement des trésors ignorés !

Mon enfant a des yeux obscurs, profonds et vastes  
Comme toi, Nuit immense, éclairés comme toi !  
Leurs feux sont ces pensers d'Amour, mêlés de Foi,  
Qui pétillent au fond, voluptueux ou chastes.

## *Hymne*

A la très chère, à la très belle  
Qui remplit mon cœur de clarté,  
A l'ange, à l'idole immortelle,  
Salut en l'immortalité !

Elle se répand dans ma vie  
Comme un air imprégné de sel,  
Et dans mon âme inassouvie  
Verse le goût de l'éternel.

Sachet toujours frais qui parfume  
L'atmosphère d'un cher réduit,  
Encensoir oublié qui fume  
En secret à travers la nuit,

Comment, amour incorruptible,  
T'exprimer avec vérité ?  
Grain de musc qui gis, invisible,  
Au fond de mon éternité !

A la très bonne, à la très belle  
Qui fait ma joie et ma santé,  
A l'ange, à l'idole immortelle,  
Salut en l'immortalité !

## *Les Promesses d'un visage*

J'aime, ô pâle beauté, tes sourcils surbaissés,  
D'où semblent couler des ténèbres ;  
Tes yeux, quoique très noirs, m'inspirent des pensées  
Qui ne sont pas du tout funèbres.

Tes yeux, qui sont d'accord avec tes noirs cheveux,  
Avec ta crinière élastique,  
Tes yeux, languissamment, me disent : « Si tu veux,  
Amant de la muse plastique,

« Suivre l'espoir qu'en toi nous avons excité,  
Et tous les goûts que tu professes,  
Tu pourras constater notre véracité  
Depuis le nombril jusqu'aux fesses ;

« Tu trouveras au bout de deux beaux seins bien lourds,  
Deux larges médailles de bronze,  
Et sous un ventre uni, doux comme du velours,  
Bistré comme la peau d'un bonze,

« Une riche toison qui, vraiment, est la sœur  
De cette énorme chevelure,  
Souple et frisée, et qui t'égale en épaisseur,  
Nuit sans étoiles, Nuit obscure ! »

*Le Monstre ou le paranymphe d'une nymphe macabre*

I

Tu n'es certes pas, ma très chère,  
Ce que Veillot nomme un tendron.  
Le jeu, l'amour, la bonne chère,  
Bouillonnent en toi, vieux chaudron !  
Tu n'es plus fraîche, ma très chère,

Ma vieille infante ! Et cependant  
Tes caravanes insensées  
T'ont donné ce lustre abondant  
Des choses qui sont très usées,  
Mais qui séduisent cependant.

Je ne trouve pas monotone  
La verdure de tes quarante ans ;  
Je préfère tes fruits, Automne,  
Aux fleurs banales du Printemps !  
Non, tu n'es jamais monotone !

Ta carcasse a des agréments  
Et des grâces particulières ;  
Je trouve d'étranges piments  
Dans le creux de tes deux salières  
Ta carcasse a des agréments !

Nargue des amants ridicules  
Du melon et du giraumont !  
Je préfère tes clavicules  
A celles du roi Salomon,  
Et je plains ces gens ridicules !

Tes cheveux, comme un casque bleu,  
Ombragent ton front de guerrière,  
Qui ne pense et rougit que peu,  
Et puis se sauvent par derrière,  
Comme les crins d'un casque bleu.

Tes yeux qui semblent de la boue,  
Où scintille quelque fanal,  
Ravivés au fard de ta joue,  
Lancent un éclair infernal !  
Tes yeux sont noirs comme la boue !



Par sa luxure et son dédain  
Ta lèvre amère nous provoque ;  
Cette lèvre, c'est un Eden  
Qui nous attire et qui nous choque.  
Quelle luxure ! et quel dédain !

Ta jambe musculeuse et sèche  
Sait gravir au haut des volcans,  
Et malgré la neige et la dèche  
Danser les plus fougueux cancons.  
Ta jambe est musculeuse et sèche ;

Ta peau brûlante et sans douceur,  
Comme celle des vieux gendarmes,  
Ne connaît pas plus la sueur  
Que ton œil ne connaît les larmes.  
(Et pourtant elle a sa douceur !)

## II

Sotte, tu t'en vas droit au Diable !  
Volontiers j'irais avec toi,  
Si cette vitesse effroyable  
Ne me causait pas quelque émoi.  
Va-t'en donc, toute seule, au Diable !

Mon rein, mon poumon, mon jarret  
Ne me laissent plus rendre hommage  
A ce Seigneur, comme il faudrait.  
« Hélas ! c'est vraiment bien dommage ! »  
Disent mon rein et mon jarret.

Oh ! très sincèrement je souffre  
De ne pas aller aux sabbats,  
Pour voir, quand il pète du soufre,  
Comment tu lui baises son cas !  
Oh ! très sincèrement je souffre !

Je suis diablement affligé  
De ne pas être ta torchère,  
Et de te demander congé,  
Flambeau d'enfer ! Juge, ma chère,  
Combien je dois être affligé,

Puisque depuis longtemps je t'aime,  
Etant très logique ! En effet,  
Voulant du Mal chercher la crème  
Et n'aimer qu'un monstre parfait,  
Vraiment oui ! vieux monstre, je t'aime !

*Franciscæ meæ laudes*

Se reporter au poème LX

## ÉPIGRAPHES

### *Vers pour le portrait de M. Honoré Daumier*

Celui dont nous t'offrons l'image,  
Et dont l'art, subtil entre tous,  
Nous enseigne à rire de nous,  
Celui-là, lecteur, est un sage.

C'est un satirique, un moqueur ;  
Mais l'énergie avec laquelle  
Il peint le Mal et sa séquelle,  
Prouve la beauté de son cœur.

Son rire n'est pas la grimace  
De Melmoth ou de Méphisto  
Sous la torche de l'Alecto  
Qui les brûle, mais qui nous glace.

Leur rire, hélas ! de la gaieté  
N'est que la douloureuse charge.  
Le sien rayonne, franc et large,  
Comme un signe de sa bonté !

### *Lola de Valence*

Entre tant de beautés que partout on peut voir,  
Je comprends bien, amis, que le désir balance ;  
Mais on voit scintiller en Lola de Valence  
Le charme inattendu d'un bijou rose et noir.

Sur *Le tasse en prison* d'Eugène Delacroix

Le poète au cachot, débraillé, maladif,  
Roulant un manuscrit sous son pied convulsif,  
Mesure d'un regard que la terreur enflamme  
L'escalier de vertige où s'abîme son âme.

Les rires enivrants dont s'emplit la prison  
Vers l'étrange et l'absurde invitent sa raison ;  
Le Doute l'environne, et la Peur ridicule,  
Hideuse et multiforme, autour de lui circule.

Ce génie enfermé dans un taudis malsain,  
Ces grimaces, ces cris, ces spectres dont l'essaim  
Tourbillonne, ameuté derrière son oreille,

Ce rêveur que l'horreur de son logis réveille,  
Voilà bien ton emblème, Ame aux songes obscurs,  
Que le Réel étouffe entre ses quatre murs !



## PIÈCES DIVERSES

### *La Voix*

Mon berceau s'adossait à la bibliothèque,  
Babel sombre, où roman, science, fabliau,  
Tout, la cendre latine et la poussière grecque,  
Se mêlaient. J'étais haut comme un in-folio.  
Deux voix me parlaient. L'une, insidieuse et ferme,  
Disait : « La Terre est un gâteau plein de douceur ;  
Je puis (et ton plaisir serait alors sans terme !)  
Te faire un appétit d'une égale grosseur. »  
Et l'autre : « Viens ! oh ! viens voyager dans les rêves,  
Au-delà du possible, au-delà du connu ! »  
Et celle-là chantait comme le vent des grèves,  
Fantôme vagissant, on ne sait d'où venu,  
Qui caresse l'oreille et cependant l'effraie.  
Je te répondis : « Oui ! douce voix ! » C'est d'alors  
Que date ce qu'on peut, hélas ! nommer ma plaie  
Et ma fatalité. Derrière les décors  
De l'existence immense, au plus noir de l'abîme,  
Je vois distinctement des mondes singuliers,



Et, de ma clairvoyance extatique victime,  
Je traîne des serpents qui mordent mes souliers.  
Et c'est depuis ce temps que, pareil aux prophètes,  
J'aime si tendrement le désert et la mer ;  
Que je ris dans les deuils et pleure dans les fêtes,  
Et trouve un goût suave au vin le plus amer ;  
Que je prends très souvent les faits pour des mensonges,  
Et que, les yeux au ciel, je tombe dans des trous.  
Mais la Voix me console et dit : « Garde tes songes :  
Les sages n'en ont pas d'aussi beaux que les fous ! »

## *L'Imprévu*

Harpagon qui veillait son père agonisant,  
Se dit, rêveur, devant ces lèvres déjà blanches :  
« Nous avons au grenier un nombre suffisant,  
Ce me semble, de vieilles planches ? »

Célimène roucoule et dit : « Mon cœur est bon,  
Et naturellement, Dieu m'a faite très belle. »  
– Son cœur ! cœur racorni, fumé comme un jambon,  
Recuit à la flamme éternelle !

Un gazetier fumeux, qui se croit un flambeau,  
Dit au pauvre, qu'il a noyé dans les ténèbres :  
« Où donc l'aperçois-tu, ce créateur du Beau,  
Ce Redresseur que tu célèbres ? »

Mieux que tous, je connais certain voluptueux  
Qui bâille nuit et jour, et se lamente et pleure,  
Répétant, l'impuissant et le fat : « Oui, je veux  
Etre vertueux, dans une heure ! »

L'horloge, à son tour, dit à voix basse : « Il est mûr,  
Le damné ! J'avertis en vain la chair infecte.  
L'homme est aveugle, sourd, fragile comme un mur  
Qu'habite et que ronge un insecte ! »

Et puis, quelqu'un paraît que tous avaient nié,  
Et qui leur dit, railleur et fier : « Dans mon ciboire,  
Vous avez, que je crois, assez communié,  
A la joyeuse Messe noire ?

« Chacun de vous m'a fait un temple dans son cœur ;  
Vous avez, en secret, baisé ma fesse immonde !  
Reconnaissez Satan à son rire vainqueur,  
Enorme et laid comme le monde !

« Avez-vous donc pu croire, hypocrites surpris,  
Qu'on se moque du maître, et qu'avec lui l'on triche,  
Et qu'il soit naturel de recevoir deux prix,  
D'aller au Ciel et d'être riche ?

« Il faut que le gibier paye le vieux chasseur  
Qui se morfond longtemps à l'affût de la proie.  
Je vais vous emporter à travers l'épaisseur,  
Compagnons de ma triste joie

« A travers l'épaisseur de la terre et du roc,  
A travers les amas confus de votre cendre,  
Dans un palais aussi grand que moi, d'un seul bloc,  
Et qui n'est pas de pierre tendre ;

« Car il est fait avec l'universel Péché,  
Et contient mon orgueil, ma douleur et ma gloire ! »  
– Cependant, tout en haut de l'univers juché,  
Un ange sonne la victoire

De ceux dont le cœur dit : « Que béni soit ton fouet,  
Seigneur ! que la Douleur, ô Père, soit bénie !  
Mon âme dans tes mains n'est pas un vain jouet,  
Et ta prudence est infinie. »

Le son de la trompette est si délicieux,  
Dans ces soirs solennels de célestes vendanges,  
Qu'il s'infiltré comme une extase dans tous ceux  
Dont elle chante les louanges.

## *La Rançon*

L'homme a, pour payer sa rançon,  
Deux champs au tuf profond et riche,  
Qu'il faut qu'il remue et défriche  
Avec le fer de la raison ;

Pour obtenir la moindre rose,  
Pour extorquer quelques épis,  
Des pleurs salés de son front gris  
Sans cesse il faut qu'il les arrose.

L'un est l'Art, et l'autre l'Amour.  
– Pour rendre le juge propice,  
Lorsque de la stricte justice  
Paraîtra le terrible jour,

Il faudra lui montrer des granges  
Pleines de moissons, et des fleurs  
Dont les formes et les couleurs  
Gagnent le suffrage des Anges.

### *A une malabaraise*

Tes pieds sont aussi fins que tes mains, et ta hanche  
Est large à faire envie à la plus belle blanche ;  
A l'artiste pensif ton corps est doux et cher ;  
Tes grands yeux de velours sont plus noirs que ta chair.  
Aux pays chauds et bleus où ton Dieu t'a fait naître,  
Ta tâche est d'allumer la pipe de ton maître,  
De pourvoir les flacons d'eaux fraîches et d'odeurs,  
De chasser loin du lit les moustiques rôdeurs,  
Et, dès que le matin fait chanter les platanes,  
D'acheter au bazar ananas et bananes.  
Tout le jour, où tu veux, tu mènes tes pieds nus  
Et fredonnes tout bas de vieux airs inconnus ;  
Et quand descend le soir au manteau d'écarlate,  
Tu poses doucement ton corps sur une natte,  
Où tes rêves flottants sont pleins de colibris,  
Et toujours, comme toi, gracieux et fleuris.  
Pourquoi, l'heureuse enfant, veux-tu voir notre France,  
Ce pays trop peuplé que fauche la souffrance,  
Et, confiant ta vie aux bras forts des marins,

Faire de grands adieux à tes chers tamarins ?  
Toi, vêtue à moitié de mousselines frêles,  
Frissonnante là-bas sous la neige et les grêles,  
Comme tu pleureras tes loisirs doux et francs,  
Si, le corset brutal emprisonnant tes flancs,  
Il te fallait glaner ton souper dans nos fanges  
Et vendre le parfum de tes charmes étranges,  
L'œil pensif, et suivant, dans nos sales brouillards,  
Des cocotiers absents les fantômes épars !

## BOUFFONNERIES

### *Sur les débuts d'Amina Boschetti*

Au Théâtre de la Monnaie à Bruxelles

Amina bondit, – fuit, – puis voltige et sourit ;  
Le Welche dit : « Tout ça, pour moi, c'est du prâcrit ;  
Je ne connais, en fait de nymphes bocagères,  
Que celles de Montagne-aux-Herbes-potagères. »

Du bout de son pied fin et de son œil qui rit,  
Amina verse à flots le délire et l'esprit ;  
Le Welche dit : « Fuyez, délices mensongères !  
Mon épouse n'a pas ces allures légères. »

Vous ignorez, sylphide au jarret triomphant,  
Qui voulez enseigner la valse à l'éléphant,  
Au hibou la gaieté, le rire à la cigogne,

Que sur la grâce en feu le Welche dit : « Haro ! »  
Et que, le doux Bacchus lui versant du bourgogne,  
Le monstre répondrait : « J'aime mieux le faro ! »



*A M. Eugène Fromentin*

A propos d'un importun qui se disait son ami

Il me dit qu'il était très riche,  
Mais qu'il craignait le choléra ;  
– Que de son or il était chiche,  
Mais qu'il goûtait fort l'Opéra ;

– Qu'il raffolait de la nature,  
Ayant connu monsieur Corot ;  
– Qu'il n'avait pas encor voiture,  
Mais que cela viendrait bientôt ;

– Qu'il aimait le marbre et la brique,  
Les bois noirs et les bois dorés ;  
– Qu'il possédait dans sa fabrique  
Trois contremaîtres décorés ;

– Qu'il avait, sans compter le reste,  
Vingt mille actions sur le Nord ;  
– Qu'il avait trouvé, pour un zeste,  
Des encadrements d'Oppenord ;

– Qu’il donnerait (fût-ce à Luzarches !)  
Dans le bric-à-brac jusqu’au cou,  
Et qu’au Marché des Patriarches  
Il avait fait plus d’un bon coup;

– Qu’il n’aimait pas beaucoup sa femme,  
Ni sa mère ; – mais qu’il croyait  
A l’immortalité de l’âme,  
Et qu’il avait lu Niboyet !

– Qu’il penchait pour l’amour physique,  
Et qu’à Rome, séjour d’ennui,  
Une femme, d’ailleurs phtisique,  
Était morte d’amour pour lui.

Pendant trois heures et demie,  
Ce bavard, venu de Tournai,  
M’a dégoisé toute sa vie ;  
J’en ai le cerveau consterné.

S’il fallait décrire ma peine,  
Ce serait à n’en plus finir ;  
Je me disais, domptant ma haine :  
« Au moins, si je pouvais dormir ! »

Comme un qui n'est pas à son aise,  
Et qui n'ose pas s'en aller,  
Je frottais de mon cul ma chaise,  
Rêvant de le faire empaler.

Ce monstre se nomme Bastogne ;  
Il fuyait devant le fléau.  
Moi, je fuirai jusqu'en Gascogne,  
Ou j'irai me jeter à l'eau,

Si dans ce Paris, qu'il redoute,  
Quand chacun sera retourné,  
Je trouve encore sur ma route  
Ce fléau, natif de Tournai.

Bruxelles, 1865

*Un cabaret folâtre*

Sur la route de Bruxelles à Uccle

Vous qui raffolez des squelettes  
Et des emblèmes détestés,  
Pour épicer les voluptés,  
(Fût-ce de simples omelettes !)

Vieux Pharaon, ô Monselet !  
Devant cette enseigne imprévue,  
J'ai rêvé de vous : A la vue  
Du Cimetière, Estaminet.



LES FLEURS DU MAL  
(Apports de la troisième édition, 1868)

*Épigraphe pour un livre condamné*

Lecteur paisible et bucolique,  
Sobre et naïf homme de bien,  
Jette ce livre saturnien,  
Orgiaque et mélancolique.

Si tu n'as fait ta rhétorique  
Chez Satan, le rusé doyen,  
Jette ! tu n'y comprendrais rien  
Ou tu me croirais hystérique.

Mais si, sans se laisser charmer,  
Ton œil sait plonger dans les gouffres,  
Lis-moi, pour apprendre à m'aimer ;

Ame curieuse qui souffres  
Et vas cherchant ton paradis,  
Plains-moi !... sinon, je te maudis !

## *Madrigal triste*

### I

Que m'importe que tu sois sage ?  
Sois belle ! et sois triste ! Les pleurs  
Ajoutent un charme au visage,  
Comme le fleuve au paysage ;  
L'orage rajeunit les fleurs.

Je t'aime surtout quand la joie  
S'enfuit de ton front terrassé ;  
Quand ton cœur dans l'horreur se noie ;  
Quand sur ton présent se déploie  
Le nuage affreux du passé.

Je t'aime quand ton grand œil verse  
Une eau chaude comme le sang ;  
Quand, malgré ma main qui te berce,  
Ton angoisse, trop lourde, perce  
Comme un râle d'agonisant.

J'aspire, volupté divine !  
Hymne profond, délicieux !  
Tous les sanglots de ta poitrine,  
Et crois que ton cœur s'illumine  
Des perles que versent tes yeux !

## II

Je sais que ton cœur, qui regorge  
De vieux amours déracinés,  
Flamboie encor comme une forge,  
Et que tu couves sous ta gorge  
Un peu de l'orgueil des damnés ;

Mais tant, ma chère, que tes rêves  
N'auront pas reflété l'Enfer,  
Et qu'en un cauchemar sans trêves,  
Songeant de poisons et de glaives,  
Eprise de poudre et de fer,

N'ouvrant à chacun qu'avec crainte,  
Déchiffrant le malheur partout,  
Te convulsant quand l'heure tinte,  
Tu n'auras pas senti l'étreinte  
De l'irrésistible Dégoût,



Tu ne pourras, esclave reine  
Qui ne m'aimes qu'avec effroi,  
Dans l'horreur de la nuit malsaine,  
Me dire, l'âme de cris pleine :  
« Je suis ton égale, ô mon Roi ! »

### *La Prière d'un païen*

Ah ! ne ralentis pas tes flammes ;  
Réchauffe mon cœur engourdi,  
Volupté, torture des âmes !  
Diva ! supplicem exaudî !

Déesse dans l'air répandue,  
Flamme dans notre souterrain !  
Exauce une âme morfondue,  
Qui te consacre un chant d'airain.

Volupté, sois toujours ma reine !  
Prends le masque d'une sirène  
Faites de chair et de velours,

Ou verse-moi tes sommeils lourds  
Dans le vin informe et mystique,  
Volupté, fantôme élastique !

## *Le Rebelle*

Un ange furieux fond du ciel comme un aigle,  
Du mécréant saisit à plein poing les cheveux,  
Et dit, le secouant : « Tu connaîtras la règle !  
(Car je suis ton bon Ange, entends-tu ?) Je le veux !

« Sache qu'il faut aimer, sans faire la grimace,  
Le pauvre, le méchant, le tortu, l'hébéte,  
Pour que tu puisse faire, à Jésus, quand il passe,  
Un tapis triomphal avec ta charité.

« Tel est l'Amour ! Avant que ton cœur ne se blase,  
A la gloire de Dieu rallume ton extase ;  
C'est la Volupté vraie aux durables appas ! »

Et l'Ange, châtié autant, ma foi ! qu'il aime,  
De ses poings de géant torture l'anathème ;  
Mais le damné répond toujours : « Je ne veux pas ! »

### *L'Avertisseur*

Tout homme digne de ce nom  
A dans le cœur un Serpent jaune,  
Installé comme sur un trône,  
Qui, s'il dit : « Je veux ! » répond : « Non ! »

Plonge tes yeux dans les yeux fixes  
Des Satyresses ou des Nixes,  
La Dent dit : « Pense à ton devoir ! »

Fais des enfants, plante des arbres,  
Polis des vers, sculpte des marbres,  
La Dent dit : « Vivras-tu ce soir ? »

Quoi qu'il ébauche ou qu'il espère,  
L'homme ne vit pas un moment  
Sans subir l'avertissement  
De l'insupportable Vipère.

### *Recueillement*

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.  
Tu réclamaï le Soir ; il descend ; le voici :  
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,  
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,  
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,  
Va cueillir des remords dans la fête servile,  
Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,  
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;  
Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,  
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,  
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

## *Le Couvercle*

En quelque lieu qu'il aille, ou sur mer ou sur terre,  
Sous un climat de flamme ou sous un soleil blanc,  
Serviteur de Jésus, courtisan de Cythère,  
Mendiant ténébreux ou Crésus rutilant,

Citadin, campagnard, vagabond, sédentaire,  
Que son petit cerveau soit actif ou soit lent,  
Partout l'homme subit la terreur du mystère,  
Et ne regarde en haut qu'avec un œil tremblant.

En haut, le Ciel ! ce mur de caveau qui l'étouffe,  
Plafond illuminé par un opéra bouffe  
Où chaque histrion foule un sol ensanglanté ;

Terreur du libertin, espoir du fol ermite :  
Le Ciel ! couvercle noir de la grande marmite  
Où bout l'imperceptible et vaste Humanité.

## *La Lune offensée*

O Lune qu'adoraient discrètement nos pères,  
Du haut des pays bleus où, radieux sérail,  
Les astres vont se suivre en pimpant attirail,  
Ma vieille Cynthia, lampe de nos repaires,

Vois-tu les amoureux, sur leurs grabats prospères,  
De leur bouche en dormant montrer le frais émail ?  
Le poète buter du front sur son travail ?  
Ou sous les gazons secs s'accoupler les vipères ?

Sous ton domino jaune, et d'un pied clandestin,  
Vas-tu, comme jadis, du soir jusqu'au matin,  
Baiser d'Endymion les grâces surannées ?

– « Je vois ta mère, enfant de ce siècle appauvri,  
Qui vers son miroir penche un lourd amas d'années,  
Et plâtre artistement le sein qui t'a nourri ! »

## *Le Gouffre*

Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant.  
– Hélas ! tout est abîme, – action, désir, rêve,  
Parole ! et sur mon poil qui tout droit se relève  
Maintes fois de la Peur je sens passer le vent.

En haut, en bas, partout, la profondeur, la grève,  
Le silence, l'espace affreux et captivant...  
Sur le fond de mes nuits Dieu de son doigt savant  
Dessine un cauchemar multiforme et sans trêve.

J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand  
[trou,  
Tout plein de vague horreur, menant on ne sait où ;  
Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres,

Et mon esprit, toujours du vertige hanté,  
Jalouse du néant l'insensibilité.  
– Ah ! ne jamais sortir des Nombres et des Etres !



### *Les Plaintes d'un Icare*

Les amants des prostituées  
Sont heureux, dispos et repus ;  
Quant à moi, mes bras sont rompus  
Pour avoir étreint des nuées.

C'est grâce aux astres nonpareils,  
Qui tout au fond du ciel flamboient,  
Que mes yeux consumés ne voient  
Que des souvenirs de soleils.

En vain j'ai voulu de l'espace  
Trouver la fin et le milieu ;  
Sous je ne sais quel œil de feu  
Je sens mon aile qui se casse ;

Et brûlé par l'amour du beau,  
Je n'aurai pas l'honneur sublime  
De donner mon nom à l'abîme  
Qui me servira de tombeau.

### *L'Examen de minuit*

La pendule, sonnante minuit,  
Ironiquement nous engage  
A nous rappeler quel usage  
Nous fîmes du jour qui s'enfuit :  
– Aujourd'hui, date fatidique,  
Vendredi, treize, nous avons,  
Malgré tout ce que nous savons,  
Mené le train d'un hérétique.

Nous avons blasphémé Jésus,  
Des Dieux le plus incontestable !  
Comme un parasite à la table  
De quelque monstrueux Crésus,  
Nous avons, pour plaire à la brute,  
Digne vassale des Démons,  
Insulté ce que nous aimons,  
Et flatté ce qui nous rebute ;

Contristé, servile bourreau,  
Le faible qu'à tort on méprise ;  
Salué l'énorme Bêtise,  
La Bêtise au front de taureau ;  
Baisé la stupide Matière  
Avec grande dévotion,  
Et de la putréfaction  
Béni la blafarde lumière.

Enfin, nous avons, pour noyer  
Le vertige dans le délire,  
Nous, prêtre orgueilleux de la Lyre,  
Dont la gloire est de déployer  
L'ivresse des choses funèbres,  
Bu sans soif et mangé sans faim !...  
– Vite soufflons la lampe, afin  
De nous cacher dans les ténèbres !  
Bien loin d'ici

C'est ici la case sacrée  
Où cette fille très parée,  
Tranquille et toujours préparée,

D'une main éventant ses seins,  
Et son coude dans les coussins,  
Ecoute pleurer les bassins :

C'est la chambre de Dorothée.  
– La brise et l'eau chantent au loin  
Leur chanson de sanglots heurtée  
Pour bercer cette enfant gâtée.

Du haut en bas, avec grand soin,  
Sa peau délicate est frottée  
D'huile odorante et de benjoin.  
– Des fleurs se pâment dans un coin.

## *Le Calumet de paix*

Imité de Longfellow

### I

Or Gitche Manito, le Maître de la vie,  
Le Puissant, descendit dans la verte prairie,  
Dans l'immense prairie aux coteaux montueux ;  
Et là, sur les rochers de la Rouge Carrière,  
Dominant tout l'espace et baigné de lumière,  
Il se tenait debout, vaste et majestueux.

Alors il convoqua les peuples innombrables,  
Plus nombreux que ne sont les herbes et les sables.  
Avec sa main terrible il rompit un morceau  
Du rocher, dont il fit une pipe superbe,  
Puis, au bord du ruisseau, dans une énorme gerbe,  
Pour s'en faire un tuyau, choisit un long roseau.

Pour la bourrer il prit au saule son écorce ;  
Et lui, le Tout-Puissant, Créateur de la Force,

Debout, il alluma, comme un divin fanal,  
La Pipe de la Paix. Debout sur la Carrière  
Il fumait, droit, superbe et baigné de lumière.  
Or, pour les nations c'était le grand signal.

Et lentement montait la divine fumée  
Dans l'air doux du matin, onduleuse, embaumée.  
Et d'abord ce ne fut qu'un sillon ténébreux ;  
Puis la vapeur se fit plus bleue et plus épaisse,  
Puis blanchit ; et montant, et grossissant sans cesse,  
Elle alla se briser au dur plafond des cieux.

Des plus lointains sommets des Montagnes Rocheuses,  
Depuis les lacs du Nord aux ondes tapageuses,  
Depuis Tawasentha, le vallon sans pareil,  
Jusqu'à Tuscaloosa, la forêt parfumée,  
Tous virent le signal et l'immense fumée  
Montant paisiblement dans le matin vermeil.

Les Prophètes disaient : « Voyez-vous cette bande  
De vapeur, qui, semblable à la main qui commande,  
Oscille et se détache en noir sur le soleil ?  
C'est Gitche Manito, le Maître de la Vie,  
Qui dit aux quatre coins de l'immense prairie :  
"Je vous convoque tous, guerriers, à mon conseil !" »

Par le chemin des eaux, par la route des plaines,  
Par les quatre côtés d'où soufflent les haleines  
Du vent, tous les guerriers de chaque tribu, tous,  
Comprenant le signal du nuage qui bouge,  
Vinrent docilement à la Carrière Rouge  
Où Gitche Manito leur donnait rendez-vous.

Les guerriers se tenaient sur la verte prairie,  
Tous équipés en guerre, et la mine aguerrie,  
Bariolés ainsi qu'un feuillage automnal ;  
Et la haine qui fait combattre tous les êtres,  
La haine qui brûlait les yeux de leurs ancêtres  
Incendiait encor leurs yeux d'un feu fatal.

Et leurs yeux étaient pleins de haine héréditaire.  
Or, Gitche Manito, le Maître de la Terre,  
Les considérait tous avec compassion,  
Comme un père très bon, ennemi du désordre,  
Qui voit ses chers petits batailler et se mordre.  
Tel Gitche Manito pour toute nation.

Il étendit sur eux sa puissante main droite  
Pour subjuguier leur cœur et leur nature étroite,  
Pour rafraîchir leur fièvre à l'ombre de sa main ;  
Puis il leur dit avec sa voix majestueuse,  
Comparable à la voix d'une eau tumultueuse

Qui tombe, et rend un son monstrueux, surhumain !

II

« O ma postérité, déplorable et chérie !  
O mes fils ! écoutez la divine raison.  
C'est Gitche Manito, le Maître de la Vie,  
Qui vous parle ! celui qui dans votre patrie  
A mis l'ours, le castor, le renne et le bison.

« Je vous ai fait la chasse et la pêche faciles ;  
Pourquoi donc le chasseur devient-il assassin ?  
Le marais fut par moi peuplé de volatiles ;  
Pourquoi n'êtes-vous pas contents, fils indociles ?  
Pourquoi l'homme fait-il la chasse à son voisin ?

« Je suis vraiment bien las de vos horribles guerres.  
Vos prières, vos vœux mêmes sont des forfaits !  
Le péril est pour vous dans vos humeurs contraires,  
Et c'est dans l'union qu'est votre force. En frères  
Vivez donc, et sachez vous maintenir en paix.

« Bientôt vous recevrez de ma main un Prophète  
Qui viendra vous instruire et souffrir avec vous.  
Sa parole fera de la vie une fête ;



Mais si vous méprisez sa sagesse parfaite,  
Pauvres enfants maudits, vous disparaîtrez tous !

« Effacez dans les flots vos couleurs meurtrières.  
Les roseaux sont nombreux et le roc est épais ;  
Chacun en peut tirer sa pipe. Plus de guerres,  
Plus de sang ! Désormais vivez comme des frères,  
Et tous, unis, fumez le Calumet de Paix ! »

### III

Et soudain tous, jetant leurs armes sur la terre,  
Lavent dans le ruisseau les couleurs de la guerre  
Qui luisaient sur leurs fronts cruels et triomphants.  
Chacun creuse une pipe et cueille sur la rive  
Un long roseau qu'avec adresse il enjolive.  
Et l'Esprit souriait à ses pauvres enfants !

Chacun s'en retourna, l'âme calme et ravie,  
Et Gitche Manito, le Maître de la Vie,  
Remonta par la porte entr'ouverte des cieux.  
– A travers la vapeur splendide du nuage  
Le Tout-Puissant montait, content de son ouvrage,  
Immense, parfumé, sublime, radieux !

*A Théodore de Banville*

Vous avez empoigné les crins de la Déesse  
Avec un tel poignet, qu'on vous eût pris, à voir  
Et cet air de maîtrise et ce beau nonchaloir,  
Pour un jeune ruffian terrassant sa maîtresse.

L'œil clair et plein du feu de la précocité,  
Vous avez prélassé votre orgueil d'architecte  
Dans des constructions dont l'audace correcte  
Fait voir quelle sera votre maturité.

– Poète, notre sang nous fuit par chaque pore –  
Est-ce que par hasard la robe de Centaure,  
Qui changeait toute veine en funèbre ruisseau,

Était teinte trois fois dans les laves subtiles  
De ces vindicatifs et monstrueux reptiles  
Que le petit Hercule étranglait au berceau ?



FRAGMENTS ET PROJETS DE PRÉFACE DES  
« FLEURS DU MAL »

FRAGMENTS

Bribes

ORGUEIL

Anges habillés d'or, de pourpre et d'hyacinthe.

Le génie et l'amour sont des Devoirs faciles.

---

J'ai pétri de la boue et j'en ai fait de l'or.

---

Il portait dans les yeux la force de son cœur.  
Dans Paris son désert vivant sans feu ni lieu,  
Aussi fort qu'une bête, aussi libre qu'un Dieu.

LE GOINFRE

En ruminant je ris des passants faméliques.

Je crèverais comme un obus,  
Si je n'absorbais comme un chancre.

Son regard n'était pas nonchalant, ni timide,  
Mais exhalait plutôt quelque chose d'avidé,  
Et, comme sa narine, exprimait les émois  
Des artistes devant les œuvres de leurs doigts.

Ta jeunesse sera plus féconde en orages  
Que cette canicule aux yeux pleins de lueurs  
Qui sur nos fronts pâlis tord ses bras en sueurs,  
Et soufflant dans la nuit ses haleines fiévreuses,  
Rend de leurs frêles corps les filles amoureuses,  
Et les fait au miroir, stérile volupté,  
Contempler les fruits mûrs de leur virginité.

Mais je vois à cet œil tout chargé de Tempêtes  
Que ton cœur n'est pas fait pour les paisibles fêtes,  
Et que cette beauté, sombre comme le fer,  
Est de celles que forge et que polit l'Enfer  
Pour accomplir un jour d'effroyables luxures  
Et contrister le Cœur des humbles créatures.

Affaissant sous son poids un énorme oreiller,

Un beau corps était là, doux à voir sommeiller,  
Et son sommeil orné d'un sourire superbe

.....  
L'ornière de son dos par le désir hanté.

L'air était imprégné d'une amoureuse rage ;  
Les insectes volaient à la lampe et nul vent  
Ne faisait tressaillir le rideau ni l'auvent.  
C'était une nuit chaude, un vrai bain de jouvence.



Grand ange qui portez sur votre fier visage  
La noirceur de l'Enfer d'où vous êtes monté ;  
Dompteur féroce et doux qui m'avez mis en cage  
Pour servir de spectacle à votre cruauté,

Cauchemar de mes nuits, Sirène sans corsage,  
Qui me tirez, toujours debout à mon côté,  
Par ma robe de saint ou ma barbe de sage  
Pour m'offrir le poison d'un amour effronté ;

.....

DAMNATION

Le banc inextricable et dur,

La passe au col étroit, le maëlstrom vorace,  
Agitent moins de sable et de varech impur

Que nos cœurs où pourtant tant de ciel se reflète ;  
Ils sont une jetée à l'air noble et massif,  
Où le phare reluit, bienfaisante vedette,  
Mais que mine en dessous le taret corrosif ;

On peut les comparer encore à cette auberge,  
Espoir des affamés, où cognent sur le tard,  
Blessés, brisés, jurant, priant qu'on les héberge,  
L'écolier, le prélat, la gouge et le soudard.

Ils ne reviendront pas dans les chambres infectes ;  
Guerre, science, amour, rien ne veut plus de nous.  
L'âtre était froid, les lits et le vin pleins d'insectes ;  
Ces visiteurs, il faut les servir à genoux !

SPLEEN

## PROJETS DE PRÉFACE

La France traverse une phase de vulgarité. Paris, centre et rayonnement de bêtise universelle. Malgré Molière et Béranger, on n'aurait jamais cru que la France irait si grand train dans la voie du progrès. - Questions d'art, terrae incognitae.

Le grand homme est bête.

Mon livre a pu faire du bien. Je ne m'en afflige pas. Il a pu faire du mal. Je ne m'en réjouis pas.

Le but de la poésie. Ce livre n'est pas fait pour mes femmes, mes filles ou mes soeurs.

On m'a attribué tous les crimes que je racontais.

Divertissement de la haine et du mépris. Les élégiaques sont des canailles. Et verbum caro factum est. Or le poète n'est d'aucun parti. Autrement il serait un simple mortel.

Le Diable. Le péché originel. Homme bon. Si vous vouliez, vous seriez le favori du Tyran; il est plus difficile d'aimer Dieu que de croire en lui. Au contraire, il est plus difficile pour les gens de ce siècle de croire au diable que de l'aimer. Tout le monde le sent et personne n'y croit. Sublime subtilité du Diable.



Une âme de mon choix. Le Décor. - Ainsi la nouveauté. - L'Epigraphe. - D'Aurevilly. - La Renaissance. - Gérard de Nerval. - Nous sommes tous pendus ou pendables.

J'avais mis quelques ordures pour plaire à M.M. les journalistes. Ils se sont montrés ingrats.

#### Préface des Fleurs

Ce n'est pas pour mes femmes, mes filles ou mes soeurs que ce livre a été écrit; non plus que pour les femmes, les filles ou les soeurs de mon voisin. Je laisse cette fonction à ceux qui ont intérêt à confondre les bonnes actions avec le beau langage.

Je sais que l'amant passionné du beau style s'expose à la haine des multitudes; mais aucun respect humain, aucune fausse pudeur, aucune coalition, aucun suffrage universel ne me contraindront à parler le patois incomparable de ce siècle, ni à confondre l'encre avec la vertu.

Des poètes illustres s'étaient partagé depuis longtemps les provinces les plus fleuries du domaine poétique. Il m'a paru plaisant, et d'autant plus agréable que la tâche était plus difficile, d'extraire la beauté du Mal. Ce livre, essentiellement inutile et absolument innocent, n'a pas été fait dans un autre but que de me divertir et d'exercer mon goût passionné de l'obstacle.

Quelques-uns m'ont dit que ces poésies pouvaient faire du mal; je ne m'en suis pas réjoui. D'autres, de bonnes âmes, qu'elles pouvaient faire du bien; et cela ne m'a pas affligé. La crainte des uns et l'espérance des autres m'ont également étonné, et n'ont servi qu'à me prouver une fois de plus que ce siècle avait désappris toutes les notions classiques relatives à la littérature.

Malgré les secours que quelques cuistres célèbres ont apportés à la sottise naturelle de l'homme, je n'aurais jamais cru que notre patrie pût marcher avec une telle vélocité dans la voie du progrès. Ce monde a acquis une épaisseur de vulgarité qui donne au mépris de l'homme spirituel la violence d'une passion. Mais il est des carapaces heureuses que le poison lui-même n'entamerait pas.

J'avais primitivement l'intention de répondre à de nombreuses critiques, et, en même temps, d'expliquer quelques questions très simples, totalement obscurcies par la lumière moderne: Qu'est-ce que la poésie? Quel est son but? De la distinction du Bien d'avec le Beau; de la Beauté dans le Mal; que le rythme et la rime répondent dans l'homme aux immortels besoins de monotonie, de symétrie et de surprise; de l'adaptation du style au sujet; de la vanité et du danger de l'inspiration, etc., etc.; mais j'ai eu l'imprudence de lire ce matin quelques feuilles publiques; soudain, une indolence, du poids de vingt

atmosphères, s'est abattue sur moi, et je me suis arrêté devant l'épouvantable inutilité d'expliquer quoi que ce soit à qui que ce soit. Ceux qui savent me devinent, et pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas comprendre, j'amoncèlerais sans fruit les explications.

C.B.

Comment, par une série d'efforts déterminée, l'artiste peut s'élever à une originalité proportionnelle;

Comment la poésie touche à la musique par une prosodie dont les racines plongent plus avant dans l'âme humaine que ne l'indique aucune théorie classique;

Que la poésie française possède une prosodie mystérieuse et méconnue, comme les langues latine et anglaise;

Pourquoi tout poète, qui ne sait pas au juste combien chaque mot comporte de rimes, est incapable d'exprimer une idée quelconque;

Que la phrase poétique peut imiter (et par là elle touche à l'art musical et à la science mathématique) la ligne horizontale, la ligne droite ascendante, la ligne droite descendante; qu'elle peut monter à pic vers le ciel, sans essoufflement, ou descendre perpendiculairement vers l'enfer avec la vélocité de toute pesanteur; qu'elle peut suivre la spirale, décrire la parabole, ou le zigzag figurant une série d'angles superposés;

Que la poésie se rattache aux arts de la peinture, de la cuisine et du cosmétique par la possibilité d'exprimer toute sensation de suavité ou d'amertume, de béatitude ou d'horreur, par l'accouplement de tel substantif avec tel adjectif, analogue ou contraire;

Comment, appuyé sur mes principes et disposant de la science que je me charge de lui enseigner en vingt leçons tout homme devient capable de composer une tragédie qui ne sera pas plus sifflée qu'une autre, ou d'aligner un poème de la longueur nécessaire pour être aussi ennuyeux que tout poème épique connu.

Tâche difficile que de s'élever vers cette insensibilité divine! Car moi-même, malgré les plus louables efforts, je n'ai su résister au désir de plaire à mes contemporains, comme l'attestent en quelques endroits, apposées comme un fard, certaines basses flatteries adressées à la démocratie, et même quelques ordures destinées à me faire pardonner la tristesse de mon sujet. Mais MM. les journalistes s'étant montrés ingrats envers les caresses de ce genre, j'en ai supprimé la trace, autant qu'il m'a été possible, dans cette nouvelle édition.

Je me propose, pour vérifier de nouveau l'excellence de ma méthode, de l'appliquer prochainement à la célébration des jouissances de la dévotion et des ivresses de la gloire militaire, bien que je ne les aie jamais connues.

Note sur les plagiat. - Thomas Gray. Edgar Poe (2 passages). Longfellow (2 passages). Stace. Virgile (tout le morceau d'Andromaque). Eschyle. Victor Hugo.

Projet de préface pour les Fleurs du Mal  
(A fondre peut-être avec d'anciennes notes)

S'il y a quelque gloire à n'être pas compris, ou à ne l'être que très peu, je peux dire sans vanterie que, par ce petit livre, je l'ai acquise et méritée d'un seul coup. Offert plusieurs fois de suite à divers éditeurs qui le repoussaient avec horreur, poursuivi et mutilé, en 1857, par suite d'un malentendu fort bizarre, lentement rajeuni, accru et fortifié pendant quelques années de silence, disparu de nouveau, grâce à mon insouciance, ce produit discordant de la Muse des derniers jours, encore avivé par quelques nouvelles touches violentes, ose affronter aujourd'hui, pour la troisième fois, le soleil de la sottise.

Ce n'est pas ma faute; c'est celle d'un éditeur insistant qui se croit assez fort pour braver le dégoût public. « Ce livre restera sur toute votre vie comme une tache », me prédisait, dès le commencement, un de mes amis, qui est un grand poète. En effet, toutes mes mésaventures lui ont, jusqu'à présent, donné raison. Mais j'ai un de ces heureux caractères qui tirent une jouissance de la haine, et

qui se glorifient dans le mépris. Mon goût diaboliquement passionné de la bêtise me fait trouver des plaisirs particuliers dans les travestissements de la calomnie. Chaste comme le papier, sobre comme l'eau, porté à la dévotion comme une communiante, inoffensif comme une victime, il ne me déplairait pas de passer pour un débauché, un ivrogne, un impie et un assassin.

Mon éditeur prétend qu'il y aurait quelque utilité pour moi, comme pour lui, à expliquer pourquoi et comment j'ai fait ce livre, quels ont été mon but et mes moyens, mon dessein et ma méthode. Un tel travail de critique aurait sans doute quelques chances d'amuser les esprits amoureux de la rhétorique profonde. Pour ceux-là peut-être l'écrirai-je plus tard et le ferai-je tirer à une dizaine d'exemplaires. Mais, à un meilleur examen, ne paraît-il pas évident que ce serait là une besogne tout à fait superflue, pour les uns comme pour les autres, puisque les uns savent ou devinent, et que les autres ne comprendront jamais? Pour insuffler au peuple l'intelligence d'un objet d'art, j'ai une trop grande peur du ridicule, et je craindrais, en cette matière, d'égaliser ces utopistes qui veulent, par un décret, rendre tous les Français riches et vertueux d'un seul coup. Et puis, ma meilleure raison, ma suprême, est que cela m'ennuie et me déplaît. Mène-t-on la foule dans les ateliers de l'habilleuse et du décorateur, dans la loge de la comédienne? Montre-t-on au public affolé aujourd'hui,

indifférent demain, le mécanisme des trucs? Lui explique-t-on les retouches et les variantes improvisées aux répétitions, et jusqu'à quelle dose l'instinct et la sincérité sont mêlés aux rubriques et au charlatanisme indispensable dans l'amalgame de l'oeuvre? Lui révèle-t-on toutes les loques, les fards, les poulies, les chaînes, les repentirs, les épreuves barbouillées, bref toutes les horreurs qui composent le sanctuaire de l'art?

D'ailleurs, telle n'est pas aujourd'hui mon humeur. Je n'ai désir ni de démontrer, ni d'étonner, ni d'amuser, ni de persuader. J'ai mes nerfs, mes vapeurs. J'aspire à un repos absolu et à une nuit continue. Chantre des voluptés folles du vin et de l'opium, je n'ai soif que d'une liqueur inconnue sur la terre, et que la pharmaceutique céleste, elle-même, ne pourrait pas m'offrir; d'une liqueur qui ne contiendrait ni la vitalité, ni la mort, ni l'excitation, ni le néant. Ne rien savoir, ne rien enseigner, ne rien vouloir, ne rien sentir, dormir et encore dormir, tel est aujourd'hui mon unique voeu. Voeu infâme et dégoûtant, mais sincère.

Toutefois, comme un goût supérieur nous apprend à ne pas craindre de nous contredire un peu nous-mêmes, j'ai rassemblé, à la fin de ce livre abominable, les témoignages de sympathie de quelques-uns des hommes que je prise le plus, pour qu'un lecteur impartial en puisse inférer que je ne suis pas absolument digne

d'excommunication et qu'ayant su me faire aimer de quelques-uns, mon coeur, quoi qu'en ait dit je ne sais plus quel torchon imprimé, n'a peut-être pas « l'épouvantable laideur de mon visage ».

Enfin, par une générosité peu commune, dont MM. les critiques...

Comme l'ignorance va croissant...

Je dénonce moi-même les imitations...